NUMÉRO 1069 1er Septembre 1952

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE

MERCVRIALE

GAZETTE

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

Nouveau tarif

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.800 fr.	2.300 fr.
6 mois	950 fr.	1.200 fr.

LE NUMÉRO : 180 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259-31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22 rue du Persil, Bruxelles, (un an : 330 francs belges, 6 mois : 170 francs belges, le numéro : 30 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni, 3e andar, Rio de Janeiro.

Au Canada, aux Messageries France-Canada, 5466, avenue du Parc, Montréal.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

LES HUMAINS ET LES FÉES

par HENRI POURRAT

LE CONTE DE L'ENFANT SUPPOSE

Il y avait une fois une femme qui avait un petit enfant, un enfant de mamelle, si joli qu'à le regarder on aurait passé des quarts d'heure. Une douce petite figure, aussi claire qu'un pigeon rose. Mais c'étaient ces grands yeux étonnés qui s'arrêtaient sur vous et ce sourire peu à peu qui lui venait : on aurait dit qu'alors s'éclairait la maison. Oui, ce sourire était comme un rayon du soleil de Dieu, pour la mère, et le cœur lui devenait tout brûlant sous la côte, aux amitiés que lui faisait son cher petit enfant.

★

C'était en mars, au temps où le saule est en sève; et quand on passe au long de la haie on sent l'odeur des premières violettes dans les pousses d'orties.

Ce jour, le vent follet tournoyait sur le pré où l'herbe poussait, verte, verte, aussi verte que de l'herbe peut être verte. La mère montrait à son petit enfant trois feuilles rousses de grand chêne qui dansaient avec le follet; puis elle se prenait à jouer avec les petits doigts : « La poulette a fait l'œuf, çui-là l'a fait cuire... »

Est venue l'heure d'éplucher les poireaux; est venue l'heure de monter la marmite. Et plus d'eau dans la cruche sous la pierre d'évier... La nuit tombait. La mère s'en est courue à la fontaine. N'a pas fermé la porte à clef. C'était

dans les montagnes. Y connaissait-on les serrures? En ce temps, il n'y avait qu'un voleur par endroit; il ramassait ce qui traînait dehors, une courroie, l'aiguille d'un araire, mais il ne serait pas venu voler dans les maisons.

Elle est allée et elle est revenue, sans même penser que pendant cette course pût arriver dommage. Mais lorsqu'elle est rentrée, au noir de la maison, elle a entendu du fond du berceau monter comme un souffle...

Du coup, elle a senti qu'il y avait un malheur. Ce ne pouvait pas être le souffle de son enfant.

Plus blanche que sa coiffe, elle a jeté du bois au feu. Et se penchant sur ce berceau, qu'a-t-elle vu? Un tout petit de face rousse, mais rousse comme le crapaud, et nouée, et ratatinée comme ces pommes de mauvaise venue, celles-là qu'on laisse à la branche... Il la considérait d'un œil gris et sauvage, avec un air rusé, hagard...

Elle, la pauvre, elle n'a su que se jeter les mains à la figure, et suffoquer derrière pour étouffer ses cris...

★

Elle disait que personne ne pouvait s'y tromper. En tout cas, elle, la mère, ha, elle savait que cet être n'était pas son enfant.

De la nuit ni de la journée, il ne parla ni ne cria.

Mais de ses deux petites pattes griffues, accroché au sein de la pauvre, il la mordait, il la bourrait de coups de tête, et jamais n'en avait assez, y revenait encore, et encore, et toujours. Au lieu du sage petit enfant, ce goulu, ce griffu, qui ne savait que souffler comme le chat de la forêt!

La pauvre s'étouffait de sanglots. Sur le soir n'a plus pu durer à la maison. Est sortie. Par les prés, est allée trouver certaine vieille dans la montagne. Par là, c'est tout à la sauvage; et à travers les prunelliers en fleur, on voit l'eau qui tombe et qui blanchoie aux flancs des roches, et la ravine haute et les trous d'ombre, et les pins cramponnés, et, peut-être, qui glissent, deux, trois haleines de brouillard.

« Que j'ai eu du malheur, de mon petit Jeantou! A sa place j'ai trouvé cet autre. Il me regarde comme un vieux et il n'est pas encore sevré; il a cinq ans, peut-être, ou même sept!

— Il a cinq ans, il a sept ans, oui, peut-être et bien davantage. Tu dis qu'il ne sonne mot? Qui sait? Sa voix serait plus chevrotante que celle du vieux qui a du poil blanc dans les oreilles!... Te faut savoir, te faut le faire parler.

— Mais que crois-tu?

— Ce que je crois? Vois d'ici, sous ces pins, les entrées de ces caves. A l'heure grise les fades sont sorties du ravin. A l'heure noire, se sont coulées chez toi. T'ont enlevé le petitou, ont mis le vorace à sa place. Te faut savoir quelle créature il est, à toute force!

— Et comment le savoir?

— Ecoute-moi! »

A tiré la pauvre contre elle, et de bouche à oreille lui a chuchoté la leçon.

« Va, ma fille, et sache t'y prendre! Mais que la bonne Dame t'aide, qu'elle te rende ton petit. »

★

Trois jours, trois nuits, la pauvre a fait comme si ce vorace était son cher enfant.

Le troisième jour elle feint devant lui qu'il y a à dîner dix forts valets pour faire les labours. Elle s'affaire de la huche à la poêle, va et revient par la maison, court et tracasse, dit qu'elle en perd la tête.

A rempli six seilles de lait, quatre jattes de crème. Et de tailler dans la panne de lard, de décrocher la glane des oignons...

« Où ai-je mis le sel? Et les herbes, et le beurre? Où la farine? Ha, misère de nous! Ho, ce n'est pas petite affaire! Pour dix forts valets de labour préparer à dîner dans une coque d'œuf! »

Tout le train roule autour de cette coque, tantôt posée au milieu de la table, tantôt prise entre quatre doigts.

Le dîner de dix laboureurs dans une coque d'œuf!... Le vorace regarde si ahuri qu'il en ouvre à moitié la bouche. Enfin, n'a plus pu y tenir : son ébahissement le contraint à parler. D'une voix toute cassée, toute usée, il murmure :

J'ai trois cents jours, j'ai six mille ans :
Avant le chêne ai vu le gland,
Avant la sente ai vu le champ,
Avant la source ai vu le vent,
Jamais n'avais vu toupin blanc!

Toupin blanc, oui : pot blanc, marmite blanche...

La vieille l'avait dit. « Si tu feins devant lui de préparer le dîner de dix laboureurs dans une coque d'œuf, tu le forces à parler... Ha, s'il te regardait faire sans s'ébahir, ce serait le petit enfant d'une chrétienne. Mais si c'est bien quelque fadou de fade, tout vieux, et donc au fait du monde, il va s'ébahir et parler. S'il parle, fouette-le, fouette-le dur et ferme; s'il est fouetté, jette des cris; s'il jette des cris est entendu; si entendu, on vient le reprendre; si on vient le reprendre, on te rapporte ton petit... Mais s'il ne parle point, ne va pas le toucher, même du bout du doigt! »

Il a parlé. Par deux fois il a dit :

J'ai trois cents jours, j'ai six mille ans :
Avant le chêne ai vu le gland,
Avant la sente ai vu le champ,
Avant la source ai vu le vent,
Jamais n'avais vu toupin blanc!

— Ha, jaseur, tu as vu trop de choses! Ha, je te tiens : tu viens de te livrer. Mon fils, tu n'es qu'un fils de fade, le nain, le petit vieux, plus vieux que les chemins, plus vieux que les fontaines. Ha, je te tiens! Et toi, tiens! tiens! tiens! »

Claque sur claque de s'abattre sur son cuir. Et trépigne que trépigneras-tu! Elle l'a fessé sans répit, l'a battu, comme toile mouillée. Oui, elle lui a fait voir si sa main était chaude!

Lui, de glapir comme le renard, de crier comme le busard. Des cris, mais à faire choir l'alouette du ciel.

« Arrête, femme, arrête, ne le bats pas! Nous, battons-nous jamais le tien? Il est comme un roi dans notre royaume... Rends-nous celui-là, le tien t'est rendu! »

A tourbillonné le vent follet; a passé brusquement la fade, et la flamme a sifflé à son passage. La fade et le follet ont remporté le fadou : ont disparu par la porte battante, et les cendres du feu ont volé après eux.

Lorsque la mère s'est retournée vers le berceau, a vu son petitou qui la regardait de ses yeux sages, sages, mais pleins d'un songe de pommes rouges et de noisettes, qui la regardait, qui se mettait à lui rire, son petit faiseur d'amitiés!

LE CONTE DE LA BLANCHE CHEMISE.

Il y avait une fois un garçon, qui allait garder ses vaches sur le pâturage, entre les têtes des montagnes. Sa mère et lui, ils avaient leur maison sous une roche haute. La mère mettait le lait à cailler, faisait les fourmes, les rangeait dans la cave, et il y faut du soin. Lui, le matin, dès que le soleil avait levé la rosée, il lâchait ses bêtes et les suivait dans ces déserts. A midi, en leur criant : « A l'ague! à l'ague! » comme on fait, il les menait boire dans un lac qui était là, caché derrière les buissons d'alise et de saule. Puis elles se remettaient à brouter. Et le soir, il les ramenait.

Toute la journée, il la passait les mains sur son bâton, le menton sur ses mains. Il regardait couler les fumées, les nuées, ce qui coule entre ciel et terre, au fond du monde. Quand il rentrait à la maison, le soir, il s'asseyait près de sa mère, il mangeait la soupe avec elle. Ils vivaient ainsi tous les deux.

Le canton était retiré. Il n'y passait personne. Ils étaient là plus seuls que deux pierres tombées au fond d'une fontaine.

« Comment prendrai-je jamais femme? se disait le

berger. Ma mère a beaucoup de secrets; mais celui de me trouver une femme, elle ne doit pas l'avoir. Qu'il m'ennuie! Qu'il m'ennuie! »

★

Voilà qu'un jour, sur le midi, comme il menait ses vaches boire, il vit trois filles volant dans l'air. Elles étaient vêtues de chemises aussi blanches que l'est la fleur de blanche épine au mois d'avril. Elles se posèrent sur la rive, se dépouillèrent de ces chemises et se mirent à l'eau.

Alors lui, il se retira de ces buissons où il était, assis sur un quartier de roche; il s'approcha. Il regardait; le cœur lui cognait sous la côte.

Mais tout à coup, elles l'ont vu. Plus vives que la grive qui s'effarouche, d'un bond elles ont jailli de l'eau; comme d'un autre bond elles ont enfilé leur chemise, puis à l'essor, toutes blanches dans les airs! En moins de rien, elles n'étaient plus là.

Mais il suffit d'un engagement de regards. Qu'ils se soient croisés, le temps de dire : « Qui êtes-vous? » Il avait vu les yeux d'une de ces trois filles, ces deux yeux sur les siens. Là-haut, il y a cet air, les eaux brillantes, les fleurs sauvages entre les pierres : la fleur de S. Laurent, comme une étoile rose, le chasse-diable qui est tout d'or rayonnant, et la fleur de gentiane, et la fleur de pensée : grandes comme le doigt, ces créatures de la merveille. Et le berger avait vu aux yeux de cette fille un monde comme cela, de merveille; non plus monde de l'herbe et des choses sauvages : monde des regards humains, de ce qui vit dans les cœurs.

Mais c'est difficile de parler à sa mère. Le soir, il n'en a pu rien dire.

★

Le lendemain, il n'a pas attendu que la rosée fût levée pour faire sortir ses bêtes et les mener là-haut. Avant midi, il est allé au lac, ne vivant plus d'impatience.

Et il a vu les trois filles revenir, volant dans l'air comme la blanche colombe. Plus blanches qu'elle, qui est si douce en sa plume. Elles revenaient pour se baigner. De leur chemise, elles se sont dépouillées, dans cette eau de roche ont plongé. Lui n'a pu se tenir d'approcher, la tête trop perdue pour savoir ne pas se laisser voir.

Elles l'ont vu soudainement. Et dans le même instant, elles ont repris leur chemise et leur vol.

Le lendemain il tremblait de ne pas les voir reparaître.

Elles ont reparu. C'était cette eau si claire. Aussi claire que l'air, si bien que dans les fonds de ce lac, les herbes, les pierres faisaient lueur, le floquet de cresson qui ondoie, ou le caillou dont quelque lamelle brasille. — Et puis, c'était ce lieu, si loin de tout, si solitaire au-dessus des villages.

Le berger les a donc revues.

Ce n'a pas été longtemps. Il ne savait pas prendre assez sur soi pour éviter de se laisser voir.

Ni le soir de laisser voir à sa mère qu'il n'était plus le même. Ses yeux allaient là-bas, par-dessus son écuelle, là-bas dans les espaces, et sa pensée plus en là-bas encore. De sorte que tout à coup il filait un soupir. Tous les deux, assis sur des souches, ils mangeaient la soupe devant la porte.

C'était au clair de lune. La mère sentait qu'en plein soleil il ne dirait pas les choses. Et dans le noir, on ne peut parler. — Les mots ne disent pas tout : on se parle des yeux, d'un air de tête, d'un mouvement de main. — Elle a su amener le propos, les questions. — Qu'il y eût quelque fille là-dessous, elle s'en doutait. — Fine presque comme les fées ! Elle a su si bien faire qu'à la fin, de fil en aiguille et de roue en carrosse, elle a tiré de lui ce qu'elle voulait savoir.

Ensuite il se taisait, tout vergogneux, comme sont les garçons. Il remuait une pierre du bout de son sabot, et puis une autre pierre, sans oser lever les yeux.

« Alors, mère, vous qui savez tout, savez-vous ce que sont ces filles ?

— Hé, fils, je ne le sais que trop. Ces trois filles qui

viennent à travers les airs, et qui se baignent dans le lac, ces trois filles sont fées. Elles sont créatures, mais non pas filles comme les filles... Ecoute, fils, ne retourne plus au lac. Demain et en suivant, n'y mène plus les bêtes. Mène-les boire à la fontaine. »

Il n'a rien répondu. Mais son écuelle a chu sur une pierre et s'est mise en débris; lui-même a chu aussi, per-
Mène-les boire à la fontaine. »

« Fils, lui a dit la vieille, après lui avoir jeté de l'eau sur la figure, fils, je voudrais te sauver de bien des malheurs : cette fée, oublie-la!

— Ce serait bien dit si je pouvais! Mais je ne pourrai jamais me l'ôter de la vue. Il faut que je l'aie pour femme ou que je saute de la roche, là-haut. »

Il revenait à lui. Tous les deux ils reprenaient souffle. Ils sont restés sous cette lune deux, trois minutes sans parler.

« Que ferons-nous? a soupiré la mère... Eh bien, alors, fils, écoute-moi : demain, au pâturage, garde tes bêtes de manger l'herbe. Midi venu, elles n'auront pas soif. Pousse-les cependant vers l'eau. Mais toi, épie ces fées : vois où elles laissent leur chemise. Dis-moi, veux-tu ce que tu veux?

— Mère, je veux ce que je veux!

— Alors, sache t'y prendre. Fais mine d'être tout à faire boire tes bêtes. Comme la soif ne les pressera pas, tu pourras les faire avancer tout doucement : de buisson en buisson, de bord en bord, rapproche-toi. Tourne et détourne. Prends tes mesures et prends ton temps. Puis tout d'un coup, comme l'éclair, tombe sur la chemise de la fée. Quand tu auras la main sur sa chemise, tu auras la fée même. Elle te priera, te suppliera de lui rendre sa vêture. Tu ne la lui rendras pas.

— Mère, je ne la lui rendrai pas.

— Si tu ne lui rends pas sa chemise, tu vois la fée se rendre à toi, et forcée de te suivre. »

Tout ce qu'il aurait à faire, la mère le lui a dit là, de bouche à oreille, sous la blanche lune. Il faut dire que c'était au vieux temps avant qu'on eût pris la coutume trois

coups le jour de sonner l'angélus. Les fées venaient encore se jouer en ce pays. Dans les bois, dans les prés, les bergers, les chasseurs avaient affaire à elles. Et quelquefois, il n'en allait pas bien pour eux.

★

Lui, le lendemain au pâturage, comme sa mère lui avait dit, il a pensé; comme elle lui avait conseillé de faire, il a fait.

Il s'est coulé de touffe de joncs en touffe de joncs, de houppe de saule en houppe de saule. Les bêtes, qu'il n'avait pas laissé manger, vaguaient par là, cherchant les herbes plutôt que descendre vers les eaux. Et lui se tenant à couvert derrière elles, il les poussait tout dou-tout doucement vers le buisson du bord où la fée, celle du beau regard, avait laissé sa blanche chemise.

Tout à coup, plus vite que le vent, il a fondu sur cette chemise. Il s'est jeté dessus, l'a saisie des deux mains. Ni fée ni foudre ne la lui eût arrachée.

Les trois fées ont fait un grand cri. Les deux qui le pouvaient ont passé leur chemise, dans l'instant se sont mises à l'essor. En un clin d'œil elles ont fui; on ne les a plus vues au fond des airs.

« Homme, a dit l'autre, la jeune belle, rends-moi ma chemise blanche! Tu auras de moi tous les trésors cachés dans la montagne. J'en sais d'or et d'argent! Tu auras tout, mais rends-moi ma blanche chemise! Il faut que tu me la rendes! »

Il aurait tant voulu faire ce qu'elle lui demandait de cette voix qui supplie; genoux pliés, se faire son serviteur. Et elle pleurait, et elle joignait les mains. Mais il se souvenait du dire de sa mère.

« J'ai ta chemise et je dois la garder!

— Je te donnerai des pierres vertes, violettes, plus que les gros marchands n'en ont dans leurs vaisseaux. Je te donnerai les dons des fées.

— J'ai ta chemise et tu es mienne. Moi, je ne veux que toi!

— Alors, alors, je te suivrai, bien forcée! Mais je ne serai pas forcée de demeurer, si je peux... Si je vais avec toi dans ton pays d'humains, homme, je viens du pays des fées! »

Elle l'a suivi à la maison.

★

La mère a pris des mains de son fils la chemise blanche. Avant toutes choses, elle l'a mise dans l'arche; puis a fermé cette arche à clef, a pendu cette clef à son cou.

Tant que la chemise y sera,
La fée pareillement restera!

Avec deux anneaux d'or, et de ce mariage qui ne rompt qu'à la mort, on a marié la fée et le berger à l'église de la paroisse.

« Nous aurons des enfants, disait-il à sa mère, c'est comme si je les voyais. »

De fait, au bout d'un an, ils ont eu deux bessons : deux beaux frisés, un garçon, une fille. Et ils ont continué de vivre près de la mère, dans leur maison de la montagne. Lui donc toujours berger; et de sa femme fée, n'a jamais essuyé le moindre déplaisir.

Au bout de la deuxième année, sa mère est morte. Avant de mourir, elle a passé au cou de son fils le cordon où pendait la clef de leur arche. « Surtout, fils, ne rouvre pas l'arche pour en tirer cette blanche chemise.

Tant que la chemise y sera,
La fée pareillement restera!

Surtout, surtout ne rends jamais cette chemise de fée à ta femme! »

Et sur ces mots, elle a cessé de vivre.

★

Au bout de la troisième année, en sortant de leur deuil, ils ont voulu aller à la grande assemblée, celle de la Saint-Jean.

Elle, elle a demandé sa chemise.

Lui, il ne voulait pas lui remettre la clef.

Mais elle a tant parlé, tant prié, tant pleuré...

« Si tu ne crois pas que je suis maintenant d'ici, ne vois-tu pas du moins que mes deux enfants m'y retiennent? Quitter mes deux petits frisés, tu sais bien que je ne le peux pas. »

Il a senti que c'était vrai. Mais sans se décider, il tenait toujours en sa main la clef suspendue à son cou.

« Rends-moi cette chemise. A quoi songes-tu de te défier encore? Que je sois belle comme quand tu me voyais, là-haut, venant dans l'air. »

Il a fait passer le cordon par-dessus sa tête; cette clef, il la lui a tendue.

Alors, elle a tiré la chemise de l'arche. Tout de suite, elle l'a vêtue, laissant là ses autres habits.

Et sitôt vêtue, la chemise, elle a pris ses enfants aux bras, le garçon sur celui de droite, la fille sur celui de gauche. Puis, en trois bonds, comme la chèvre, elle s'est vue au haut de la roche.

« Adieu donc, mon mari! Adieu à toi! Faut que j'aille au pays des fées, faut que j'aille au Mont des Merveilles! Tu y viendras, tu viendras m'y chercher! »

Et s'élançant de la roche, avec ses deux petits, comme un oiseau, elle a pris son vol par les airs.

★

Et lui, là, seul dans cette maison où soudainement il s'est mis à faire noir...

« Ha, pauvre mère, tu savais...

Tant que la chemise y sera,
La fée pareillement restera!

Si je pouvais me punir assez, de n'avoir pas suivi tout ton commandement... »

Il assommait de coups cette tête qui avait formé une si fausse pensée; il mordait jusqu'au sang cette main qui avait donné la clef de l'arche.

Mais se lamenter et se maudire n'arrange rien.

« Et si c'est le sort de la chemise qui a tout fait? Peut-être que ma femme sait tenir encore à moi? Il faut que j'aille à ce mont qu'elle a dit. »

Le voilà parti au hasard des chemins, — où prendre le Mont des Merveilles?

A force d'aller par monts, par vaux, il est arrivé en pays qui n'était déjà plus pays chrétien, sans doute. Mais il ne s'arrêtait plus à rien. Il voulait retrouver sa femme et la reprendre.

Un matin, donc, comme il allait, il est arrivé devant deux hommes qui étaient en grande noise. Ils avaient à se partager trois choses : un bâton, une paire de souliers et un manteau. Mais le bâton était de plus de vertu que celui de Jean de l'Ourse qui abattait les chênes : il abattait des bataillons, et des batailles tout entières. Les souliers avaient plus de vertu que les bottes de l'ogre : qui les chaussait, volait comme l'hirondelle. Et le manteau plus de vertu que ces bagues qu'il suffit de tourner pour disparaître à tous les yeux : qui s'en couvrait n'était plus vu de personne.

Ils lui expliquent cela. Il leur faudrait se partager les trois choses. comment faire puisqu'elles sont trois et qu'ils sont deux?

« Il n'y a qu'un moyen, dit le berger, mais qui arrange tout. Voyez ce gros orme, à deux cents pas d'ici, au coude du chemin : allez vous placer à son pied; quand je lèverai le bras, vous reviendrez à la course. Celui qui me joindra le premier aura manteau, souliers, bâton. »

Ce leur semble bien pensé. Seulement...

Seulement, ils n'ont jamais joint le berger.

Dès qu'ils ont tourné les talons, lui se couvre du manteau qui le fait invisible, se saisit du bâton et, chaussant les souliers, il s'envole à travers les airs.

Les deux autres, peut-être, l'attendent toujours sous l'orme.

« C'est le sort qui le veut! C'est qu'il entend me servir! Bon, je reprendrai ma femme! Je n'ai pas que ce manteau, ces souliers, ce bâton : maintenant, j'ai l'espérance. »

★

Cependant s'il volait et s'il fendait les airs, c'était à l'aventure. Car où prendre le mont des Merveilles? Ce pouvait être aussi bien côté de nuit que côté de jour, côté du soir que côté du matin.

Il arrive chez le roi du pays. Ce roi avait une grande guerre, et les choses tournaient mal pour lui. Les ennemis le resserraient dans sa ville. Ne lui restait ni poudre à canon ni farine. Ses troupes n'avaient plus ni forces ni défense; et les autres devaient être tout près de les assaillir.

« Ce qu'ils veulent faire, dit le berger, je peux vous l'apprendre. »

Couvert de son manteau, il va au camp, et les chefs pas plus que les soldats ne l'auraient su voir. Il entre dans leur tente, il les écoute tout débattre, tout décider.

Une heure après il revient dire au roi : « Demain à la pointe du jour vous les verrez venir contre vous en bataille, de la montagne à la rivière. »

« Que me sert de savoir? dit le roi. Mon armée ne peut plus combattre.

— Ne vous souciez, dit le berger : ce bâton combattra pour vous. »

Et le lendemain au matin, le bâton a fait son office. Gens de cheval et gens de pied, files sur files, bataillons et batailles, il les a repoussés, renversés, dissipés. Le temps de se moucher, et de ces soudards qui devaient tout dévorer, ne restaient que quelque pan de casaque, quelque panache voltigeant dans un peu de poussière promenée par la brise.

« Berger, berger, a dit le roi, comment te rendre assez de grâces? Dis, que désires-tu de nous?

— Seulement que vous me disiez où se trouve le mont des Merveilles. »

★

Le roi a fait venir sur l'heure tous les savants de son royaume : ceux qui avaient les plus hauts bonnets et qui montaient sur les plus hautes tours, pour dire à ce roi s'il pleuvait.

Ils ont répondu que bien sûr, ils avaient ouï parler de cette montagne : qu'elle était au pays des fées et la plus signalée de toutes. Mais que dire comment y aller n'était point leur affaire.

« Et qui nous le dira?

— Peut-être les oiseaux. »

Le roi a fait venir les oiseaux. Tous les oiseaux, du roitelet jusqu'à l'aigle! Le grain que les ennemis avaient dans leurs chariots, il le leur a distribué d'un coup. Puis il leur a demandé où trouver le mont des Merveilles.

« Oiseaux, leur a-t-il dit, un de vous a bien dû y aller? S'il montre le chemin, je lui donne ma couronne. »

Ils s'entre-regardaient, ils pépiaient et piaulaient : nul ne semblait savoir.

Enfin la pie qui ne peut se tenir de jacasser, a dit que l'alouette hantait sûrement le pays des fées, qu'elle pourrait en montrer le chemin.

On a cherché l'alouette. Et le roi s'en est avisé : parce qu'elle est couleur des choses, et toujours par les champs, perdue en l'air du temps ou tapie sur la motte, il l'avait oubliée... Le berger, qui avait la voix hautaine et bien houppante, comme tous les bergers, l'a appelée aussitôt.

Mais elle était piquée de ce qu'on ne l'avait pas invitée à ce festin des grains. Elle se tenait dans ses solitudes, ne voulait pas venir... On a dû lui promettre la couronne du roi.

Enfin elle a paru. Et elle a dit qu'elle, elle pouvait conduire le berger à ce mont des Merveilles.

Le roi, du coup, l'a couronnée; — c'est depuis qu'elle est alouette huppée, toute fière de sa huppe.

★

Dans le moment, tant tardait au berger de retrouver sa femme, ils sont partis. Ils ont pris la campagne : la campagne d'en haut; par-dessus les fumées et les bouchons de brume, celle des vents soufflant, des nuées voyageant.

Ils ont passé au-dessus de la Côte des Treize Vents, au-dessus du Bois Céleste. Mais le berger volait de l'avant, dans son impatience, volait comme une aronde et l'alouette s'égosillait à le rappeler. Elle criait alors en vraie païenne : *Fouti! fouti! fouti!* Puis d'épuisement, elle tombait comme une pierre au creux des mottes. Et quand ainsi elle n'en pouvait plus, toute mortifiée, elle promettait en son langage de ne plus jurer.

Jurerai plus, mon Dieu! Jurerai plus!

La force lui revenait et repartant à l'essor, elle se relançait dans les airs.

En ce grand voyage, elle a pris l'habitude de ces cris et de ces prières, de ces tombées et remontées : depuis, ils sont restés dans son comportement.

Reste que le berger volait trop vite pour elle. Il lui a fallu déchausser un de ses souliers, qui a chu dans la mer... Ensuite, ils ont volé de concert.

Et le voyage a été encore long. A croire qu'on n'arriverait jamais!

★

Mais enfin ils se sont vus sur le mont des Merveilles. L'alouette a dit au berger de se poser près d'une fontaine qui s'ouvrait là, au bas d'un tertre, sous un pommier sauvage. Et elle, elle est repartie pour les landes, les espaces de bruyère où pour soi seule elle a tout l'air du temps.

Le berger n'était pas d'un moment assis au bord de la fontaine, qu'il a vu venir une toute petite frisée portant une cruche de terre verte. Et il a bien cru la reconnaître, mais il n'en était pas certain.

« Petite qui portes cruche verte, dis-moi où est ton frère?
— Il est au bois, derrière la maison, qui cueille la fraise.
— Petite, qui portes cruche verte, dis-moi où est ta mère?
— Elle est dans la maison, qui pétrit une galette; elle m'a envoyée puiser l'eau. »
Alors il a été sûr-certain d'être près de sa femme.
« Petite qui portes cruche verte, voudrais-tu me faire boire à ta cruche? »
Tout en buvant, penché sur cette cruche, il a laissé au fond tomber son anneau d'or.
Et quand, faisant la pâte la fée a versé l'eau, elle l'a tiré du fond.
« Ha, je le reconnais : c'est l'anneau de mon mari! »
Elle a questionné la petite. Elle a su qu'il y avait un homme qui lui avait demandé des nouvelles de son petit frère, de sa mère, et qu'il avait bu à la cruche.
Sans reprendre haleine, elle a couru.

★

Se retrouvant, ils se sont embrassés, et comme si c'était pour la première fois.
Aussitôt, cependant, elle s'est arrachée de ses bras.
« O mon mari, lui a-t-elle dit, tu es venu à ce Mont des Merveilles! Aucun humain n'y était venu jamais!
— Ne m'as-tu pas dit de venir t'y chercher?
— Mais les fées vont passer, mon mari, mon mari! C'est leur heure, à présent. Elles vont aller dans le pays des hommes. Si elles te trouvaient dans le leur, que feraient-elles de toi? Elles ont les doigts méchants et les ongles pointus. Vite, vite, repars!
— Je ne repars qu'avec ma femme, avec ma femme et nos enfants.
— Je te promets, je te jure de te rejoindre. Mais vois-tu, c'est leur heure : de leurs ongles, elles vont te mettre en pièces! Oh, toi, sans m'attendre, repars.
— Je t'attends et je t'attendrai, cours chercher les petits! »

Elle a couru, elle a volé. Dans l'instant elle est revenue, ses enfants sur ses bras, la fille et le garçon. Le berger a chaussé son soulier, il n'en avait plus qu'un! Ils sont partis ensemble.

Les fées, tout de suite l'ont senti. Elles n'ont pas seulement des yeux et des oreilles. Elles sentent les choses, les fées. Elles se sont jetées de furie à leur poursuite. Et le berger n'avait qu'un soulier, et sa femme avait à porter les deux enfants... Les fées gagnaient sur eux à travers la nuée : elles allaient les rejoindre...

Par bonheur il y avait le manteau. Le berger les a tous couverts de son manteau, et les fées n'ont plus su les voir.

Ils sont revenus à leur maison et à leurs vaches, au pays des chrétiens. Le berger a fait un grand feu sur la montagne, comme au soir de la Saint-Jean. Il y a brûlé la chemise.

Et sa femme n'est plus partie, jamais partie.

Ils ont vécu dans leur domaine, en grand labeur et contentement de cœur. Et comme c'était le temps qu'on en est venu à sonner l'angélus, ils n'ont plus jamais vu les fées volant dans l'air.

LE CONTE DES TROIS MINEURS

Il y avait une fois trois mineurs travaillant à la mine. C'était dans ces cantons, là-bas, du charbon de terre, sur la rivière, ou l'Allier, ou la Loire.

Depuis leur jeune âge ils travaillaient, le pic en main. Chaque matin ils se rendaient à la montagne. Avant de quitter leur maison, ils y avaient pris trois choses : la première, le livre de prières; la deuxième, la lampe garnie d'huile, pour faire la journée; la troisième, le morceau de pain, de la journée aussi.

Sitôt arrivés à la mine, ils allumaient leur lampe et priaient Dieu, avant de se mettre au travail. Ils étaient vrais chrétiens de Dieu : qui ne le serait sous la montagne? La montagne est terrible. Elle peut se mettre à bouger

tout à coup, s'ébouler, boucher la galerie, ou lui envoyer son mauvais souffle, qui part en flammes comme le tonnerre, brûle, écrase, met tout en poudre.

Les mineurs ne peuvent s'aider que de trois choses : le pain, qui leur donne la force; la lampe, qui leur donne la lumière, et leur annonce le péril; parce qu'il faut de l'air pour la lumière, comme pour la vie; et quand la portant en avant ils la voient qui pâlit, ils savent qu'il est temps de se retirer, et vite et vite : et la troisième, c'est la prière, qui donne la confiance. La confiance profite à celui qui se remet de tout à Dieu.

★

Mais un jour, — peut-être que quelque point les a inquiétés, qu'ils ont cru voir leur lampe pâlir dès l'arrivée, — ils ont bien oublié de faire la prière.

Ils se sont mis à l'ouvrage, pourtant. La journée a passé, et le soir est venu, et l'heure de repartir.

Ils reprenaient l'outil, la lampe... Le dernier a porté un dernier coup de pic...

Au coup la montagne a tremblé. Ils sont demeurés en suspens. Et dans l'instant, la galerie s'est éboulée, au loin grondant, de bout en bout, comme s'en va le roulement de la foudre. La montagne, d'un coup leur a fermé le passage. Ils se sont vus là ensevelis en un caveau, dans les entrailles de la terre.

« Et nous n'avons ni pain ni huile... Mon Dieu, il nous faudra mourir. »

Ils se sont mis en dévotion, ils ont fait l'acte de confiance; puis se sont endormis entre les mains de Dieu.

★

Le lendemain ont vu paraître trois fées de la montagne, luisantes comme orvets et minces comme anguilles, la première portait le feu, et la deuxième l'huile, la troisième le pain.

Ainsi aidés, ils ont gardé quelque courage au cœur, ils ont continué de travailler, de prier.

Et la lampe a brûlé sept ans; l'huile a duré sept ans sans diminuer, le pain sept ans, et aussi frais qu'au premier jour.

Les sept années n'ont fait qu'une journée; mais tout ce temps les trois mineurs ont demeuré sous la montagne, sans voir ni ciel ni terre.

Leurs cheveux étaient longs d'une aune, leurs barbes descendaient jusqu'au sol, — ils n'avaient rien pour les couper. Au village, on les tenait pour morts. Leurs femmes pensaient prendre de nouveaux maris.

Au dernier soir de ces sept années, les trois mineurs ont repensé à leur sort.

« Ha, si seulement, a dit le premier, je pouvais revoir une fois la lumière du jour, moi, je mourrais content.

— Ha moi, a dit le deuxième, je voudrais m'asseoir dans ma maison, manger une fois à table avec ma femme : alors, je mourrais content.

— Et moi, a dit le troisième, je voudrais une année où vivre chez moi, tranquille, avec les miens. Alors, je mourrais content. »

★

A peine cela dit, les trois fées ont paru, la montagne a craqué.

Les terres se sont séparées : là s'est formée sur la rivière une crevasse : comme une arcade, un soupirail de cave; et l'eau y entre avec ce bruit qu'elle fait derrière le moulin.

Le premier des trois hommes a approché de la fente. Il a vu le bleu du jour, la lumière, la lumière; et l'eau de la rivière, l'eau qui courait, qui est arrivée à lui, qui l'a pris, emporté; il y a glissé, déjà mort... Que sa pauvre âme repose en paradis!

★

Puis, derechef la montagne a craqué : les terres se sont séparées davantage, la crevasse s'est élargie.

Les deux autres mineurs ont taillé des degrés, ont monté, se sont ouvert passage. Puis ils se sont mis à la nage, ils ont traversé la rivière, ils se sont vus debout, dehors dans la campagne.

Ils ont revu l'herbe des champs, ses fleurs, jaunes et blanches, et la feuille des arbres que l'air du soir faisait aller; et deux oiseaux qui revolaient au nid, et les fumées montant au-dessus des maisons.

Ils sont rentrés chez eux. Leurs enfants ne les reconnaissaient pas et leurs femmes les regardaient, une main sur la bouche, sans se décider non plus à les reconnaître.

Le deuxième avait une barbe de douze pieds tournée autour de son corps, ainsi qu'une ceinture. Il l'a coupée, il s'est lavé. Alors sa femme l'a reconnu.

Il s'est mis à table avec elle. A la dernière bouchée, lui souriant, il a laissé aller la tête et il est tombé mort. — Que sa pauvre âme repose en paradis!

★

Le troisième a passé toute une année chez lui, tranquille, au milieu de son monde. Au bout de l'année, le même jour, à la même heure, comme il achevait de souper entre sa femme et ses enfants, il a vu paraître une lueur à la vitre, dans un rais de soleil.

C'était la fée qui voletait, — sur son corps de serpent, elle avait une paire d'ailes.

« Pour votre piété, Dieu vous a fait la grâce d'accomplir vos souhaits. A présent, je viens vous quérir. »

Lui aussi, il est tombé mort. — Que sa pauvre âme repose en paradis!

LE CONTE DE LA BLANCHE BICHE

Il y avait une fois un roi et une reine. Ils avaient déjà un garçon, ils désiraient d'avoir une fille. Garçon et fille, on le dit bien : le choix du roi.

Un jour qu'elle s'était écartée de la chasse, la reine s'est assise au bord d'une fontaine. Elle regardait l'eau coulante : l'eau s'en allait sous la feuille des bois à un étang couleur de lune entre les saules. Et la reine songeait à la fille qu'elle désirerait tant avoir. Tout à coup, elle a vu paraître une écrevisse.

Cette écrevisse, grosse, grosse à merveille, lui a proposé de la conduire dans le château des fées.

Elles étaient là six, gracieuses comme la rose blanche. Dans la grand-salle, elles filaient la quenouille.

« Soit, dirent-elles, puisque tu le désires, tu auras une fille. D'avance, nous nous invitons à son baptême. Et tous les dons des fées, nous les lui apporterons. »

★

Fut dit, fut fait. La fille naquit, fut baptisée, — on lui a fait porter le nom de Marguerite. — Et la reine n'oublia pas de convier les fées.

Elles vinrent. Elles étaient là autour de ce berceau, l'une donnant à l'enfant d'être plus belle que fleur de parterre; l'autre plus blanche que l'aube du jour; l'autre d'avoir le cœur tout comme un morceau d'or, — la Marguerite, de cœur tout d'or et de teint blanc, telle qu'une marguerite des prés! —

Soudain, — tac, tic, tac, tic, — à reculons est entrée l'écrevisse. Rouge de colère, elle s'est retournée en agitant ses pinces.

« N'est-ce pas moi qui t'ai conduite aux fées? qui t'ai fait avoir cette fille? N'aurais-je donc pas dû être conviée première? Bon : tout se paie, déclara-t-elle. Ta fille sera donc une belle, une Marguerite qui charmera les cœurs.

C'est le don de ces dames fées. Mais j'ai mon don à faire, moi, et qui ira à reculons des autres. Cette belle blanche au cœur d'or, si blanche et si parfaite, n'est pas faite pour vivre sur terre. Si avant l'âge de quinze ans, elle voit seulement le jour, vous saurez comme il en ira! Quel sort alors, et quelle sanglante histoire! »

★

Le roi, la reine, en grande angoisse, ont fait élever pour leur fille une tour sans porte ni fenêtre. Est restée là quinze ans, sans voir soleil ni lune. Elle ne savait même ce qu'est l'herbe des champs, ni la feuille à la branche, ni le ramier qui vole. Ses père et mère, qui l'aimaient tant, autant que le cœur qu'ils portaient, la tenaient là en la tour renfermée.

Son frère Renaud venait seul. Il jouait avec elle; surtout il lui parlait.

« Marguerite, ma sœur, si vous saviez ce qu'on voit au dehors! Je voudrais, voudrais tant vous faire voir les choses... Si vous saviez ce qu'est la lumière du jour! »

Et Marguerite, qui a des cheveux d'or et des sourcils dorés, Marguerite qui est plus blanche que la rose blanche le regarde. Elle pâlit et soupire à l'entendre, en cette salle noire où brûlent les flambeaux.

Son père lui a promis qu'au jour de ses quinze ans elle pourra sortir. Qu'elle verra les arbres, les lieux champêtres, le soleil.

Il a fait faire son portrait avec des couleurs fines. Le fils d'un autre roi a pu voir ce portrait. A Marguerite il a donné son cœur.

Et lui aussi a fait faire son portrait. On a placé ce portrait sous les yeux de Marguerite.

★

Lorsque descend le soir, Marguerite soupire.

« Qu'avez-vous tant à soupirer, demande la reine, que soupirez-vous tant, ma fille Marguerite?

— Ma mère, j'ai fait un rêve, un rêve du matin. On dit que ces rêves arrivent, et celui-là, ma mère, c'est comme s'il arrivait...

— Ma fille Marguerite, qu'avez-vous tant rêvé?

— Ma mère, dans ce rêve, je suis fille de nuit, mais de jour blanche biche. La chasse est après moi, cent chiens à ma poursuite, et mon frère Renaud, qui de tous est le pire! »

★

A tant pleuré, a tant soupiré Marguerite, qu'on l'a fiancée au prince, au fils du roi qui l'aime tant. Pour qu'elle ait ses quinze ans, manquent trois jours encore. Mais ni son prince ni elle n'auraient plus su attendre. Elle fera le voyage au fond d'une litière, fermée de toutes parts.

Renaud cependant tourne et retourne à l'ombre de la tour, trois fois a dégainé, rengainé son couteau, trois fois et jusqu'au sang il s'est mordu la lèvre... Enfin, de la pointe de ce couteau, a décousu le dessus de la litière...

★

Au milieu des grands bois, portée par les valets, Marguerite s'en va. En cette boîte close, ne doit pas entrer un seul filet de jour. Hélas, hélas, c'est bien chance que rien ne soit encore arrivé! Mais une branche est là, plus basse que les autres : une rame de chêne qui accroche la litière : le dessus, tout décousu, s'arrache d'un seul coup.

On s'écrie. Les valets s'arrêtent, les cavaliers s'élancent.

A peine si on l'a pu voir : de la litière s'est échappée une créature plus blanche que la neige.

Cette blancheur a passé en éclair, a fui dans le hallier, sous cet air ténébreux, a disparu dans la presse des arbres.

Le roi, la reine, et tous, et le prince, là-bas, comme ils ont pleuré Marguerite...

Quelques poursuites qu'on ait faites, on n'a pu la revoir.

★

Mais un jour, dans le bois, Renaud a aperçu une biche fuyant, aussi blanche que neige. Il a juré qu'il ne descendrait de cheval qu'il ne l'ait eue.

Même la nuit venue, sous la lune levante qui se mire en l'étang, il s'acharne à la chasse.

« Corne tes chiens, Renaud! La blanche biche est prise! »

Les veneurs la dépouillent, au blanc de cette lune. Et là, couteau en main, devant le bord de l'eau, soudain, ne savent plus qu'en dire.

« Elle a les cheveux blonds et le sein d'une fille! »

Le vent lamente et dans l'étang n'y a tanche ni carpe qui n'en aient pas pleuré. Les veneurs cependant s'affairent. De leurs couteaux ont mis en quartiers cette biche. Au haut de bâtons fourchus, suspendent les quartiers et deux par deux les rapportent au château.

De nuit et aux flambeaux, on a fait le festin. La venaison paraît sur un plat de vermeil.

Le roi soupire tandis que son valet lui sert la langue et le cœur de la biche.

« Marguerite, ma fille, ha, que n'êtes-vous là! A mon côté, que ne vous ai-je encore! »

Et voilà qu'une voix d'argent se fait ouïr par le milieu de l'air.

« Vous n'avez qu'à manger! Suis la première assise. Ma tête est dans le plat, mon cœur en votre assiette! »

Saisis d'émoi, ils se sont tous levés. Ils n'ont plus vu de venaison dans le plat de vermeil. A tous leur a semblé qu'une forme de fille, blanche comme nuée, s'échappait de la salle, fuyait par la fenêtre sur un rais de la lune.

★

Le fils du roi a su ces choses. Tout éperdu, il court le bois. Ne fait plus que courir à travers la ramée.

Un jour, à la lune levante, a vu soudain la blanche

biche. L'a vu passer auprès de la fontaine. Sur le bord de l'étang, il l'a presque rejointe.

« Tourne, retourne, blanche biche! Je n'ai ni chiens ni veneurs avec moi! Tourne, retourne, biche! Biche, ma douce mie... »

Mais la biche épeurée a fui sous les feuillages.

★

Un autre jour, en lisière de forêt, il l'a revue. Le cœur battant, mais sans trembler, il lui a tiré une flèche à la jambe. Et à la jambe il l'a blessée : des deux genoux elle a chu sur la mousse.

Alors, entre ses bras, le fils du roi l'a prise. Il ne l'a plus lâchée.

« Biche, ma biche! ha, sœur, ha, douce amie! »

Il la tenait de ses deux bras serrée, il la portait d'un cœur si tendre. Ainsi l'a ramenée au château de son père.

Sitôt la nuit fermée, elle, de blanche biche, est redevenue fille.

Et lui, en cette même nuit, sans plus attendre, sur la mi-nuit, il a voulu épouser Marguerite. En la chapelle du château, il l'a prise pour femme, par sacrement d'église.

Soit que le sort s'en soit allé avec le sang de la blessure, ou soit que l'aient levé leurs amitiés mutuelles, à Marguerite et lui, le mauvais sort jeté a pris fin pour toujours. Le fils du roi et Blanche-Biche mari et femme à toujours et jamais.

IMPOSTURE ET AUTHENTICITÉ DANS L'ŒUVRE DE BERNANOS

par DINA DREYFUS

Qui de nous n'a formulé, quelque jour, l'accusation d'imposture contre lui-même? Une anxiété secrète nous habite d'être un jour démasqué. Les avertissements que nous prodiguons, à qui veut nous entendre, de distinguer ce que nous apparaissons de ce que nous sommes, nos confessions mêmes, loin de nous libérer, nous plongent plus profondément dans une sorte d'énorme mensonge dont nous ne sentons que le poids, alors que le sens nous en échappe. A qui nous admire ou nous aime, nous affirmons que nous ne sommes pas dignes, nous le lui démontrons par des faits indiscutables, tandis que son sourire indulgent et incrédule nous absout, et qu'un murmure tourne intérieurement en dérision cette mensongère tentative de sincérité verbale. Qui dira le poids de l'estime d'autrui pour qui s'en sent indigne? La réprobation afflige, mais elle stimule. Mais celui-là qu'un incompréhensible malentendu installe sur un piédestal ne se sent plus jamais en sécurité, et oscille entre l'effort impossible pour ressembler à l'image trompeuse de lui-même qu'autrui lui renvoie, et le refus exaspéré de cet effort, sans cesse menacé d'effondrement, de cette image qu'un événement fortuit peut quelque jour détruire, laissant paraître, sans masque, le vrai visage de l'imposteur.

Mentir sur un fait précis, susceptible de vérification, est peu de chose. Ce mensonge-là, la peur de sa découverte s'apparente à la peur puérile du gendarme. Le vrai menteur confondu sait bien que le danger n'est pas ridicule, ni l'humiliation : tout mensonge peut toujours se justifier par l'urgence; réduit à l'utile, il y perd son visage ténébreux.

Mais le mensonge partiel éveille l'interrogation sur le menteur lui-même, le met en question dans son être, tel un fil conducteur qui mènera irrésistiblement jusqu'au cœur de l'imposture.

Seulement, le menteur sait qu'il ment, et à propos de quoi il ment. Ses mensonges sont délimités, circonscrits, formulables. L'imposteur ne sait pas où commence et où finit l'imposture. Elle lui est consubstantielle. Son mensonge, si on le lui arrachait, le laisserait vide et nu, mieux, l'anéantirait. L'imposteur est habité par le mensonge; il est mensonge de part en part. Délivré du mensonge, il n'en serait pas plus près du vrai : privé littéralement de lui-même, il ne pourrait que se dissoudre, dans la mort ou la folie. Le scandale est alors que l'imposteur se connaisse comme tel. C'est pourquoi il ne saurait peut-être y avoir, pour l'homme, de mensonge total. Celui que l'anxiété dévore, qui s'efforce à tout prix de dissiper l'illusion, pour qu'autrui ne la dissipe pas avant lui, n'est peut-être que la victime de l'illusion suprême d'une conscience déchirée, incapable par nature de coïncider avec elle-même.



C'est ainsi que l'entend Sartre. La mauvaise foi commune n'est que le symbole, en un sens aussi la conséquence empirique, d'une mauvaise foi essentielle à la réalité humaine. L'homme de mauvaise foi est celui qui joue sur deux tableaux. Impossible de le mettre en échec, il s'échappe et glisse d'un plan à l'autre. Oui, je suis un menteur, dit l'homme de mauvaise foi, mais tandis que je l'affirme, je porte sur mon mensonge un regard et un jugement supérieurs, je ne me confonds pas avec lui, je tire mon épingle du jeu. En se disant menteur, l'homme de mauvaise foi s'attribue à la fois le privilège de se définir comme être, d'être ceci ou cela, et celui, contradictoire, de dépasser toujours sa propre affirmation, par un dédoublement de lui-même qui, s'il consacre sa liberté et son n'être pas, exclut en même temps toute prétention à être.

Ce dédoublement a pour condition métaphysique le caractère propre à toute conscience, qui n'a pas à réfléchir ou à se connaître pour se diviser. Déchirée par nature, elle est toujours et irrémédiablement conscience de soi, même quand

elle vise, ce qui est sa fonction, un objet du monde. Elle n'a, pour ce faire, aucun effort supplémentaire à fournir. Sa dualité est « préréflexive ». Elle est condamnée à n'être que sur le mode du « pour-soi », et ne se définit que par cette fissure, à la faveur de laquelle se glisse, en même temps que sa liberté, sa mauvaise foi : car destinée à être pour-soi, elle porte en elle le projet impossible d'être en-soi. Comme le menteur vulgaire qui s'érige en son propre juge, jouant à la fois sur le tableau de l'être et du se connaître, la conscience vise à être, tout en se voulant conscience, c'est-à-dire en refusant les servitudes de l'être au profit de la liberté.

Non-coïncidence essentielle qui définit le pour-soi; effort vain de coïncidence, selon le mode de l'en-soi : telle est la mauvaise foi ontologique qui définit la structure de la réalité humaine, qui a à exister, mais ne peut être.

On voit mal, dans cette perspective, où situer une authenticité ontologique, encore que, sur le plan empirique, certaines attitudes aient été définies par Sartre comme authentiques. Si la conscience est sur le mode du pour-soi, la réalité humaine, dans son projet d'être en-soi pour-soi, apparaît comme mauvaise foi fondamentale, dont la reconnaissance fonderait difficilement une authenticité empirique, souillée dès son origine. Sartre oppose au « salaud » qui se croit le lieu de révélation de valeurs transcendantes, dont il s'érige en témoin et en gardien, l'homme authentique, qui se sachant libre et créateur de valeurs, refuse le sérieux et la sécurité des pseudo-valeurs toutes faites et reconnues. Le salaud se trompe sur son destin d'homme ou le refuse; l'homme authentique vit et assume l'aventure humaine, comme projet impossible d'être en-soi pour-soi. L'authenticité sur le plan empirique revient à assumer et à vivre dans son risque et dans sa plénitude, ou plutôt dans son néant, une existence humaine que définit justement une mauvaise foi ontologique.

Ainsi, s'il y a bien selon Sartre une authenticité empirique opposée à une mauvaise foi empirique, aucune authenticité ne peut, sur le plan méthaphysique, correspondre à la mauvaise foi qui définit le projet ontologique de la réalité humaine. Il ne saurait en être autrement : car comment concevoir une authenticité ontologique dans une philosophie où l'Etre n'est pas esprit, mais chose? Si la mauvaise foi relève de la structure néantisante de la conscience, à quoi référer l'authenticité, puisqu'est exclue toute possibilité de référence à un Etre qui n'est qu'En-soi, et dont la transcendance signifie

abandon et indifférence, non de l'homme par l'Etre, mais de l'Etre par l'homme? Disons-le : si la mauvaise foi ontologique est rupture, elle ne peut être que rupture avec l'Etre. Une authenticité ontologique devrait alors, de quelque façon, s'installer dans l'Etre, ou le retrouver. Ce qui est justement impossible dans une philosophie d'où l'Etre est absent.

Après cela, qu'une authenticité soit possible au niveau empirique, comme prise de conscience et assomption des conditions fondamentales de l'existence humaine, ne peut que colorer l'authenticité d'une nuance humaniste d'assez mauvais aloi. A ce compte, en ne voit trop quel privilège détient celui qui érige le Néant en absolu. Et l'existence humaine cesse-t-elle d'être risque et aventure pour se mesurer avec un absolu d'Etre plutôt qu'avec un absolu de Néant?



Ces réflexions préliminaires permettent de s'orienter dans les difficultés d'interprétation que présente l'œuvre de Bernanos. On ne peut douter que l'Imposture en soit la clef. L'un de ses ouvrages majeurs, on le sait, porte ce titre. Mais partout ailleurs est abordé, de façon toujours explicite, le problème du mensonge.

Un Crime, Un Mauvais Rêve, racontent la lente pourriture d'une âme empoisonnée par ses rêves, qui sont des mensonges, et ses mensonges, qui sont des rêves. Que le menteur meure, tue, ou se tue pour réaliser le mensonge, le faire chair, signifie bien que les mensonges ne sont pas des accidents insignifiants de la vie quotidienne; pâture et ressort de la vie sociale comme de la vie privée, ils se lient et s'enchaînent selon une logique rigoureuse qui dépasse peut-être les circonstances humaines concrètes.

L'abbé Donissan (*Sous le Soleil de Satan*) débusque des tréfonds des âmes qu'un don surnaturel lui permet de voir à nu la source ignorée de tous les mensonges, petits et grands, qui, séparés les uns des autres par la discontinuité temporelle, semblent au commun presque inoffensifs. La naïveté sainte du curé d'Ambricourt (*Journal d'un Curé de Campagne*) agit sur les mensonges enfouis au cœur des hommes, des femmes, des enfants même, des familles, à la façon d'un révélateur. *Monsieur Ouine* distille goutte à goutte le poison de ses subtils mensonges à chacun des membres de la « Paroisse Morte »,

qui se les communiquent et se les transmettent comme une maladie secrète et honteuse.

M. Luc Estang n'a pas fait, à notre sens, la place qui lui revient à ce problème fondamental. « Le mensonge, écrit-il, a partie liée avec la connaissance » par une fatalité « qui tient à l'origine pécheresse de celle-ci : le Tentateur recourt au mensonge : vous serez comme des dieux, pour inciter l'homme à mordre le fruit » (Luc Estang, *Présence de Bernanos*, Plon, 1947, p. 91). Il cite à l'appui de sa thèse une déclaration faite par Bernanos à un questionneur, au moment de la publication de *Un Crime :* « Il m'a toujours paru qu'une certaine perversion profonde, et il n'en est qu'une, en somme, le goût, la passion désintéressée du mensonge, le mensonge aimé pour lui-même, devait toujours finir par ouvrir au secret d'un être la source d'où jaillit la vie mystique » (*ibidem*). L. Estang qualifie cette déclaration d'« exceptionnellement éclairante » et contenant « l'essentiel de la pensée du romancier », à savoir que la connaissance est liée au mensonge, qui en est le moyen, de même qu'elle est liée à la possession des âmes, qui en est la fin.

Mais d'abord l'analyse littérale du texte visé suggère une interprétation toute différente. Bernanos fait, de la passion désintéressée du mensonge — qu'il oppose au mensonge « utilitaire » (« Oui, j'ai aimé le mensonge. Non pas ce mensonge utilitaire, cette forme abjecte du mensonge qui n'est qu'un moyen de défense comme un autre, employé à regret, honteusement... » (*Un Crime*, Plon, 1931, p. 231) — la source de la perversion de l'âme, ou mieux, cette perversion même par quoi l'âme se désagrège et meurt. Une certaine connaissance, celle qui ressortit à l'intelligence calculatrice, ou une curiosité désintéressée — l'abbé Cénabre, « curieux » de la vie et de l'expérience spirituelle des saints (*L'Imposture*), le chauffeur russe Fiodor, guettant les extases mystiques de Chantal de Clergerie (*La Joie*), Monsieur Ouine, l'amateur désintéressé d'âmes — et même une certaine connaissance de soi (*Sous le Soleil de Satan*), sont le signe de la possession démoniaque. Mais loin que ce soit le mensonge qui serve de moyen à la connaissance, et la domination des âmes qui en soit la fin, il nous semble que la perversion suprême est le mensonge lui-même, le mensonge total (s'il est possible), dont la connaissance est un moyen, peut-être privilégié, non le seul, et la domination des âmes, un résultat. Dans sa plus haute expression, dans l'imposture, il est sa propre fin; fermé

sur lui-même, « cercle enchanté », il n'est au service de rien, n'a pas de but, même s'il a des résultats. Faire du mensonge un *moyen* au service de la connaissance, c'est lui enlever le caractère parfaitement gratuit qui en définit l'être, lui restituer une certaine utilité. Mais ce sont les mensonges partiels qui sont utiles, les mensonges médiocres, dont usent les tièdes, aussi loin du Diable que de Dieu. Les Grands, dans le mal comme dans le bien, les aventuriers du Néant comme de l'Etre, visent la totalité, l'absolu en son genre. C'est pourquoi tous les mensonges forment système, non par une nécessité externe et mécanique qui n'est qu'un autre visage de la contingence des utilités sociales, mais parce qu'ils ont leur source dans une Imposture supérieure, dont ils résultent comme sa progéniture. Les liens qui relient entre eux tous les mensonges, au cœur d'un même homme, aussi bien que les mensonges divers de tous les menteurs, mensonges individuels, mensonges sociaux, sont des liens intimes. Tous les mensonges sont solidaires, car ils prolifèrent à partir d'une souche commune, dont ils sont à la fois l'expression, l'incarnation et le symbole. « Tous les mensonges n'ont qu'un Père » (*Les Enfants Humiliés*, Gallimard, 1949, p. 120).

Si la connaissance est liée au mensonge, c'est donc selon un ordre inverse à celui qu'indique M. Luc Estang. La connaissance est elle-même illusoire, et, de certaine façon, mensongère. L'intelligence, qui est la faculté humaine de connaissance, croit seulement connaître, alors qu'elle ne peut qu'observer, et que, connaître, c'est voir : « Observer est une opération double ou triple de l'esprit, au lieu que voir est un acte simple » (*L'Imposture*, Plon, 1927, p. 12). L'abbé Cénabre observe les vies des saints, tourne autour, sans jamais parvenir à saisir le sens impénétrable de leur expérience spirituelle, en une vision unique, qui, chez l'homme, est un don surnaturel. « L'observation la plus sagace, tournée vers l'univers intérieur, n'en saisit qu'un aspect à la fois » (*Sous le Soleil de Satan*, Plon, 1926, p. 140). Le docteur La Pérouse (*La Joie*), savant psychiatre, est tout juste capable de réduire la vie intérieure au « morne champ de bataille des instincts » par quoi il ne peut que laisser échapper l'âme interdite de Chantal de Clergerie. *Monsieur Ouine* a « faim des âmes », il croit les posséder, et se retrouve « béant de toutes parts », vide, « une outre pleine de vent ».

Connaissance illusoire, car son domaine est irréel. Mensongère, car son objet n'existe pas. Ce qu'elle vise à connaître,

et qu'elle appelle à tort l'âme, est tout au plus ce repaire caverneux de « mauvais rêves » qu'on nomme dérisoirement « vie intérieure ». Cette vie intérieure, dont même les psychologues se détournent, n'est pas l'âme. Elle est à rebours de la vie spirituelle, hors de l'âme, bien qu'elle puisse la contaminer et la pourrir. Il n'est pas surprenant qu'elle soit incapable de rassasier la faim diabolique de Monsieur Ouine, car elle « porte le signe moins » (*L'Imposture*, p. 16). Elle est cet univers de rêves non encore incarnés dont se nourrissent les deux champions féminins du mensonge : Mouchette (*Sous le Soleil de Satan*), Evangéline (*Un Crime, Un Mauvais Rêve*) : « Elle n'avait que rêvé, sans parvenir à dominer ses rêves. Ils avaient envahi sa vie, étouffé son âme, sa volonté. Depuis le premier éveil de l'adolescence, ils pompaient ses forces, épuisaient sa sève. Même si la pauvreté ne l'avait pas enchaînée au destin du vieux Ganse, la liberté n'eût retardé que de peu l'écroulement de cette vie intérieure, aussi fausse, aussi truquée que ces constructions élevées en quelques semaines par les entrepreneurs d'Expositions Universelles. Encore, ces bâtisses de plâtre ne sont-elles que posées sur un sol qui garde au-dessous d'elles sa solidité, sa force. Au lieu que les mensonges volontaires ou non étaient sortis de sa propre substance, étaient sa substance même, ainsi que les hideuses proliférations du cancer » (*Un Mauvais Rêve*, Plon, 1950, p. 232). Intériorité trompeuse, objet de connaissance illusoire, cette vie intérieure, où se confondent rêves et mensonges, où peu à peu se forme et prend corps ce double de soi qui sert à l'imposteur de masque et de garant, est le théâtre de luttes fantomatiques, de crises de conscience jouées, dont le menteur n'est pas tout à fait dupe, mais par quoi il alimente quelque profonde et ténébreuse détestation de soi, « dernière assise de l'âme, haine secrète de soi-même qui est au plus profond de toute vie » (*ibidem*, p. 226). La curiosité tournée vers autrui n'est pas coupable par défaut d'indulgence. L'indulgence n'est pas nécessairement vertueuse : « Qui s'aveugle volontairement sur le prochain... ne fait souvent rien autre chose que briser le miroir afin de ne pas se voir dedans » (*Dialogue des Carmélites*, Ed. du Seuil, p. 38). Mais elle est mensonge, fruit de mensonge, connaissance de mensonges. Son objet est une création monstrueuse de l'homme rêvant sa vie, un « cauchemar ». Elle est aussi un moyen au service du mensonge. Se connaître c'est se dédoubler. L'homme authentique, de la nature ou de la grâce, ne se

dédouble pas; à proprement parler, il ne se connaît pas et n'a pas à se connaître. « Que m'importe de me connaître? » s'écrie l'abbé Donissan (*Sous le Soleil de Satan,* p. 141). Chantal de Clergerie est « naïvement ignorante » de sa vie intérieure, déconcertée par le regard curieux et observateur que braquent sur elle son père, le chauffeur Fiodor, le Dr La Perouse ou l'abbé Cénabre. L'imposteur se connaît, mais non *comme* imposteur; il se connaît parce qu'il est imposteur : son dédoublement rend possible la connaissance, qui est connaissance d'un double de soi. Connaissance ambiguë, car l'alliance entre lui et son double est si étroite, il y adhère si complètement, que la dualité même fonde consubstantiellement un seul être, fidèle jusqu'à la mort, jusqu'au crime, jusqu'au suicide, à soi-même, c'est-à-dire à son double, de façon que dans cette monstrueuse alliance les deux membres soient comme des frères siamois maudits, inopérables sous peine de mort.

La vie sociale qui grossit et rend accessibles les difformités profondes des individus, non seulement accepte, mais exige et glorifie ces dédoublements, en même temps qu'elle en révèle les ressorts secrets. M. de Massis s'est « épousé lui-même, au sortir de l'enfance, sous les espèces de Pascal, ou du moins de quelque bourgeois notable de Port-Royal » (*Les Enfants Humiliés,* p. 114). Montherlant « s'est collé, au même âge, avec un grand seigneur anarchisant et misogyne qui peut-être empruntait le visage et les manières de son premier confesseur jésuite » (*ibidem*). L'un et l'autre, et bien d'autres, « nés plus ou moins dépourvus de sincérité profonde, se sont travaillés vingt ans pour s'en faire une, par le truchement d'un personnage imaginaire, dont il est vrai qu'ils attendent, en retour, l'espèce de sécurité que l'esclave reçoit de son maître, et au même prix » (*ibidem,* p. 115). Or la société favorise les « collages ». De ces doubles monstrueux, chacun a son rôle : l'un subit le sort commun des hommes, pour son propre compte. Il souffre seul dans sa chair et dans ses amours. Mais il délègue à l'autre le soin de prendre en charge les épreuves « non moins féroces » que la société impose à ses élus, « s'ils veulent y faire leur salut » (*ibidem,* p. 116). Il n'est donc pas nécessaire *d'être* vraiment talentueux, courageux, génial, puisqu'il suffit de le *paraître;* il suffit que notre double, notre « conjoint prestigieux » assume les apparences des vertus que l'autre, le premier de la paire, ne possède pas. Non que la société crée les dédoublements :

elle les favorise et les utilise. Car par sa nature même, elle ajoute à tout homme sa fonction sociale, ce qui inciterait au « collage », si une dualité originelle n'en fondait la possibilité. Le mensonge social sert de miroir grossissant à tout mensonge, et aussi de fil conducteur. Personne n'ignore que l'homme ne s'identifie pas à la fonction. Qu'il le prétende, il livre un de ces mensonges évidents qui peut mener à d'autres, plus secrets : tous les mensonges se tiennent « par une logique interne si rigoureuse que le déchiffrage d'un seul risque de donner la clef de tous les autres, car il n'y a pas deux façons, pour chacun de nous, de mentir contre soi-même » (*Les Enfants Humiliés*, p. 120). Aussi, bien que le mensonge social soit de nature fort grossière, il est intimement lié à tous les mensonges, qu'il éclaire. Il n'y a pas lieu de distinguer une imposture sociale, purement « extérieure » dont on pourrait se dégager en dépouillant le vêtement social au bénéfice de la « vie privée ». En appeler du mensonge social à l'innocence de la vie privée, c'est déjà mentir.

Philippe (*Un Mauvais Rêve*) est un imposteur de petite envergure. Du moins, c'est ainsi que le juge Evangéline : « Nous jouons tous la comédie, mais encore faut-il choisir à temps son rôle, un rôle qui nous permet de mentir aux autres sans perdre tout à fait contact avec nous-même » (*Un Mauvais Rêve*, p. 131). Mais Evangéline finira par perdre elle-même le contact. N'est-ce pas ainsi que se définit l'imposture totale? Il faut complètement adhérer à son double, à son mensonge, sous peine de lui voir perdre son intérêt vital, devenir un jeu sans sérieux, et non cette grande aventure individuelle, sociale ou métaphysique où la créature se mesure avec le Créateur, celle de Cénabre, de Mouchette, d'Evangéline. Un comédien n'est pas un imposteur. Philippe joue son rôle, médiocrement, presque jusqu'au bout, puisqu'il simule son suicide. Il finit pourtant par se suicider pour de bon; Olivier, son ami, autre comédien, deviendra fou. C'est qu'on ne plaisante pas avec le mensonge. Un vulgaire comédien peut en périr, entraîné dans son infernale orbite. A cette limite extrême, l'ombre d'équivoque, le léger doute intérieur, par quoi le menteur est encore spectateur de lui-même, comédien, ont disparu. Le dédoublement est l'âme du mensonge. Mais le mensonge total unifie l'être, l'espace d'un éclair, avant la mort ou la folie, selon une unité factice et monstrueuse, où l'être ne se ramasse que pour se désagréger définitivement.

Toute connaissance de soi et d'autrui est de l'ordre du spectacle. Elle a sa condition et sa possibilité dans le mensonge, si le mensonge est dualité et extériorité de soi à soi, de soi à autrui. Extériorité ambiguë, puisque ce double de moi-même n'est pas le résultat d'un dédoublement, volontaire ou non, qui lui serait antérieur, mais en est l'origine et la condition, extérieure à mon vouloir et à mon pouvoir. Mais en même temps, ce double est ma créature, l'image exténuée de ma propre intériorité, elle-même frappée d'irréalité. L'imposture n'est donc ni moyen de connaissance, ni connaissance. Antérieure à elle, elle en est la condition et la source. C'est pourquoi, au niveau empirique, il n'y a jamais d'imposture totale : « Pour mériter le nom d'imposteur, il faudrait qu'on fût totalement responsable de son mensonge, il faudrait qu'on l'ait engendré » (*Les Enfants Humiliés*, p. 120). Il faudrait que mon double soit mon œuvre, et que l'être qui résulte de cette « monstrueuse alliance », moi-même, soit une création seconde d'un premier dédoublement. Mais la dualité du mensonge ne signifie pas qu'un être primitivement unique se sépare réflexivement de lui-même pour s'observer. La réflexion, qui est connaissance, suppose une dualité ontologiquement antérieure, laquelle n'est pas dédoublement ou division interne, mais présence d'un double, qui est mon autre, mais n'est pas moi, ni le produit arbitraire d'une division seconde du moi. La dualité sociale montre que, pour une part, c'est la société qui fournit le conjoint des « collages » et en garantit la validité. Mais la dualité sociale a sa source ailleurs, non dans l'individu comme tel, arbitrairement et abstraitement érigé en réalité antérieure à la société, et dont la vie intérieure, opposée à l'extériorité sociale, est pur vide. L'Imposture est transcendante à l'individuel et au social : « Tous les mensonges n'ont qu'un Père, et ce Père n'est pas d'ici. » Mais elle est immanente aussi, sans quoi l'imposteur incarnerait, exprimerait l'imposture, mais ne la connaîtrait pas et ne se connaîtrait pas. Sur le plan empirique, tout se passe comme si le menteur était responsable de ses mensonges, comme s'il était le créateur, et non le spectateur, de cette fausse vie intérieure, faite d'images évanescentes, de récits, de mauvais rêves, à mi-chemin entre l'habileté et la folie, termes extrêmes entre lesquels oscille l'imposteur, jusqu'à l'option suprême et la rupture de ce fragile équilibre, qui sanctionne la « perte de contact », où disparaît la subtile fissure, l'ombre d'équivoque, par quoi l'impos-

teur, se connaissant tel, conservait un reste de contrôle. Tant qu'il joue un personnage, le menteur peut vivre avec son personnage et son mensonge, car il ne vit pas complètement son mensonge. Il y gagne de rester spectateur, comme le comédien qui survit tous les soirs à la mort du personnage qu'il incarne. Le spectacle que le menteur se donne à lui-même est peu différent de celui qu'autrui lui propose. L'intérêt que nous portons aux autres est le même, aussi passionnément glacé, que celui que nous inspirerait notre image, incarnée hors de nous. Encore que, si nous rencontrions notre double, nous ne le reconnaîtrions peut-être pas. Le vagabond, auquel s'attaque Cénabre, comme le malheureux publiciste auquel il porte le premier coup mortel, c'est Cénabre lui-même, selon une vision simplifiée, et sous son aspect le plus grossier et le plus dégradé : « On ne considère ainsi que la part déshonorée de soi-même » (*L'imposture,* p. 11). Soi-même, car c'est le même double que nous scrutons, quand nous prétendons nous connaître, que nous offrons en pâture à la curiosité d'autrui, et qu'autrui nous livre quand notre curiosité le provoque. C'est pourquoi toute confidence est toujours empoisonnée : « La confidence... n'ajoute le plus souvent qu'un mensonge à d'autres mensonges » (*Un Mauvais Rêve,* p. 215). Et la plupart des confessions se réduisent à des confidences. C'est ce que devine la simplicité sainte de l'abbé Chevance, à qui Cénabre confie sa prétendue crise spirituelle. Et la fureur de Cénabre, c'est la déception de l'imposteur confondu, qui a livré son secret pour rien, puisqu'il se retrouve, bien que démasqué, aussi solitaire et ancré dans son mensonge. Rien ne sauve l'imposteur. Il ne peut revenir en arrière, retrouver une innocence perdue, car elle n'a pas été perdue par lui, mais pour lui et avant lui. On ne devient pas imposteur, l'imposteur n'a pas d'histoire, sinon selon un regard rétrospectif qui dégrade l'essence intemporelle du mensonge en une genèse historique, et le fait apparaître comme le résultat de mensonges successifs accumulés, alors qu'il en est la source. C'est pourquoi il n'y a pas de mensonge isolé, accidentel, interprétable selon l'utilité, mais des « générations de mensonges ». L'imposture totale est surnaturelle. L'homme ne crée pas les mensonges comme il crée des théorèmes ou des figures mathématiques : « Le mensonge n'est pas une création abstraite de l'homme » (*Les Enfants Humiliés,* p. 121). Le menteur est habité par un mensonge qui le dépasse, il habite un mensonge qui le dépasse. Il n'y a pas

de mensonge isolé, mais un seul mensonge suffit à pourrir l'âme, car dans tout mensonge est présente la totalité du mensonge, l'essence du mensonge, la « volonté de mensonge ». Il suffit de glisser une seule fois « hors de soi » pour n'y plus pouvoir rentrer, car cette dérobade supposait déjà comme sa condition une dualité antérieure. L'homme authentique est aussi hors de soi. Mais il est au centre de son âme, qui n'est pas le soi. Pour l'homme authentique, coïncider avec soi, ce n'est pas saisir sa propre singularité, ou se réfugier dans sa « vie intérieure ». Tomber en soi, c'est tomber en Dieu. Le soi ne doit pas s'entendre de même façon quand il s'agit de l'imposteur et de l'homme authentique. Pour le menteur, échapper à soi, c'est se dédoubler, rencontrer son double; rentrer en soi, c'est pénétrer dans le domaine fallacieux du récit intérieur; coïncider avec soi, c'est tomber dans la folie : coïncidence équivaut ici à aliénation. L'homme authentique n'a pas à échapper à soi, pas plus qu'à se retrouver. Ignorant de soi, mais présent à soi, il coïncide avec soi-même dans une unité originelle dont l'unité dérivée, réalisée par le mensonge total, n'est qu'une caricature. L'authenticité est transcendante : sa source n'est pas d'ici. Mais immanente aussi, car en l'homme authentique, l'authenticité est présente en sa totalité, sans subir aucune dégradation empirique; l'authenticité, même dans l'ordre empirique, ne peut jamais l'être complètement. L'imposture, dans l'ordre naturel, introduit la séparation entre l'être et l'apparaître, entre vie intérieure et vie extérieure, entre moi et autrui. Mais l'imposture surnaturelle, dans sa racine, n'est pas dualité : elle est coïncidence du mensonge avec lui-même, unité de mort. Quand l'imposture surnaturelle fait irruption dans le plan temporel, elle aboutit au suicide, au crime, à la folie : « La fidélité à un seul mensonge... doit faire éclore un jour ou l'autre le drame que chacun de nous porte en soi, à son insu. La dissimulation couve le crime » (*Un Crime*, Plon, 1948, p. 195). L'homme ne peut supporter seul l'irruption du surnaturel dans sa vie quotidienne. Elle l'anéantit. Ainsi en est-il de l'imposture surnaturelle. Quand elle se livre d'un coup, avec sa vraie face, sa diabolique unité où le mensonge pétrifié. colle éternellement à soi-même, comme un autre monde complet, cohérent et total en son genre, à la façon de l'univers du rêve, qui tant qu'on rêve, demeure indubitable et ne laisse apparaître qu'au réveil ses failles profondes, l'imposteur se dissout, par adhésion instantanée au Mensonge surnaturel, qui désagrège l'âme,

non en élargissant la fissure intérieure qui, au contraire, en maintenait précairement l'équilibre, mais en ressoudant brutalement, comme on fermerait toute issue, les deux morceaux du double. Tel est le sens de la fin tragique qui attend tout imposteur. Evangéline se tue, au moment même où son crime réalise concrètement son mensonge. Les crimes imaginaires, comme les belles actions imaginaires, laissent subsister une marge salutaire entre l'intérieur et l'extérieur, le rêve et la réalité. Le mensonge n'est encore qu'un mauvais rêve. Mais le mauvais rêve devient réel, l'intérieur s'extériorise, l'imposture se fait chair dans le crime et s'achève dans le suicide. Si l'abbé Cénabre meurt fou, sans avoir commis de crime, c'est sans doute que son âme a été prise en charge, à son insu, par l'abbé Chevance d'abord, puis par Chantal de Clergerie. La mort igominieuse de Chevance et de Chantal épargne rétrospectivement à Cénabre le crime inscrit dans son destin. La folie de Germaine Malorthy (*Sous le Soleil de Satan*) éclate au moment où son « abominable amant », le Docteur Gallet, lui démontre qu'elle ne peut prouver son crime. En apparence, le crime de Mouchette est accidentel, comme celui d'Evangéline. Evangéline tue parce qu'elle est surprise par ses victimes; Mouchette, parce que son premier amant l'a déçue. Mais un crime utilitaire, commis à regret, reste étranger à son auteur, ne réalise pas un rêve longuement caressé. Pourtant, c'est parce que le crime peut conserver, même aux yeux du meurtrier, et pour un temps, ce caractère accidentel, qu'un sursis est accordé entre le moment du crime et la folie ou le suicide. Mouchette contemple longtemps son meurtre ignoré de tous comme son œuvre. Mais les arguments du Dr Gallet la jettent tout entière hors d'elle-même, dans son crime réalisé. De le voir avili au rang d'accident, et même mis en doute, la soude instantanément avec son crime qui devient plus que son œuvre elle-même extériorisée. De même, quand le vicaire de Campagne lui révèle que son crime n'est pas d'elle, qu'il a sa source ailleurs, à l'effort qu'il accomplit pour l'en désolidariser en le lui rendant extérieur, répond l'effort désespéré de Mouchette pour s'en ressaisir, pour se récupérer en lui, qui aboutit à cet autre crime : le suicide. L'imposteur ne peut être délivré. Lui arracher son crime, comme son mensonge, c'est l'anéantir, car c'est lui faire apparaître que mensonge et crime sont hors de lui, et qu'en lui il n'y a rien que vacuité fondamentale, néant. La vie tout entière se désagrège, se dissout dans le néant quand se révèle la dimension surnaturelle de

l'imposture. « Ce qui distingue l'absence du néant, c'est que la place n'est pas vide, il n'y a pas de place du tout, il n'y a rien » (*L'Imposture*, p. 35).

A tous les niveaux, l'authenticité est unité originelle. Au niveau empirique, c'est le « juste » que rencontre l'abbé Donissan : « Cette âme tout à coup découverte le remplissait de respect et d'amour. C'était une âme simple et sans histoire, attentive, quotidienne, occupée de pauvres soucis. Mais une humilité souveraine, ainsi qu'une lumière céleste, la baignait de son reflet. Quelle leçon, pour ce pauvre prêtre tourmenté, obsédé par la crainte, que la découverte de ce juste ignoré de tous et de lui-même, soumis à sa destinée, à ses devoirs, aux humbles amours de sa vie, sous le regard de Dieu » (*Sous le Soleil de Satan*, p. 149). Ce juste ne se connaît pas, et il ne peut être reconnu, du moins selon les normes d'une connaissance de soi et d'autrui animée par la curiosité, vouée à l'impuissance et à l'erreur, qui n'est que « descendante » et prétend pénétrer dans les « profondeurs » de l'âme. Mais l'âme n'a pas de fond, au sens où l'on parle des profondeurs de la vie intérieure. Elle est tout en surface, tout étalée « sous le regard de Dieu ». Le juste s'ignore et est ignoré de tous; il n'est que ce qu'il paraît dans la vie quotidienne où tout est à la fois et mystérieusement accidentel et essentiel, contingent et nécessaire. Ses gestes, ses actes sont tout ce qu'ils peuvent et doivent être, sans secret. L'homme authentique n'a pas d'ombre. La connaissance que je puis avoir de moi-même, identique en cela à celle qu'en peut avoir autrui, ou que je puis avoir d'autrui, pèche non par « superficialité », mais par fausse profondeur. Elle cherche les mobiles derrière les actions, l'intérieur au delà de l'extérieur, l'être hors de l'apparaître; elle postule et suppose la dualité qui définit justement le mensonge. Dès lors, l'idée même de « niveaux » de l'authenticité devient absurde. Elle est la même et tout entière chez tous les êtres authentiques : le carrier (*Sous le Soleil de Satan*), Chantal de Clergerie (*La Joie*), Mouchette (*Nouvelle Histoire de Mouchette*). Si l'authenticité est absente de la vie sociale, c'est que tout homme se double de sa fonction, par quoi le social se définit. Faut-il alors renoncer à toute fonction, se mettre en marge du social pour sauvegarder l'authenticité? Mais Chantal de Clergerie n'est rien de plus qu'une parfaite maîtresse de maison, le carrier, qu'un carrier. Le paradoxe de l'authenticité, c'est qu'à l'homme authentique est possible ce qui à l'imposteur est interdit : coïncider avec

sa fonction et y trouver sa juste place, celle où sa nature s'accomplit. L'homme authentique n'a pas à rompre avec lui-même pour assumer sa fonction sociale, il n'a pas à jouer un rôle. En lui s'identifient nature et société. Le social cesse d'apparaître comme un vêtement d'emprunt : il est l'être lui-même, tout entier présent, tout entier extérieur et intérieur à la fois, sans qu'aucune fissure, aucun principe intime de désagrégation s'introduise entre la fonction et la personne. Il n'y a pas de personnage social chez l'être authentique, non parce qu'il est en marge du social, en deçà ou au delà, mais parce qu'il y adhère spontanément, comme il adhère à soi-même, et ne lui oppose pas un univers intérieur de récits et de rêves. La fonction sociale acquiert ainsi un sens surnaturel.

La vie de Chantal de Clergerie se définit à ses propres yeux par les tâches quotidiennes; non qu'elle les assume, ce qui suggérerait l'idée d'un effort et d'un mérite : elle est présente en elles. Ses relations avec les autres sont absolument extérieures et pourtant absolument vraies. Il n'y a pas de sens caché à ses paroles; elle n'a pas de secret et n'apparaît énigmatique qu'aux yeux des « curieux » : Fiodor, le Dr La Pérouse. Elle n'appartient pas à un autre monde, car il n'y a pas deux mondes. L'authentique est un et le même partout. C'est le mensonge qui crée un second monde. Le vrai est un, il ne peut se dédoubler, ni se réfracter, ni se dégrader. L'authenticité empirique n'est pas la manifestation, l'expression ou le symbole de l'authenticité surnaturelle, ni l'un de ses aspects. Elle est cette authenticité même, indivisible et présente en sa totalité dans les moindres gestes d'une vie baignée par la lumière de la grâce. C'est pourquoi les vertus quotidiennes de Chantal ne peuvent s'apparenter à une sagesse, à une prudence, à une habileté, à une technique. La sagesse humaine ne rayonne pas, elle n'est pas Joie. Le sage humain peut donner l'illusion d'une certaine sérénité. Mais cette sérénité a toujours un goût de cendres : elle est le résultat de déceptions, d'échecs surmontés ou assumés; elle n'est pas source et principe. Elle est seconde, issue de l'expérience, et ne va pas sans une certaine habileté et un « calcul des chances ». Le sage a exorcisé les fantômes, dénoncé le Mal absolu et le Bien absolu comme des illusions. Il a défini son destin d'homme par le refus de la transcendance et s'est fait sa place en niant l'absolu. Par cette négation, il a pu instaurer l'ordre technique : connaissance positive du monde et de soi-

même, séparation de la vie sociale et de la vie privée, hiérarchie des urgences. Il peut ériger une morale humaniste et une thérapeutique mentale, et même s'accorder parfois le luxe d'une « nostalgie de l'Etre », insatisfaction tout empirique et sentimentale qui n'a pas plus de rapport avec l'Etre que le fameux chien aboyant n'a de rapport avec la constellation du même nom. Au sein de la sagesse humaine, cette nostalgie ne saurait apparaître comme un gage d'authenticité. L'erreur du sage n'est pas d'avoir opté pour l'humain. Chantal de Clergerie, l'abbé Chevance, le curé d'Ambricourt sont humains aussi. Mais l'humain n'est pas objet d'une option, pas plus que l'Etre. On croit pouvoir refuser de poser la question de l'Etre. Mais qu'en resterait-il de l'homme et de l'humain si cette interrogation en était retranchée? Le sage humain n'est pas humain, mais au-dessous. Au niveau, dirait Bernanos, des insectes, dont l'œuvre silencieuse et souterraine de désagrégation s'oppose autant à la pleine et éclatante conscience du mal, qu'à la présence surnaturelle du bien. Il n'y a peut-être pas de niveau proprement humain qui ne soit qu'humain. L'homme est au-dessus ou au-dessous. La sagesse de Chantal, au sens où l'on parlerait d'un enfant sage, ne comporte ni insatisfaction ni nostalgie. Elle est Joie. Et la Joie n'est pas le pressentiment de l'éternel : elle en est la présence. A l'homme ordinaire, et même au sage, les tâches quotidiennes apparaissent le plus souvent comme des fardeaux importuns. Il fait les choses non pour les faire, mais pour qu'elles soient faites. Pour Chantal, chaque geste est complet en lui-même, achevé, parfait en son genre, accompli; la vie quotidienne n'a pas besoin de poésie édifiante et d'ornements surajoutés. Elle a sens et valeur en elle-même, et les tâches qui la jalonnent, sans avoir à se dépasser dans une intention signifiante, portent d'emblée leur vertu et leur destination. La Joie de Chantal n'est pas la satisfaction ordinaire des devoirs accomplis, qui ne va pas sans une certaine mélancolie. Elle ne résulte pas de leur accomplissement, mais y préside. C'est pourquoi rien ne peut la ternir. La grâce n'est pas principe de connaissance, mais de joie. Mais la même connaissance qui, chez l'imposteur est illusoire, est vraie chez l'homme authentique. L'authenticité débusque l'imposture alors que l'imposture reste obscure à elle-même. A plus forte raison, l'imposteur ne peut-il connaître l'authenticité, encore qu'il la flaire. Mais il la dégrade en actions « miraculeuses », comme Fiodor, ou la dissout en mécanismes psychologiques,

comme Cénabre. De son imposture, l'imposteur n'a pas la clef : « Cette hypocrisie fondamentale non des attitudes, mais des intentions, qui fait de la vie de beaucoup d'hommes un drame hideux dont ils ont eux-mêmes perdu la clef » (*La Joie*, p. 49). De sa joie, l'homme de la grâce n'a pas non plus la clef. Mais il n'y a pas de clef. Le secret de l'authenticité, c'est qu'il n'y a pas de secret, encore qu'il y ait une énigme. Elle est indéchiffrable, parce qu'il n'y a rien à déchiffrer. L'imposture, au contraire, est un labyrinthe. Le saint s'y perdrait, comme l'imposteur. Mais il ne s'y engage pas.

Les êtres authentiques baignent tous dans la même lumière, qui est grâce et présence de la grâce. L'authentique dépasse l'humain, mais aussi le surhumain. Le surnaturel n'est pas le surhumain : « A vouloir forcer la nature, on ne réussit qu'à manquer de naturel, et ce que Dieu demande à ses filles, ce n'est pas de donner chaque jour la comédie à Sa Majesté, mais de la servir. » (*Dialogue des Carmélites*, p. 33.) Donner la comédie, c'est choisir un autre rôle que celui assigné par Dieu. C'est pourquoi un certain honneur, qui est vertu surhumaine en l'homme, n'est pas de l'ordre de la grâce, pour autant qu'il est amour de la gloire et non amour tout court. Dans la plupart des cas, l'honneur humain est défi, riposte à la peur naturelle. Mais accepter la peur, renoncer même à l'honneur humain, c'est s'abandonner à la grâce. Il n'est pas naturel de braver la souffrance et la mort. Parfois, et chez certains êtres dont l'enfance s'est prolongée jusqu'à l'âge mûr, «la mort n'est qu'un jeu comme les autres» (*ibidem*, p. 52). Mais ordinairement, et même chez les meilleurs, la mort est terrifiante. Le curé d'Ambricourt, apprenant la maladie mortelle dont il est frappé, et traversé par l'angoisse de la mort, ne se révolte pas contre cette angoisse, mais contre la mort elle-même, jusqu'au moment où il accepte sa propre peur : « Si j'ai peur, je dirai : j'ai peur, sans honte... » (*Journal d'un Curé de Campagne*, p. 360.) « Taisez-vous, dit l'abbé Chevance moribond à Chantal, qui, naïvement, le croit prêt à paraître devant Dieu. Vous ne pouvez me tirer d'ici, ni vous, ni les autres. A quoi bon? Il est dur de mourir, ma fille » (*L'Imposture*, p. 314). La mère prieure (*Dialogue des Carmélites*) se voit mourir, se sent absolument seule, sans consolation, sans recours : « J'ai plus de trente ans de profession, douze ans de supériorat. J'ai médité sur la mort chaque heure de ma vie, et cela ne me sert maintenant de rien » (*ibidem*, p. 57). Si la peur est en chaque homme, et

si l'horizon de toutes les peurs est la peur de la mort, c'est que la peur est non seulement naturelle, mais, de certaine façon, surnaturelle. Jésus, dans son agonie, a souffert de la peur. La peur est aussi fille de Dieu, la plus faible de toutes. Mais sa faiblesse même est le signe de sa sainte origine. Car l'homme est faible et désarmé, sa vraie force lui vient d'ailleurs; la tentation de vaincre la peur par des moyens purement humains est orgueil démoniaque et fausse élévation. Sur le plan humain, il y a des faibles et des forts, des courageux et des peureux; mais aux yeux de Dieu, tous les hommes sont également faibles comme des enfants, et la peur est sainte si elle est reconnaissance et acceptation de l'humaine faiblesse. Un certain héroïsme humain n'est pas incompatible avec l'imposture. L'orgueilleux porte sur lui le signe de celui qui, le premier, a bravé Dieu. L'humble peur qui s'avoue et s'accepte, n'attendant son salut que du dehors, est proche de la rayonnante faiblesse enfantine pour qui le suprême recours n'est pas en soi, mais dans le Père. « Pourquoi m'inquiéter? Pourquoi prévoir? Si j'ai peur, je dirai : j'ai peur, sans honte. Que le premier regard du Seigneur, lorsque m'apparaîtra sa Sainte Face, soit donc un regard qui rassure. » (*Journal d'un Curé de Campagne*, p. 360.)



A la source de toute authenticité, il y a une authenticité surnaturelle, qui est grâce, présente sans intermédiaires et sans dégradation dans l'authenticité empirique. A la source de toute imposture, il y a l'imposture surnaturelle, diversifiée en une multitude de mensonges concrets. Toutes les formes d'authenticité, toutes les âmes authentiques — mais une âme est toujours authentique, et mentir, c'est perdre son âme — se résolvent en une seule. Toutes les formes de mensonge, tous les menteurs se rattachent à un mensonge premier et fondamental, qui en est l'essence commune. « Tout est grâce » dit en mourant le curé d'Ambricourt. Mais « toutes les impostures sont solidaires » (*Les Enfants Humiliés*). Il reste à savoir si, dans l'ordre surnaturel, vérité et mensonge, authenticité et imposture, grâce et damnation, Dieu et Diable, s'opposent comme deux principes absolus, comme le Tout et le Rien, l'Etre et le Néant.



La vérité est hors du monde; le mensonge aussi, bien que, dans le monde, il y ait plus de mensonges que de vérités. Mais vérité et mensonge ne sont pas des valeurs abstraites. Ce sont des «êtres». Dieu est vérité et source de toute vérité. Le Diable est mensonge (ce qui ne veut pas dire qu'il soit une illusion), et source de tous les mensonges, Père de toutes les impostures. C'est pourquoi il y a une solidarité des impostures, une « communion » des imposteurs. Ils sont légion, mais à la manière des innombrables et monotones copies du même modèle. Ils sont les mille manières de diviser et de se diviser, de nier et de se nier, de séparer et de se séparer. Leur modèle suprême est le Néant, unité de toutes les négations, unité de vide, de tous les vides, de ces riens que sont les mensonges. Il ne peut en être qu'ainsi, si Dieu est la totalité, la plénitude, la positivité, qui ne peut ni se diviser, ni se multiplier. Là où est la grâce, elle est tout entière et la même, incompatible avec l'altérité. Une âme irradiée par la grâce ne connaît pas les points de vue, les perspectives partielles, les divisions intérieures. Les âmes saintes ne sont jamais réellement séparées, même sur le plan empirique. C'est le menteur qui est seul, et la solidarité des damnés n'est qu'une caricature de la communion des saints : car elle n'unifie pas, elle désagrège. On l'aperçoit clairement par cette fausse solidarité que la haine soutient, quand les membres d'une collectivité, frappée de mort spirituelle (la « paroisse morte ») ne se réveillent de leur ennui sommeillant qu'à l'occasion d'un crime. Les mensonges séparent les êtres, chaque menteur est solitaire, séparé d'autrui, séparé de lui-même. L'œuvre démoniaque est œuvre de séparation. Le Diable est source non seulement de dualité, mais de multiplicité. La solitude du menteur n'est pas présence à soi, mais absence. Le solitaire, c'est celui par rapport à qui tout est absent; encore l'absence implique-t-elle une présence perdue. Dans l'imposture totale « la place n'est pas vide, il n'y a pas de place du tout, il n'y a rien ». Le Diable est au delà de toute absence : il est Néant. Mais il n'est pas irréel, il n'est pas « une création abstraite de l'homme », bien qu'il soit la source de toute irréalité, de l'imaginaire, des rêves, des mensonges. Il est le Rien, mais le Rien n'est pas rien. La vacuité mortelle que les personnages des romans de Bernanos ressentent quand on

leur arrache leurs faux secrets, c'est la révélation non seulement du caractère irréel de ce qu'ils prenaient pour leur réalité la plus profonde, c'est-à-dire la révélation de leur propre non-être; mais aussi d'un Non-Etre essentiel, qui dépasse leur non-être empirique. Bernanos dit que la mort est parfois plus terrifiante pour le croyant que pour le non-croyant. Le croyant croit à Dieu, mais aussi au Diable : « Je parle naturellement pour ceux qui croient au diable, pour les rares catholiques qui n'ont pas oublié leur catéchisme... » (L. Estang, *op. cit.*, p. 91.) Pour le non-croyant, la mort est le retour à un néant en quelque sorte biologique. Pour le croyant, elle est la chute possible dans le Néant ontologique.

Arrivé à ce point de notre étude, il devient peut-être impossible d'en dire davantage. Car si on essaie d'aller plus loin, on se heurte soit au contradictoire, soit à l'ineffable. Si le principe de toutes les impostures est un Etre réel, au même titre que le principe de toute authenticité, on se trouve en présence de deux absolus en sens inverse, ce qui est contradictoire. Or, d'un certain point de vue, le diable est réel, encore qu'il soit source d'irréalité. Il agit dans les âmes des fantômes, mais il n'est pas un fantôme; des illusions, mais il n'est pas une illusion. Il vide les âmes de leur substance, et ne les remplit que de rêves, de mensonges, c'est-à-dire de vide. A sa manière, il est créateur : il crée un simulacre de vie, irréelle et apparentée au cauchemar, un simulacre d'histoire : l'imposteur tourne en rond et n'arrive jamais nulle part, un simulacre de communauté : la solidarité dissolvante des mensonges. Mais par ailleurs, l'être du Néant n'est pas l'Etre, mais rupture avec l'Etre, extériorité absolue de l'Etre, ce par quoi sans doute Bernanos échappe au manichéisme ou à la contradiction, mais par quoi aussi la source suprême de toute réalité authentique, d'où la multiplicité, la diversité, les différences, propres à l'imposture, sont exclues, risque de sombrer dans ce qui n'a de nom dans aucune langue, dans l'ineffable.



Aussi, et bien que la source de toute authenticité soit chez Bernanos ontologique, comme la source de toute imposture, il ne peut échapper aux difficultés que nous avons rencon-

trées au cours de l'analyse du concept de mauvaise foi selon Sartre. Car s'il était impossible à Sartre de fonder ontologiquement l'authenticité, ce qui avait pour résultat le caractère purement empirique de toute forme d'authenticité, Bernanos ne le peut davantage : si l'on veut éviter de faire du Diable un second « Etre », au même titre que l'Etre, c'est l'ordre empirique tout entier qui devient inintelligible, multiplicité, diversité, négation étant exclues de l'Etre qui fonde ontologiquement l'authenticité. Dans la philosophie de Sartre comme dans la théologie de Bernanos, encore que pour des raisons opposées, l'Etre est proprement ineffable, puisque le Néant lui est extérieur, sans pour autant que ce Néant soit un second Etre. Mais alors que cela aboutit, dans la philosophie de Sartre, à dégrader l'authenticité en une attitude purement existentielle (même quand, comme c'est le cas en ce qui concerne la « réflexion authentique » que Sartre oppose à la « réflexion complice », l'authenticité définit une attitude gnoséologique, par laquelle la réflexion est invitée à se détourner du faux objet intérieur, où elle s'enlise, au bénéfice de son projet intentionnel) (1), dans la théologie de Bernanos cela aboutit à frapper d'irréalité l'ordre empirique, du moins en tant que cet ordre peut se définir par la multiplicité, la singularité et la séparation des « modes ».

Ces contradictions et ces difficultés disparaîtraient peut-être dans une philosophie qui serait une véritable ontologie, dans une philosophie de l'Etre. Mais pour qu'il y ait à proprement parler une philosophie de l'Etre, et non une mystique ou une présence de l'Etre, c'est-à-dire une religion ou une poésie, il faut que le Néant apparaisse non comme un second principe extérieur à l'Etre et source d'irréalité — ce qui

(1) Authenticité a des sens assez divers dans les œuvres de Sartre : l'homme *authentique* s'oppose au salaud en ce qu'il refuse de se leurrer sur son destin d'homme; il est aussi celui dont la psychanalyse existentielle révèle le projet subjectif concret, à travers les vicissitudes de l'histoire, comme projet ontologique de la réalité humaine. L'homme authentique est enfin celui qui reconnaît et accepte que sa liberté soit en situation, c'est-à-dire qui accepte sa « facticité ». C'est à ces différentes attitudes que nous donnons le nom d'authenticité existentielle.

Mais Sartre définit aussi une réflexion *authentique*, qu'il oppose à une réflexion complice. La réflexion complice serait celle qui croit retrouver un moi originel, sujet psychologique, ou un je trancendental, là où elle ne fait que le constituer. La réflexion authentique serait celle qui dissoudrait le moi, en le renvoyant hors de la conscience, dans le monde, comme un objet visé parmi les autres objets du monde et au même titre qu'eux, la conscience se définissant alors non comme retour à un soi, mais comme projet intentionnel.

C'est à cette forme d'authenticité que nous donnerions volontiers le nom d'authenticité gnoséologique, bien qu'à tout prendre, elle puisse se réduire aussi à une attitude existentielle.

d'une part frappe de discrédit la multiplicité et la négation, et d'autre part sépare l'Etre du sens, et le réduit soit à un En-soi choséifié, soit à une présence ineffable — mais comme principe de division au cœur de l'Etre. Si l'Etre porte en son cœur le Néant comme source de fécondité et de vie, alors l'authenticité ne peut plus consister, comme chez Bernanos, en une jouissance, et l'imposture en une scission introduite par le Néant, ni, comme chez Sartre, en l'assomption ou le refus d'une condition existentielle ou gnoséologique. L'authenticité se définit bien par rapport à l'Etre, non comme présence et comme grâce, mais comme discours de l'Etre, comme logos, par quoi elle est aussi bien la marque du Néant dans l'Etre. Elle est, en l'homme, l'Etre qui parle, et non en l'homme qui parle de l'Etre. Mais pour l'Etre, se dire et s'apparaître ne font qu'un. Et l'Etre ne s'apparaît que parce que le Néant lui est consubstantiel; du Néant ne peut donc pas plus dériver l'imposture que ne dériverait l'authenticité d'un Etre qui ne serait qu'En-soi. L'équivalent dans une pensée philosophique de ce que Bernanos a décrit sur le plan théologique, c'est la distinction entre un logos philosophique où l'Etre parle en l'homme, qui donc est dépassé comme homme, et une réflexion de l'homme sur lui-même, qui ne parvient pas à se dépasser et reste toujours sur le plan de l'humain. La seule imposture dès lors c'est le refus de l'Etre, non par option pour le Néant, qui est encore l'Etre, mais par option pour l'empirique pur, si tant est que cette option soit même possible.

LES SIX JEUX D'EAU

par TRISTAN KLINGSOR

I

Je m'en souviens encore :
A l'ombre d'un vieux mur d'un jardin d'Arabie,
Etendu sur le dos dans le sable
Je rêvassais de la fuite de mes années ;
Au-dessus du vieux mur
Les fines feuilles d'un prunier
Tremblaient comme des mouches d'or,
Et derrière le filigrane des brindilles
Brillait la coupe d'émeraude du ciel pur.

C'est alors vraiment, c'est alors
Que s'éleva dans l'air
Le concert de voix le plus singulier ;
On eût dit d'une flûte qui se mêlerait
Aux bavardages d'un basson
Pour étouffer la plainte d'un archet ;
Mais enrouée, tendre ou légère,
Doux rossignol ou basse-taille,
Chaque voix chantait la même chanson
Et je l'entendais merveilleusement.

« Belle eau, disaient-elles toutes trois,
Belle eau plus claire que le jour,
Belle eau plus fraîche que la nuit,
Tu es plus bleue que la montagne,
Tu es plus rose que la joue,

Tu es le plus divin présent
Qu'ait fait à sa créature le Roi des rois,
Belle eau qui cours,
Belle eau qui fuis. »

Puis la voix enrouée
Seule continua ;
Et malgré la ferveur du psalmodiste,
Ce grincement de fer rouillé,
Ce bruissement de sac de noix
Me fit sourire.

« *Que la soif soit maudite*
Avec sa langue pourpre d'enfer
Et sa queue de lézard ;
Mais toi, nappe d'argent et miroir des étoiles,
Mais toi, rosée du Paradis,
Comme la plus vive des houris,
Belle eau, je te révère,
Et m'agenouille devant toi. »

Tout intrigué par cette adjuration bizarre,
Pour regarder par-dessus la muraille
Je me haussai sur la pointe de mes babouches,
Mais je ne vis au bout de la plus basse branche
Qu'un oiseau vert
Essuyant son bec jaune dans ses plumes,
Je ne vis sous le jeune prunier
Qu'une biche dressant craintivement l'oreille,
Et devant la fontaine entourée de cailloux
Qu'un dromadaire agenouillé.

II

Je m'en souviens encore :
C'était dans une ville d'Orient
Aux ruelles grimpant vers la tour
Pleines de gens et de jongleurs,

Avec des ânes et des mulets
Pliant sous les ballots gonflés.
La ville descendait jusqu'au fleuve brillant
Comme la mer étale d'un beau jour d'été,
Et tandis qu'accoudé sur un vieil escalier
De pierre blanche et rose brique
Je voyais s'avancer dans le port
Un navire doré par le soir,
Juste derrière moi, au fond d'une boutique,
Quelqu'un se mit à chanter.

« Belle eau dormante, belle eau bercée dans la jarre
Immense de la terre,
C'est pour servir de route ouverte à mes tartanes,
C'est pour ouvrir ton cœur d'argent à mes felouques
Qu'Allah t'a fait couler de toutes les montagnes,
Que tu es descendue du pays de la neige,
Que tes mille couleuvres se sont étirées
Tout le long des plateaux et des vallées d'Asie,
Et que voici rangé l'escadron de tes vagues
Sous l'oriflamme cramoisie
De mes escadres. »

— « Quel amiral arabe chante un pareil chant ? »
Me demandai-je ;
Et je l'imaginais déjà
Sultan de la mer et du vent
Lisant dans la Grande Ourse,
Mais la chanson se poursuivant
Je connus ma méprise,
Et que le chanteur n'était qu'un marchand.

« Loué sois-tu, Seigneur,
D'avoir permis à mes vaisseaux
De labourer le ventre rond de l'Océan
Pour porter mes tapis et mes épices,
D'avoir permis que mes barcasses
Fleurissent de toutes leurs voiles
La prairie des baleines,
D'avoir mis au service de ton serviteur

L'orange d'or de tes orages
Et les gerbes d'azur de ta pluie,
Et d'avoir fait pour lui,
O généreux,
Les Océans de Chine et la mer barbaresque. »

III

« *Beau Seigneur Christ et vous Vierge Marie,*
Soyez par tous les matelots remerciés,
Puisque les bondissants dragons de la tempête
Ne sont plus que rats noirs argentés dans la nuit,
Puisque notre caraque court à quatre voiles,
Haute et gracieuse fille du Portugal,
Puisque voici le port
Et que voyons briller entre les rochers gris
La lampe merveilleuse comme une étoile
Qui nous guide en l'étroit chenal. »

Je m'en souviens, je m'en souviens :
A la lueur d'un lumignon
Je déchiffrais un vieux livre d'histoires ;
Le flot battait le mur de la ruine ancienne
Où m'avait accueilli la dame sarrasine
Au doux visage de brugnon ;
Le veilleur dans la rue voisine
Psalmodiait son lamento ;
Et je lisais, après le chœur des matelots,
La réponse du chanteur invisible.

« *Beau Seigneur des peaux jaunes et des yeux obliques,*
Beau Seigneur aux six bras, beau Seigneur aux six jambes,
Soyez remercié :
Vous avez déchaîné le vent d'enfer du Sud,
Vous avez fait bouillir la marmite salée,
Vous avez fait danser l'eau par-dessus les mâts,
Vous avez fait tourner comme une toupie folle
La jonque des démons à figure de suif,

Vous avez jusqu'ici conduit leur caravelle
Pleine de coffres d'or et d'oripeaux volés,
Mais maintenant, belle eau sauvage
Tout à l'heure farouche et courroucée,
Tu te fais douce comme soie
Afin d'étrangler mieux ceux qui t'ont déchirée,
Mais maintenant ces niais conduits par ma lanterne
Vont s'écraser stupidement sur le récif,
Belle eau qui luis au clair de lune,
Et demain sur la grève je retrouverai
Leurs coffres éventrés et leurs cadavres verts. »

Et le conteur d'histoires poursuivait :
La nuit dormait parée de mille colliers d'ambre,
Et la caraque en ses atours de toile
Se balançait,
Quand elle s'embrocha tout à coup sur la pique
Du monstre sous-marin de pierre en embuscade,
Bondit et tournoya, puis retomba brisée
En deux déchiquetés tronçons.
Le timonier avait roulé par-dessus bord,
Un mousse chut comme une balle du grand mât,
Un tumulte de cris s'envola vers le ciel,
Puis dans un entonnoir sans fond tout s'enfonça.
Alors, ayant masqué la corne de sa lampe
La douce nuit d'Asie se rendormit,
Tandis que l'invisible chanteur glapissait :
« *Beau Seigneur des peaux jaunes et des yeux obliques,*
Beau Seigneur aux six bras, beau Seigneur aux six jambes,
Soyez remercié. »

IV

Je ne sais plus très bien quand cela se passait ;
J'étais — combien y a-t-il donc de jours ? —
Dans un jardin persan
Bariolé de jaune et zinzolin ;
Et comme l'astronome sur sa tour

Croassait plus fort que le muezzin
De Nichapour,
Je m'étais arrêté pour écouter.

« Belle eau qui coules dans mon corps
Ainsi qu'une liqueur,
Belle eau limpide tu ne cours
Sous les arbres bleus et les églantiers
Que pour rougir mieux qu'une rose
Ou qu'une amoureuse,
Que pour devenir une fleur de pourpre
Dans le calice de ma coupe.

» Belle eau qui coules dans mon corps
Tu n'étais que sang plat de couleuvre
Et te voici plus écarlate que l'œillet,
Tu n'étais que fadeur bonne pour un chien maigre
Et te voici seigneurial élixir
Qui réchauffes mon cœur
D'un feu plus vif que braise et plus doux que velours.
O vin lourd de jouvence et de vie,
Toi qui fais du réel un songe
Et le plus joyeux fou d'un sage,
Toi qui fais vaciller le palais
Comme un navire sur le sable
Et qui pares de vert le désert,
Toi qui fais d'un vizir
Le plus ardent jeune homme
Et le plus courtois des adolescents,
O fiole de rubis,
Arrose encor les lèvres de mon ami,
— Et les miennes, —
Aussi souvent que les tulipes du jardin. »

Le chanteur s'arrêta :
J'entendis hésiter sur les marches
Ses pas glissant l'un après l'autre ;
Un palmier au-dessus de la rue
Balança nonchalamment son éventail,

Et sous l'arc de la porte apparut
Titubant comme une pivoine
Mon cher Omar Khayam.

V

« Aucune infante entre ses doigts crispés,
Belle eau, jamais n'a pu te retenir,
Non plus qu'aucune rose,
Ni d'ailleurs l'Invisible qui te laisse choir
En gerbe épanouie de son azur,
Ni le cœur noir de la terre.

» Si pur que soit un vieux granit
Tu sourds entre les roches
Et déroules dans l'herbe
Ta jarretière bleue de soie
Sans que rien puisse t'arrêter,
Fût-ce la montagne dressée au travers
De ta course.

» Et même quand on croit
Qu'en l'ovale fermé du lac
Enfin tu te reposes,
Tu t'envoles en buée mystérieuse
Et tu montes offrir à la Vierge
Ton bouquet de nuages.

» Mais moi, ô voyageuse ruisselante,
Mais moi, ô fugitive,
Inexorablement j'ai cloisonné
Les lourds vantaux de ta prison;
J'ai barré ton chemin de porteuse de songes,
J'ai dompté la cavale de ta fantaisie
Et j'ai fait d'elle ma servante.

» En aqueducs, écluses et chaudières,
Par la pierre et le fer je t'ai dûment enclose,
Et puis ayant cadenassé tes cages

J'ai pour voir le crachat de tes folles fusées
Mis sous ta tendre panse
Les griffes d'or de ton frère ennemi le feu.

» Alors, souple sauvage,
Tu t'es tendue plus forte qu'éléphant royal
Traînant carrosses comme plume ;
Alors, ô paresseuse vagabonde
Hier sans cesse prête aux dérobades,
Tu t'es raidie en guerroyant travail
Et tu as fait tourner toutes les roues du monde.

» Car tandis que volants et bielles associées
Rythment le pas du parallélogramme,
Par toi, belle eau, d'Illinois en Louisiane,
Pirouettant, virevoltant, tourbillonnant,
Axes, poulies et dents d'acier
Dansent la valse bleue des engrenages.

» Plus n'est turbine ou bouteille de Leyde
Qui ne te doive vive sève,
O belle esclave,
Et sur un seul signe de mon index
Tu fleuris de millions de capucines
Toute la nuit de l'Ouest. »

J'avais sans répliquer ouï
Le seigneur des machines,
Si bien que par si mirifique ode ébahi
Et délaissant un écarlate papillon
Qui se heurtait contre la vitre,
Fort cérémonieusement
Je saluai l'homme au compas
Et puis sortis à reculons.

VI

C'était,
— Comment se pourrait-il que je ne m'en souvienne ? —
Dans le parc dévasté d'un château endormi ;
La ronce submergeait le marbre
Et la mousse entourait le tronc mort,
Mais l'eau de la fontaine
Continuait à jaillir,
Et dans le fond d'une allée d'ormes
S'évertuait en vain le dernier rimailleur.

« Belle eau royale qui t'élances vers l'azur,
O princesse fantôme du palais désert,
Te voici donc enfin telle que tu dois être
Libre et soumise au rythme pour ton seul plaisir,
Chatoyante de tous les tons de l'arc-en-ciel
Pour laisser retomber une pluie de turquoises.

» Et maintenant que ton vrai destin s'accomplit,
O danseuse, pardonne aux hommes leur sottise,
Pardonne-leur de t'avoir mise en esclavage
Pour porter leurs péniches
Et faire tourner leurs moulins à farine ;
Ils ne savaient que rien n'est plus précieux
Que la rose inutile.

» Mais moi j'ai pénétré le secret du Seigneur, —
Mais moi je suis la lampe aux chambres du mystère,
Mais moi j'ai déchiffré le grand livre enchanté ;
Je sais, tremblant jet d'eau, je sais enfin
Que tu n'es qu'une aigrette d'oiseau bleu
Sur le chapeau de sable et d'herbe de la terre,
Et que l'éblouissant tournoi de ces soleils,
Que ce chaos de lacs, de monts et de forêts,
Que tout cet univers vivant n'a d'autre fin
Que d'offrir à nos yeux

Le magique joyau de ta beauté,
O jet d'eau balancé de plumes de cristal,
O bouquet qui ruisselles
De toutes les larmes de ce monde. »

— « *Quel est le fou qui peut chanter ainsi ?* » *me dis-je ;*
Et m'avançai vers la vasque engloutie
Sous le fouillis des ronces ;
Mais nulle part je ne vis personne,
Et je n'aperçus au fond de l'eau grise
Que ma propre image.

LA MONTRE

par ANDRÉ DE RICHAUD

A Jean Daniel

Le soir tombait lorsque Frantz arriva dans cette combe dont il ne connaissait pas le nom, n'en ayant jamais soupçonné l'existence. Rien n'est traître comme une montagne qu'on ne connaît pas bien. Personne ne se défend mieux qu'elle. Quand elle a la complicité de la nuit qui efface les pistes et brouille les sentiers, on est sûr de se perdre; et, en regardant sa montre, Frantz ne pouvait douter qu'il était vaincu par la montagne et la nuit. Cela l'inquiétait peu, les aventures qu'elles lui avaient toujours procurées ayant toujours été heureuses. Il se souvenait du rêve que lui avait donné la nuit de l'Estérel, qu'il n'avait jamais pu déchiffrer et se demandait ce que serait la nuit du Ventoux qui se préparait pour lui. Il s'agissait de trouver la source du petit ruisseau qu'il suivait, de s'étendre dans son manteau sur les aiguilles de pins et d'attendre, en dormant, que le soleil levant éclaire les routes. Il déploierait, à ses yeux, un tapis enchanté qui irait jusqu'au Rhône, au bord duquel brillerait, comme une aiguille d'or fichée dans le tulle bleu du brouillard, la Vierge des Doms. Elle a l'air de dominer le château des Papes d'Avignon de toute Eternité.

Il avait mangé ses dernières olives et sa dernière tranche de saucisson; sucré l'eau du ruisseau avant de la boire (c'est pour les gosses le sucre, dit-on à dix-sept ans, mais ça donne des forces) avec les derniers

morceaux de sucre qu'il avait dans une petite boîte d'aluminium et se trouvait fort bien. Quand il était seul, quand il ne sentait pas près de lui un homme, il se sentait le maître du monde. Sa nature singulière l'éloignait des jeunes gens et des jeunes filles de son âge; il n'avait pas connu son père et, bien qu'il aimât sa mère, il ne se sentait vivant que loin d'elle. Dans le voyage à pied qu'il avait entrepris dans le sud de la France, un seul être lui manquait vraiment quand il s'endormait ou s'éveillait — les seuls moments où l'âme et le corps sont vraiment soudés l'un à l'autre — c'était sa chienne. Une longue bête à la fois précieuse et pataude, un peu stupide et par moment fort maline; moulée de tendresse et qui, par instants, lui ressemblait.

La nuit maintenant l'enveloppait de toutes parts et l'eau du ruisseau scintillait à ses pieds. C'était le merveilleux moment où la lune apparaît sur le sommet de la montagne, couronnée de grillons et de chauves-souris. La chouette sage ouvre ses grands yeux dans lesquels il est aisé, quand on ne lui fait pas peur et qu'on a de l'imagination et des lettres, de voir scintiller un temple grec. L'écureuil joue au feu follet avec sa queue, parfois une pomme de pin, lourde de la résine amassée pendant le jour, se fatigue et tombe.

C'est le grand silence de la campagne nocturne fait des mille bruits subtils de la vie. Dans la lumière d'été, au grand soleil, la campagne provençale semble morte, figée dans une implacable éternité, tandis que le soir venu, tout s'éveille et s'étire. Cette fraîcheur qui descend *éveille* l'amour dans toutes les failles de la terre, à l'aisselle de chaque branche.

Frantz n'avait jamais cessé, depuis son enfance, d'être curieusement sensible à tous les mouvements de la nature. Il sentait venir l'orage des régions les plus obscures de lui-même et devenait subitement triste quand un nuage chargé de pluie apparaissait au fin fond de l'horizon. Par contre, une aurore d'argent, annonçant une belle journée de soleil, le jetait dans des transports infinis.

Ce soir, malgré la beauté de l'heure, il se sentait malheureux. Il n'avait pas eu de lettre à la poste restante du dernier village où il était passé et l'absence de lettre à une poste restante, un rendez-vous manqué, étaient les seules choses qui pouvaient troubler l'équilibre serein dans lequel il vivait.

C'étaient d'ailleurs les seuls contacts qu'il eût avec le reste des hommes. L'amour qu'il avait pour sa mère était la seule armature de sa vie.

A cette heure, brusquement, il se sentait seul. Il aurait voulu abandonner son front aux mains de quelqu'un qui l'eût aimé. Ces sortes de défaillances n'étaient pas rares, mais il les supportait généralement mieux qu'au milieu de cette nature à la fois divine et étrangère. Il sentit brusquement que tout était aimé ou s'aimait autour de lui. Le chant d'un rossignol illuminait l'ombre, toutes les étoiles étaient à leur place, et lui, qu'était-il au milieu de ce grand enchantement? Car dans la douleur comme dans la joie, on se sent au milieu du monde. Un cœur de dix-sept ans qui trébuchait à gauche de sa poitrine, deux mains crispées dans les poches de son pantalon.

Il aurait donné des années de sa vie pour ne pas être seul. Retourner au village? Il ne pourrait reconnaître sa route. Les chemins qu'il avait pris étaient peu précis et enchevêtrés. Une larme d'enfant perla à son œil. Il jeta son sac au pied d'un chêne. Il dormirait là, comme il avait dormi tant de fois, et le sommeil viendrait bientôt le délivrer de ses angoisses. Il se connaissait bien et savait que, au lever du soleil, il serait gai avec toutes les bêtes de la montagne dont il se sentait le frère.

Comme il s'apprêtait à s'endormir, il fut surpris par une petite lumière jaune qui brillait au fond de la combe qui s'ouvrait devant lui. Il se frotta les yeux. C'était bien une lumière. Qui pouvait hanter ces parages à une pareille heure? Il avait bien regardé la carte du pays et s'était rendu compte que le sentier qu'il avait suivi ne pouvait être un raccourci reliant un pays à un autre. La lueur ne remuait pas. Une maison? Il était bien sûr

que personne ne pouvait habiter un endroit pareil. Il saisit un brin d'herbe, le mit entre son œil et la lumière et ferma l'œil. Au bout d'un moment, elle n'avait pas bougé. Rien à dire. C'était un point fixe comme disait son professeur de physique. Il se leva en se disant que l'aventure ne manquait pas d'imprévu, tout heureux de partir à la découverte de la mystérieuse demeure. Car tout de suite il avait pensé à une demeure enchantée. Peut-être simplement quelque chasseur attardé qui mangeait à la lueur de quelque lampe, mais il ne voulait pas y croire.

Il s'avança dans le sentier qui devenait de plus en plus humide et les prèles lui montaient jusqu'aux épaules. Le sentier, bien que peu praticable, paraissait mener directement à la lueur. Quand il eut parcouru quelques centaines de mètres, et qu'il se trouva au milieu de la combe, il distingua effectivement une maison. Le sentier devenait plus praticable. Il devint bientôt une véritable allée dallée et aboutissait à une grande porte. La pièce de gauche au rez-de-chaussée était éclairée. Frantz n'osa regarder entre les rideaux jaunes avant de frapper. La clarté de la lune illuminait maintenant toute la façade de la maison. C'était une demeure toute de pierre blanche. *D'aspect neuf*. Elle semblait avoir surgi dans le paysage sauvage, tout animée — car on sentait que la vie était en elle — pour accueillir Frantz. Pourtant ce n'était pas un songe. Avant de saisir le marteau étincelant qui représentait une tête d'ange — brillant et avec un sourire ironique — Frantz réfléchit. Il lui semblait que s'il touchait ce marteau, il ne saisirait que l'air de la nuit et que le mirage s'évanouirait. Il baissa les yeux. Au bas de la porte, comme cela se fait si souvent en Provence, il y avait un trou rond : la chatière. Dans la chatière, une tête de petit chat, noire et blanche. La petite bête regarda un moment devant elle avant de sortir, puis sortit... Si c'était une hallucination, elle était admirablement combinée. Frantz se baissa doucement et saisit l'animal. La réalité du monde ne pouvait être mise en doute.

Il caressa tendrement l'animal qui lui faisait toucher la réalité sous une forme soyeuse et douce. Il entendit une chaise remuer à l'intérieur de la maison et puis l'horloge sonnant dix heures dans le vide. Le son se répercutait dans de grands salons déserts, semblait-il. Il frappa. Un pas se fit entendre; la serrure joua et un petit vieillard en robe de chambre apparut dans la clarté de la lune. Il ne parut pas effrayé par une telle visite à pareille heure et dans un pareil lieu. « Bonjour, ou plutôt bonsoir, mon jeune ami, dit-il d'une voix douce. Que pouvons-nous pour vous? »

Tant de calme, tant de douceur impressionnèrent Frantz. A des lieues de toute habitation, ce vieil homme, qui certainement était riche, ne paraissait pas se douter qu'il y eût des cambrioleurs errant par le monde. Il lui expliqua la raison de sa présence dans la combe et le vieux monsieur le pria d'entrer. Il arriva dans une grande cuisine admirablement tenue où des objets de cuivres chantants répondaient à un énorme chauffe-lit de même métal. Cela faisait penser à un concerto de Mozart où tout un orchestre tournoie autour d'un violon enchanté. Frantz fut ébloui de tant de sérénité, d'allégresse silencieuse et d'une beauté sans nom répandue dans toute la pièce.

Près du feu de bois, une vieille dame était assise dans une grande bergère. Sur un coussin, devant elle, était allongé un chien qui vint saluer familièrement Frantz et alla se recoucher dans un aboiement.

— Ce jeune homme s'est perdu dans la montagne. Volontairement perdu, je crois, déclara le vieux monsieur. La vieille dame tendit la main à Frantz et puis dit :

— A-t-il mangé au moins?

Frantz fut obligé d'avouer qu'il n'avait que très peu dîné. La dame le pria de s'asseoir sur un tabouret bas qui se trouvait devant le feu, entre elle et le fauteuil destiné à son mari, pendant que celui-ci, avant même que Frantz eût pu répondre (d'ailleurs tout cela lui paraissait si charmant et si merveilleux qu'il n'avait aucune

envie de refuser ce qu'on lui offrait) dressait un couvert sur le côté de la table qui se trouvait face au feu.

— Vous égayerez notre soirée, dit la vieille dame.

Frantz rougit comme il le faisait toutes les fois qu'on lui faisait ce compliment.

Il mangea gaillardement un magnifique pâté bourré de truffes, un singulier gâteau au rhum qui sentait les terres lointaines des journaux illustrés de son enfance et de ces raisins qu'on garde tout l'hiver sur des claies ou pendus à des poutres dans des greniers odorants comme les sous-bois d'un pays de rêve. Des grappes d'émeraudes pâles qui pâlissent et se rident au fil des jours et la bonne ménagère, vient, chaque matin, couper avec des ciseaux d'argent les grains qui devenaient d'une eau plus trouble et qui auraient pu pourrir leurs voisins.

Tout cela arrosé d'un magnifique vin de rubis contenu dans une carafe à col de cygne. Frantz ne se demandait plus s'il continuait à rêver. Echauffé par les bonnes choses qu'il mangeait et par le vin, il racontait sa vie d'enfant gâté et les deux vieillards l'écoutaient avec un plaisir non feint. Il leur plaisait, cela ne faisait aucun doute.

— Si vous n'êtes pas trop fatigué, lui dit le vieux monsieur, vous serait-il agréable de faire une partie de dominos? Il y a si longtemps que nous n'avons joué à trois et la partie à deux manque d'intérêt. Je sais bien que c'est un jeu bien paisible pour un jeune homme de votre âge.

Frantz se récria et la première partie commença pendant que le café se préparait, et minuit sonna vite. Alors ils burent dans de petits verres roses une liqueur vraiment enchantée qui devait les faire digérer et faire de beaux rêves. Il avait été tacitement entendu que le jeune homme coucherait à la maison.

Le vieil homme prit un flambeau et ouvrit une porte.

— Voilà votre chambre, dit-il. Si vous laissez la porte ouverte, vous verrez les dernières braises, mais je suis sûr que dans dix minutes vous serez endormi. Ne vous levez pas avant d'avoir entendu du bruit. Bonsoir.

Il monta, avec la dame, au premier. Frantz les entendit quelques instants marcher au-dessus de sa tête... Il avait la tête lourde de fatigue et de surprise. Il posa sa montre sur le coin de la table de nuit et ne tarda pas à s'endormir profondément. Il n'avait même pas songé à regarder le lieu dans lequel il se trouvait, mais se sentait en pleine sécurité.

Le soleil était déjà haut (comme on dit dans les romans) quand Frantz ouvrit les yeux. Il se demanda d'abord où il se trouvait. Il n'était pas sur le sol roulé dans son manteau et la tête appuyé au tronc d'un pin, mais dans la chambre la plus charmante qu'on pût imaginer — une chambre de jeune fille. Les volets entr'ouverts laissaient passer un rayon de jour qui, se posant sur une table en marqueterie, se reflétait sur les murs parsemés de fleurettes et illuminait toute la pièce. D'abord Frantz se dit qu'il avait été bien léger d'accepter cette hospitalité et puis sa timidité passa et il se dit qu'à son âge on ne boudait pas de telles aventures, où rien n'avait été blessé, ni la morale... ni... quoi encore? Il ne pouvait le dire. Il n'avait été ni un pique-assiette, ni un garçon mal élevé et en se regardant dans la glace avec une certaine satisfaction, se dit qu'il avait dû plaire. Vouloir plaire aux bêtes, aux fleurs, aux femmes, aux vieillards comme aux enfants, était la seule ambition de sa vie. Il y en a de plus néfastes.

Après avoir fait soigneusement sa toilette, il entra dans la salle commune où trois bols de café au lait fumaient parmi une débandade d'œufs à la coque, de coupes de compotes et de gâteaux. Ils mangèrent tous trois gaillardement et, après s'être restauré, Frantz prit congé de ses hôtes qui tinrent à l'embrasser comme un fils.

Il reprit sa route sans se retourner, avec une sorte de vide au cœur. Cette soirée et cette nuit passées auprès de ces braves gens lui avaient laissé un sentiment indéfinissable. Il avait envie de retourner chez lui, de revoir sa mère et ses frères. Il gagna la source auprès de laquelle il aurait dû passer la nuit, vit la trace de son corps sur l'herbe mouillée... Au bout d'une centaine de pas, il

eut le courage enfin de se retourner, mais la combe était fermée à ses yeux par un détour du sentier. Son rêve était définitivement fini. Il accéléra le pas pour arriver au village, dont il voyait les fumées monter à ses pieds. Il n'y avait pas un brin de vent dans l'air et elles montaient toutes droites dans le ciel et le tas des maisons se détachait à contre-jour, dans la brume qui montait de la rivière. Le sentier était mauvais. Les cailloux roulaient sous ses souliers ferrés. Frantz se demandait ce qu'il allait faire. Envoyer un télégramme à sa mère qu'il rentrait par le train, ou continuerait-il sa route? Les deux choses le tentaient et le repoussaient à la fois. Demeurer quelques jours à la petite auberge du village et... retourner voir ses nouveaux amis? Téléphoner à un fleuriste de la ville pour avoir des fleurs à leur porter? Le prétexte lui paraissait sot à souhait. D'ailleurs, il avait remarqué que les deux vieilles personnes ne lui avaient rien demandé sur ses origines, comme n'auraient pas manqué de le faire *d'autres :* essayer de trouver des parentés, des cousinages... Ils ne lui avaient même pas demandé son nom et lui ne savait pas le leur. Aurait-il été inconvenant de le leur demander sous prétexte de leur envoyer quelque carte postale? Il se le demandait pour la millième fois quand il entra dans la grand'rue du village.

« A la poste, se disait-il, je peux avoir le nom de ces gens, mais plus sûrement par le patron de l'hôtel. Ensuite, selon ce qu'il me dit, je verrai. » La grande remise de l'Auberge s'ouvrait vers le milieu de la rue principale, face à la gendarmerie. Le patron, pour faire *moderne* et voyant que tous ses confrères appelaient leur maison « hostellerie » avec un *s*, avait tout simplement baptisé son établissement AUSBERGE. Il se demandait toujours pourquoi cette *s* supplémentaire qui agrippait les clients comme un croc chez les autres faisait rire chez lui, surtout les gens qui paraissaient être plus intelligents que les autres.

Frantz s'était arrêté à l'auberge pour boire, la veille, avant de prendre le chemin de la montagne. Comme le

maire du pays recevait souvent *de la jeunesse* dans sa propriété à quelques kilomètres du pays, il en avait conclu que l'étranger était « un de chez Monsieur le Maire ». Quand il vit Frantz assis sur sa terrasse, il s'avança et lui tendit la main.

Bien que le soleil ne fût pas très haut, il faisait déjà chaud. « Belle journée », dit le patron. « Mais en général, quelle heure qu'il est? », demanda-t-il en soulevant le rideau de perles qui masquait la porte et qui retomba en ruisselant. Frantz porta la main à son poignet et se souvint brusquement qu'il avait oublié son bracelet sur la table de nuit; chez « les gens de la combe », c'est ainsi qu'il devait appeler ses hôtes. Il fut d'abord contrarié mais se dit tout de suite que c'était une occasion unique de retourner vers ces êtres que déjà il aimait.

Le patron ressortait de l'auberge en disant : « Il va être dix heures ».

Il resta planté à côté du jeune homme à qui il avait servi d'autorité un flacon de vin du pays.

— C'est la pâte des hommes, ce M. Bigot, laissa-t-il tomber.

— Qui est M. Bigot? demanda Frantz.

L'autre ouvrit des yeux ronds. « Ah? Vous n'êtes pas invité chez le maire? Je croyais. » Silence. Le jeune homme ne savait comment exprimer sa question. L'autre vint au-devant de lui.

— Qui vous connaissez, alors, ici?

— Personne.

Alors Frantz lui expliqua que, par goût, et ensuite pour la santé, il avait l'habitude de parcourir la France à pied; une région à chaque vacance. L'aubergiste lui avait dit qu'il avait vu beaucoup de ses pareils, surchargés de bidons, de boîtes et de coups de soleil, mais que, en général, ils marchaient en troupe.

Frantz répliqua qu'il aimait la solitude. Puis il raconta son aventure de la nuit et l'histoire de sa montre oubliée. L'hôtelier était allé chercher une autre bouteille et un verre pour lui. Il regardait Frantz tour à tour avec pitié, puis avec effroi, comme on regarde un dément.

— Mais qu'est-ce que vous me racontez là? demanda enfin le patron d'un air épouvanté.

— La vérité », répondit Frantz qui commençait à être inquiet, « et cette aventure est si vraie que je vais aller dès ce matin chercher ma montre que je tiens d'un frère mort à la guerre et à laquelle je tiens par-dessus tout. Je n'oserai jamais me présenter devant ma mère sans ce bijou. Elle m'accuserait ou de l'avoir perdue dans quelque folle équipée; perdue étant ivre ou même engagée chez quelque usurier pour pouvoir continuer ces voyages solitaires qu'elle désapprouve et considère comme imposés à mon entendement par une sorte de folie.

L'homme se leva, saisit la bouteille d'une main, les verres de l'autre et dit :

— Si ça ne vous fait rien, entrons. Le soleil se fait haut et nous serons bien mieux dans la salle pour parler.

Ils entrèrent. Frantz redit à l'homme, avec le maximum de précision possible, tout ce qui s'était passé depuis l'instant où, la veille, il avait bu chez lui jusqu'au moment présent.

— Madame votre mère n'a pas tort de ne pas vouloir que vous vous promeniez sans chapeau de soleil pendant des semaines. Pourtant hier soir vous n'aviez pas bu.

— Je ne bois jamais plus que de raison.

— Votre cas est encore plus grave, mon pauvre.

Il n'y avait rien de péjoratif ni d'apitoyé dans ce mot « pauvre ». C'est une expression du pays.

— Qu'est-ce que vous voulez dire?

— Je veux dire, mon bon jeune homme, que je vais vous donner une chambre — je ne vous demande pas si vous avez des sous, vous êtes sympathique et vous avez l'air calme. Vous allez vous coucher bien tranquillement. On va vous monter un peu de tilleul, avec beaucoup de fleur d'oranger, et je vais téléphoner au médecin de venir dès qu'il le pourra.

— Mais je ne suis pas malade!

— Vous n'en savez rien. Croyez que c'est pour votre bien que je vous parle.

— Je veux que vous me disiez le nom des personnes qui m'ont donné l'hospitalité; que vous me disiez s'il y a un marchand de fleurs dans le pays. J'irai tout de suite chercher ma montre et offrir un bouquet à la dame. Vous me direz exactement où se trouve la maison, car je ne serais peut-être pas sûr de mon souvenir...

— Mais mon pauvre, il n'y a pas de maison dans la montagne!... Il y a les ruines d'un petit château qui appartint jadis à la famille de Passiflore. Le vieux marquis et la vieille marquise de Passiflore sont morts, il y a plus de cent ans, à quarante-huit heures d'intervalle. (Ils avaient l'un et l'autre quatre-vingts ans). Et comme il n'y avait pas d'héritier, les uns et les autres ont volé les meubles : les portes enfoncées, la bâtisse servit un temps de halte aux bohémiens qui vont chaque année aux Saintes-Maries de la Mer, et maintenant c'est plus qu'une ruine.

— Vous vous moquez de moi?

— C'est comme je vous le dis. Tenez, voulez-vous lire le prospectus de la région?

L'hôtelier tendit à Frantz une sorte de guide souvent feuilleté. Il put lire : « A trois kilomètres du village de C..., l'amateur trouvera, au fond d'une gorge, les ruines d'un délicieux château datant du XVIIIe siècle. Le style provençal se mêle curieusement au style Louis XV. Il ressemble à quelque folie de fermier général transportée par magie dans ce site sauvage. A voir sur les murs du grand salon des dessins et graffiti laissés par les bohémiens se rendant chaque année au pèlerinage des Saintes-Maries de la Mer. Inscriptions indéchiffrables, Poissons, Barques des Saintes. » La notice avait été rédigée par le conservateur du musée du chef-lieu.

Frantz se frottait les yeux.

— Mais ma montre? s'écria-t-il.

— Vous avez dû la perdre dans l'herbe.

— Voulez-vous venir avec moi la rechercher? demanda-t-il à l'autre.

— Avec plaisir, avant la grosse chaleur, dit-celui-ci que le songe du jeune homme amusait.

Il se coiffa d'un de ses grands chapeaux de paille doublés de gaze verte si doux aux yeux, et ils partirent.



L'hôtelier fixait le sol sans rien dire, car il était sûr de voir bientôt briller la montre. Frantz marchait les yeux fermés, saisi d'une étrange inquiétude.

Ils arrivèrent à l'endroit où Frantz s'était étendu.

— Tenez, vous avez dormi là, mon bon, dit l'homme en fouillant dans les aiguilles de pin.

Ils continuèrent leur route, et au détour du sentier la ruine leur apparut, car ce qui s'élevait entre les deux collines, c'était bien la ruine de la délicieuse maison dans laquelle Frantz avait passé la nuit. L'hôtelier dut le soutenir. Il ne pouvait en croire ses yeux.

— Vous voyez bien, dit l'homme.

Hélas, il voyait ces fenêtres sans carreaux, cette porte sans battants et le toit effondré. Les mauvaises herbes avaient envahi le chemin dallé de marbre qui menait à elle. Des lambeaux de tentures pendaient immobiles, çà et là. Des traînées noires verticales indiquaient les endroits où les caraques avaient le long des murs allumé du feu et fait leur cuisine.

— Entrons, dit Frantz.

Ils entrèrent. Les boiseries avaient été brûlées presque totalement, mais Frantz *reconnaissait* le salon où il avait passé la soirée.

— C'est là que j'ai couché cette nuit, dit-il en montrant une porte entr'ouverte et couverte de moisissures.

« Ça le reprend », pensa le patron.

Frantz poussa la porte qui se détachant de ses gonds ne s'ouvrit pas mais s'écroula. Il se trouva dans la chambre qu'il avait occupée la veille. Il ne restait plus qu'un des montants du lit et un vieux matelas tout pourri.

Carré, gisant à même le sol, parsemé de gravats, le

dessus de marbre de la table de nuit et, sur le coin gauche... le bracelet et la montre de Frantz.

L'hôtelier sans voir l'étrange pâleur qui se répandait sur les traits de son compagnon lui frappa sur l'épaule.

— C'est un pari que vous aviez fait chez le maire? de me faire faire six kilomètres en plein soleil? Je le reconnais bien là. Je l'aurai à la prochaine.



Frantz désemparé, sans rien dire, suivit l'hôtelier. Il se coucha dès arrivé prétextant une immense fatigue, occasionnée, disait-il, par tout ce qu'il avait bu la veille à la soirée de Monsieur le Maire. Il pria de ne pas l'alerter si on ne venait pas demander de ses nouvelles.

Deux jours après, je recevais une lettre du curé du village d'un ton très lamartinien : « Un jeune inconnu est mort dans l'auberge de notre village et m'a prié de vous faire parvenir cette montre d'or, etc... »

FRANCIS CARCO
ET LE GOUT DU MALHEUR*

par ANDRÉ NÉGIS

Si Francis Carco est né dans une île de l'Océanie enveloppée pour nous d'un sombre mystère (1), c'est sans doute un effet du hasard, ce hasard auquel il croit pour lui comme il y croit pour ses personnages, ce hasard qui « oriente et conduit la plupart des actions humaines ». Mais ce hasard, il faut le reconnaître, a eu sur son œuvre un effet déterminant.

Il a beau écrire : « Peu m'importe d'être né à Nouméa plutôt qu'ailleurs, il faut naître quelque part », être né dans la capitale du bagne n'est point un destin vulgaire, surtout lorsqu'on est un enfant hypersensible et impressionnable, un enfant qui gardera toute sa vie dans ses fibres le souvenir de ses premiers chocs nerveux.

A la table de famille, cet enfant entendait son père s'indigner des traitements odieux auxquels étaient parfois soumis certains forçats. Un jour, l'un d'eux fut condamné à mort pour avoir tué son gardien. On crut bon de conduire le petit Francis sur le lieu de l'exécution. Ses doux yeux virent fonctionner la guillotine. Il nous conte la scène. Le condamné monta sur l'échafaud. On lui demanda s'il voulait parler. Alors « L'homme s'approcha le plus qu'il put des malheureux agenouillés devant lui et leur fit ses adieux. Il reconnut sa faute. Il n'avait pas peur de mourir et tous écoutaient en silence. Puis il raconta comment il avait tué le surveillant dans sa cellule et voulut expliquer pourquoi il l'avait tué. On ne le laissa pas poursuivre. Les tambours roulèrent pour

* Cette étude doit être reprise dans un livre, *Mon ami Carco*, à paraître aux Editions Albin Michel.
(1) Il est né à Nouméa, le 3 juillet 1886.

étouffer sa voix et on le poussa rudement vers la guillotine (2). »

J'ai, moi-même, par obligation professionnelle, à l'époque où je faisais du reportage, assisté à plusieurs exécutions. C'est atroce. Mais j'avais vingt-cinq ans et déjà bien des spectacles m'avaient endurci. Néanmoins, je fus chaque fois bouleversé. Ce que l'on voit à l'instant d'une exécution, ce n'est pas de la philosophie sociale, c'est un homme sur le seuil de la mort, un homme dont d'autres hommes ont décidé la perte et qui frémit et tremble et défaille devant l'instrument de son trépas.

Un pareil tableau offert à un enfant devait avoir sur l'âme de celui-ci un effet profond et durable. Je suppose, mais Carco lui-même nous l'a dit, que cette vision de la pire misère humaine l'a marqué au point de réveiller chez lui partout et toujours le sentiment de la pitié et aussi, disons-le, une *sympathie* sombre, mais réelle pour l'individu coupable tombé aux mains de la Répression.

De là sans doute ce « goût du malheur » qui est en lui incurable et qu'il a, mieux que donné, *reconnu* chez le Serge de son roman *Verotchka l'Etrangère*, ce Serge sans honneur ni volonté à qui il a fait dire : « C'est le moment pour moi d'expier toutes mes fautes, la lâcheté qui m'a fait fuir de Russie au début des malheurs de toutes sortes qui s'abattaient sur elle... Entendez-vous? Une fille. Pas même. Je suis moins qu'une fille. » Et, plus loin dans le récit, Vera Petrovna avoue : « L'âme russe a le goût du malheur et tout ce qui lui manque ou la délaisse est ce qu'elle chérit le plus. C'est plus qu'une loi pour nous : le fond même de notre nature ou sa première fonction. » Et elle raconte : « Avant la guerre, lorsqu'on représentait devant la cour, en soirée de gala, les *Bas-fonds*, de Gorki, chacun des spectateurs éprouvait une absolue jouissance. Donc il était témoin des viles déchéances. A cela ne pouvait-on pas constater quels abîmes étaient ouverts de toutes parts dans l'âme d'une société brillante et avide de souffrance ». Oui, c'est bien cela : *avide de souffrance.*

Cette « avidité », Carco l'a d'autant mieux comprise qu'il la sent, il est lui-même avide de souffrance. En racontant ses débuts dans le monde de la Poésie, il nous avoue ingénument : « Un appétit malsain de la douleur, de la déso-

(2) *Maman Petit-doigt.*

lation me tenait lieu de tout. » Et il confesse à propos de la guillotine que s'il a toujours eu pour cette horrible machine une peur affreuse, il en a aussi une « sorte de goût tourmenté et bizarre que j'expliquerais fort mal si j'avais à le faire ». Je crois, au contraire, que s'il le voulait, il l'expliquerait fort bien.

C'est ce goût, *goût tourmenté et bizarre*, qui a composé ses états d'âme successifs. D'abord celui de l'enfant, puis celui de l'adolescent, ensuite celui de l'adulte. Et c'est lui qui, un jour, concourra à la singularité de son talent.

Comment l'enfant de Nouméa pourrait-il ressembler aux autres? En débarquant à Marseille, au seuil de cette mère-patrie qui n'est encore pour lui qu'un nom, il demande, en constatant que son grand-père est vieux : « Quand est-ce qu'on le jette à l'eau? » Cynisme infantile? Méchanceté puérile? Pas du tout. Il arrive d'un autre monde. Dans sa ville natale, où il a vécu jusqu'alors, les indigènes, les Canaques, noient leurs vieux parents pour s'épargner le spectacle de leur décrépitude. C'est donc avec une entière bonne foi qu'il nous dit : « Comment aurais-je pu soupçonner l'énormité de ma question? »



Carco pourrait dire comme Oscar Wilde : « La peine, à l'encontre du plaisir, ne porte pas de masque. Car il est vrai que si la joie et le rire cachent souvent l'inintelligence et le manque de sensibilité, derrière la mélancolie et la tristesse il n'y a que la mélancolie et la tristesse. Mais dans les larmes et la tristesse que de troubles délices! »

Avec autant de sincérité que le poète anglais, il écrit : « Pour la première fois, peut-être, il me semblait que pareille créature pouvait me changer de mes goûts. Comment dire? Avec Mariette, il entrait dans mes habitudes une inquiète et sournoise frénésie, un besoin de souffrir (3). » Ce goût du malheur fait de lui un curieux des autres, un insatiable amateur d'âmes et d'âmes inquiètes et tourmentées. A peine sorti de l'enfance, il voit un jeune compagnon, Raudot,

(3) *Rien qu'une femme.*

vautré dans l'herbe et sanglotant pour une fille, et plus tard, il écrira : « J'enviais sans me l'avouer son mal. Il avait beau me consterner, j'en subissais la sombre fascination. » Et il ne pourra plus voir, dans un bois, un recoin dissimulé derrière des buissons, sans penser « qu'on y serait à merveille pour souffrir, loin de tous, autant de temps qu'on le voudrait ».

Enfant, aussi, il adorait les scrupules. « Ils me bourrelaient, écrit-il, la conscience des heures, des nuits, des semaines entières, et c'était après en avoir subi l'innombrable et persévérant assaut, après en avoir épuisé les bonnes, les excellentes raisons, que j'ajoutais à la longue liste de mes péchés un péché de plus, avec la ferme résolution de faire durer plus longtemps, à l'occasion suivante, le plaisir d'en calculer la portée et le poids. »

Il aura passé sa vie à courir après des sensations et à interroger les plus énigmatiques, les plus fermés de ses semblables afin d'en extraire le mystérieux et l'insoupçonné. Son plus grand plaisir (il me l'a dit maintes fois) est d'obtenir d'un inconnu des confidences et des aveux. Ainsi que Rousseau, il a le *tourment de la vérité*. Un jour que nous parlions de l'art du roman, « Je n'ai point d'imagination, me dit-il, seulement je sais faire parler les gens. » Je crois que c'est vrai. Une phrase, un aveu, un cri lui suffisent pour recomposer une histoire, établir un drame. L'os de Cuvier psychologique. La gouape qui, dans un bistrot, lui conta, un soir, qu'il avait tué un homme d'un coup de couteau et que, depuis lors, il souffrait à l'endroit même où il l'avait frappé, ne se doutait pas qu'il venait de lui donner l'œuf d'où sortirait un roman. Cette anecdote, Carco me la conta avant même que le livre fût commencé. Il en était plus heureux que s'il eût trouvé dans la rue un diamant de douze carats.

Dans *Images cachées*, il fait suivre de cet aveu les lamentables confidences d'une fille : « J'ai toujours eu pour ces espèces de confessions un intérêt très vif où il n'entre ni pitié ni mépris, mais du plaisir à me documenter, et je ne sais quelle innocence. J'irai plus loin : cette innocence m'a toujours rapproché de ce monde singulier, où, pour peu qu'on insiste, ce ne sont plus les filles ni les mauvais garçons, mais d'étranges spécimens d'une humanité trouble et sans défense qui, fréquemment, vous apparaissent dans leur dégradation. » Et, poussant plus loin encore sa pensée :

« J'avais pu constater, rue de Lappe, chez la plupart des garnements qui composaient la clientèle du bal où Toto m'avait entraîné, cette candeur qui prête au vice des attraits désarmants. »

On remarquera que les mots d'*innocence* et de *candeur* sont ici employés sans la moindre intention d'ironie, et j'espère qu'on ne trouvera pas déplacé que je rapproche ces deux termes de deux autres semblables qu'il emploie pour nous parler de Germaine, la douce fillette à la rose. Car pour Carco *malheur* et *vice* se confondent presque toujours. Mais qu'est-ce au juste que le vice et y croit-il sincèrement? Son fatalisme devant lui ne cesse de s'exprimer : « C'est comme ça... C'est la vie... Je n'y puis rien... Chacun son destin... A quoi bon résister? » Ces mots, on les trouve maintes fois répétés tout le long de ses récits.



Un été, avant la guerre de 1939, nous étant retrouvés dans la submergeante lumière niçoise qui supprime toute ivresse intérieure, il me dit son déplaisir de ce soleil plus indiscret qu'un bonimenteur de table d'hôte, et il m'avoua une fois de plus qu'il n'aimait rien tant qu'un paysage de rue enveloppé de brume et de détresse, un ciel bouché de pluie, une voie ferrée qui fuit avec ses feux rouges et verts. Les descriptions qu'il m'en faisait, je devais les retrouver presque textuelles aux premières pages de *La Rue*, ce roman où il a mis beaucoup de lui-même, ce qui le rend si vibrant et si vrai.

« Sous un ciel blême — écrit-il — les cheminées des ateliers crachaient leurs lourdes fumées noires. Le long du mur de droite, flanqué de réverbères, des gens allaient. Je les suivis. Chose étrange, l'atmosphère de cette rue me grisait. Sur le trottoir de gauche, que mes yeux scrutaient avidement, des bars, de petits magasins, une boutique transformée en garage s'offraient à ma curiosité. J'en notais les détails comme de grandes découvertes, et à mesure qu'entre de laides masures apparaissaient des impasses et des ruelles, je m'arrêtais pour les contempler... Je ressemblais à un voyageur ébahi de ce qu'il rencontre. Tout m'attirait, me fascinait, depuis l'escargot géant qui occupait la devanture d'un

éleveur, jusqu'aux espèces de panoplies de clous fixées derrière les becs de gaz pour décourager d'y monter. »

Ce dernier détail marque fortement le degré d'acuité où peut atteindre son regard lorsqu'il fouille son décor de prédilection. Ces « panoplies de clous » qui pour tant de gens passeraient totalement inaperçues, Carco les voit et il les voit parce qu'elles le touchent à l'endroit le plus sensible de son âme et aussi parce qu'elles sont le résumé, la synthèse de ce misérable décor.

Plus loin, c'est une modulation différente sur le même motif. « La rue déserte avec son morne alignement, à gauche, de bicoques crasseuses, de boutiques, de bars aux vitres rougeoyantes et, le long de l'autre trottoir, son mur bas que dominaient de grosses tiges de fer et des rails massés et dressés vers le ciel, plongeait dans une pénombre crasseuse. » Ces tiges de fer et ces rails dressés vers le ciel sont les frères des panoplies de clous. Ce sont eux qui donnent à cette rue sa poignante tristesse. Tout se tient et les rues aussi connaissent le malheur. Lorsque dans ce même roman *La Rue* le narrateur, qui n'est autre que l'auteur, ouvre la fenêtre du vieux Cabrol, que voit-il? « Un paysage fumeux s'inscrivait dans la fenêtre. Après les toits en lame de scie des ateliers, à travers un espace béant, des lumières clignotaient. J'apercevais de massives silhouettes d'immeubles que je n'eusse pu situer nulle part, le ciel livide et, çà et là, des postes d'aiguillages pris au milieu d'un surprenant lacis de fils téléphoniques. »

Ces descriptions des quartiers suburbains de Paris, Carco y est passé maître. Il les réussit mieux que Zola, qui s'y acharnait, les surchargeait, les empâtait, mais qui ne les sentait pas profondément, car il ne les aimait pas comme les aime Carco. Pour Zola, ce n'était qu'un « motif », un des mille thèmes de sa symphonie. Il décrivait la misère de ces tristes quartiers comme il avait décrit les riches salons de S. E. Eugène Rougon, les champs de blé de la Beauce ou le Paradou de l'abbé Mouret.

Au vieil écrivain de *La Rue*, logé dans ce quartier admirable et sordide, Carco ne peut s'empêcher de poser la question qui l'obsède : « Vous n'avez rien écrit sur ce quartier? rien? Dans tous vos manuscrits, pas de projets, pas d'ébauches? » Cabrol lui répond négativement. En effet, l'idée ne lui est pas venue qu'on puisse s'intéresser à ce décor misérable qu'il a chaque jour sous les yeux sans plus le voir. Alors

Carco d'ajouter : « Mais oui, dis-je, surpris de ne point le voir partager mon enthousiasme, comment n'y avez-vous jamais songé? C'est incroyable! Vous vivez là dans une atmosphère, un décor de roman. »

C'est la vérité, mais une vérité particulière, la vérité de Carco. Cette « atmosphère » et ce « décor de roman », c'est l'atmosphère et le décor de ses romans à lui, ceux qui provoquent son enthousiasme, ceux qui l'enchantent et font jaillir dans son esprit ses meilleures inspirations. C'est là que nous percevons combien, surtout en art, la vérité peut être individuelle.

Mais il faut ici distinguer. Le goût de Carco pour ces mornes paysages faubouriens, ce n'est pas seulement le goût du pauvre et du laid, ce goût de la misère que recherche souvent l'homme riche quand il s'en va rôder à la foire aux puces, par exemple, ou dans quelque immonde sentine, afin de mieux savourer, ensuite, par contraste, le confort de sa vie bourgeoise. Le goût de Carco pour la misère triste est chez lui inné, sincère. Ce n'est pas autre chose que le goût du malheur, mais transposé sur les choses matérielles, lesquelles finissent de la sorte par s'assimiler aux êtres humains, par avoir une âme.

C'est ainsi que nous lisons dans *De Montmartre au Quartier Latin :* « Toutefois, ce n'était pas que ces filles que j'aimais, mais d'abord les rues noires, les hôtels, les débits, le froid, la pluie fine sur les toits, les bars, les hasards des rencontres et, dans les chambres, un air de navrant abandon qui me serrait le cœur. »

Ces ruelles chères à Carco, ces boyaux jalonnés de « meublés » aux seuils desquels la prostituée fait les cent pas et que surplombent des façades lépreuses, lézardées, maudites, elles ont bien une âme. Mais pour la déceler, cette âme, il faut avoir le goût du malheur, ce goût tolstoïen du malheur, fort et venu de bien plus loin que ne vient chez le commun des hommes le goût du contraire, ce goût du bonheur qui est banal, passe-partout, à tout le monde.

Le jour où j'ai compris cela, j'ai compris les imprécations contre l'intolérable et stupide clarté niçoise. Une telle atmosphère trop heureuse, sans détour, sans ombres, sans mystère, est incompatible avec la nature de Francis Carco. Je me souviens d'un jour que je lui décrivais l'un de mes pauvres logis de misère, une chambrette de coiffeur située

dans les combles, prenant jour et air par une tabatière donnant à même les tuiles et où le chantonnement perpétuel d'une caisse à eau m'obsédait affreusement, il me dit en se pourléchant comme si je lui eusse conté les détails d'un somptueux festin : « Merveilleux! T'en avais de la veine! »

Tout cela est-il unique? Il y a dans un poème de Mallarmé intitulé l'*Azur* une âme qui fuit l'azur, le bleu du ciel étalé, telle une « splendide ironie », sur les douleurs humaines. Cette âme préfère la brume, la brume épaisse, en harmonie avec ses secrètes souffrances. Ainsi Carco n'est pas seul à fuir l'éclatante lumière céruléenne.

Si l'on ignore ces choses, il vous échappe. Inutile de chercher à le comprendre, aussi bien lui-même que son œuvre; impossible de subir la séduction, l'envoûtement de son style (ce style dont je parlerai davantage) et qui est, il me semble bien, sans second dans la littérature contemporaine.



Le goût du malheur de Carco, nous le retrouvons dans la nostalgie qu'il a de tout ce qui n'est plus. Il y a chez lui une mélancolie constante qui teint le passé des plus séduisantes couleurs. Pour lui, il l'avoue dans la préface à la *Nostalgie de Paris*, c'est toujours « la saison du souvenir qui précède celle des regrets ». N'est-ce point là la rançon de l'intelligence quand elle s'allie à la sensibilité? Flaubert, malade des nerfs, donc hypersensible, en dépit de sa stature, a connu cette mélodie du Regret, ne se plaisant que là où il n'était pas, à Paris rêvant de l'Orient et sur les bords du Gange désirant la France et son cabinet de Croisset. Il avoue sans honte ne pouvoir se séparer de ses vieilles frusques. Devant ses souliers éculés, à quoi songe-t-il? A tous les endroits où ils l'ont porté. A peine Carco a-t-il vécu une heure, un instant, qu'il pense que cette heure et cet instant vont tomber dans le passé, se transformer en souvenirs, en regrets, donc en souffrance. « On ne peut pas toujours se dire, écrit-il dans *Mémoires d'une autre vie*, que le moment présent sera suivi de nostalgie. Une considération si pessimiste empêcherait de vivre et, cependant, que de fois ai-je pensé à l'instant même que j'éprouvais une grande

joie ou une profonde déception, qu'une heure viendrait qui me la ferait chérir davantage et apprécier différemment. »

Nostalgie du passé, délectation des regrets, goût de la souffrance, goût du malheur, vieille psychose humaine, née peut-être d'un excès de culture et des raffinements de l'esprit. Il est trop tard pour y pouvoir quoi que ce soit. « Hélas! écrit René, je cherche un bien inconnu dont l'instinct me poursuit. » Le « goût du malheur », Chateaubriand le savoure aussi dans le triste Combourg, et à vingt ans Stéphane Mallarmé s'en délectera. « C'est si bon d'être malheureux! » écrit-il à son ami Henri Cazalis. « Pourquoi cette attirance des lieux où nous avons souffert? » demande Charles Vildrac.

Son goût du malheur, Carco le communique à ses personnages et ses personnages le lui rendent. Etre malheureux du malheur des autres, a dit je ne sais qui, cela fortifie le talent. Dans *Brumes*, Poop, adossé au mur, regarde Koetge et, tandis qu'il le regarde, il sent « l'humidité du plâtre le pénétrer ». Un autre personnage, Feempje, qui a subi l'amputation d'une main, voudrait savoir ce qu'on a fait du membre qu'on lui a enlevé. Cette pensée l'obsède. « L'idée qu'on l'avait jetée dans la fosse aux ordures ou brûlée, l'emplissait d'angoisse. » Poop déclare au tenancier Feempje : « Je vous dis que nous souffrons tous. Les uns physiquement, les autres (il se toucha le front) c'est un fait. Vous ne le nierez pas. Pour moi, la plus grande jouissance consiste à tourmenter mes maîtresses. La première pleurait tout de suite. La seconde, qui était juive, et qui s'appelait Rachel, tentait parfois de me résister, mais j'en venais à bout, car je me laissais prendre au piège et mon tour arrivait d'endurer les maux les plus atroces. Je me voyais trompé réellement. La jalousie me déchirait. » Et quand Feempje lui demande : « Vous aimez les coups? », Poop incline la tête affirmativement.

Dans l'*Homme traqué*, le boulanger Lampieur et Léontine la prostituée sont attachés, rivés l'un à l'autre par l'idée du crime que Lampieur a commis. La peur les tient. Elle a peur de lui et lui a peur d'elle. De quoi s'agit-il, sinon du goût du malheur, du sentiment « dégusté » d'une atroce fatalité? « En ce moment, écrit Carco, il (Lampieur) était véritablement sincère, car il sentait qu'il ne tenait pas seulement à Léontine parce qu'elle pouvait le dénoncer, mais encore parce qu'il tirait une espèce de plaisir du fait de

se venger sur elle des maux dont il avait souffert. » Et plus loin : « Un même tourment les possédait. Il leur faisait toucher du doigt l'abominable nécessité qui les forçait ensemble à se réfugier, hors des réalités, dans un monde de frayeurs et de perpétuelles angoisses. » Et quand Léontine, à force d'être dominée par l'idée du crime, a pris l'habitude de cette idée, elle songe avec obstination aux conséquences du meurtre. « Ces conséquences étaient terribles. Mais elles avaient aussi l'attrait inexprimable du châtiment et d'une puissante détresse. »

Dans cet *attrait inexprimable d'une puissante détresse* nous retrouvons le goût de la souffrance, c'est-à-dire le goût du malheur. Masochisme, dira-t-on. Mon Dieu, oui, pourquoi pas? Les perversions du goût ne sont-elles pas innombrables? Dans les romans de Carco, on trouve toujours un être qui en tourmente un autre, un homme qui abuse de son ascendant sur une femme ou sur un homme pour le tenir en dépendance, le persécuter. Ce désir de cruauté est à fond sexuel; il est en nous tous à dose plus ou moins forte, car nous avons tous éprouvé, au moins une fois, le besoin de torturer l'être que nous aimions.

Dans *Images cachées,* Carco nous parle de ce malheureux pupille de l'Assistance Publique, uraniste de nature, qu'il a connu chasseur dans une boîte de Montmartre. Il vivait sous la domination d'un demi-frère qui l'exploitait honteusement et le maltraitait. N'en pouvant plus de cette atroce sujétion, un jour le persécuté se révolte. L'autre réprime cette rébellion et, finalement, lui plante un couteau dans le corps.

Il y a dans *Perversité* une scène atroce, d'un dramatique à froid rarement atteint. C'est lorsque Bébert, le souteneur, « pique » sa malheureuse victime Emile, frère d'Irma, sa maîtresse. Emile, retiré au fond de la chambre, adossé au mur, est immobile, terrifié. Bébert le « pénètre tout entier de son regard » et agite son arme. « Ça sera vivement fait, lui dit-il, bouge pas. » Et il jette son couteau en avant plusieurs fois et le retire très vite. Il regarde la lame ensanglantée et, maître de lui, serre les dents. Quand c'est fini, il est pâle, crispé, les yeux « étrangement brillants ». Il ferme son couteau et dit : « Maintenant, voilà, c'est fini. J'te touche plus. » C'est « fini », en effet, la crise est passée. Le sadique est calmé, et il indique le moyen de panser les

blessures qu'il vient de faire. Dans cette chambre misérable, les trois protagonistes de ce drame atroce personnifient tout à la fois le goût du meurtre, l'immonde domination du fort sur le faible et la délectation que donne le spectacle du sang qui coule. Au fond de tout cela, qu'y a-t-il?

S'il est vrai, comme le dit Vigny, que tout véritable artiste a « quelque chose de noir à contenter », ce « noir », chez Carco, c'est bien le goût du malheur, ce goût qu'il nous confesse ingénument et qu'il aura passé sa vie à satisfaire.

SEPT POÈMES

par PHILIPPE CHABANEIX

DANSEUSE

Qu'un sourire illumine encor tes yeux d'enfant,
Un sourire où l'amour comme une étoile brille
Dans le silence pur et le calme profond
D'une nuit aux parfums d'iris et de jonquille,

Et que l'été revienne avec ses oiseaux fous,
Et qu'en toi je retrouve à tout jamais vivante
Et pareille au roseau frissonnant que tu fus
La sœur d'une danseuse antique d'Agrigente!

DOUCE-AMÈRE

La nuit descendait opportune
Sur les serments des amoureux
Qui s'en allaient vers l'infortune
De leurs destins aventureux,
Et j'écoutais contre la dune
Obstinément gémir les flots
En évoquant, ô vagabonde,
Après les pleurs et les sanglots
D'une douleur qui fut profonde,
Ton rire aimé des matelots
Perdus aux bars de l'autre monde.

SOLEIL D'ENFANCE

Je revois le soleil d'avril emprisonné
Dans ta mystérieuse et longue chevelure,
Les tamaris et le jardin abandonné
Où l'enfance attirait en ses jeux l'aventure,

Et je n'ai pas non plus oublié tes grands yeux
Dont l'eau vert sombre était au soir tombant si belle,
Ni tes larmes, la nuit triste de nos adieux,
Alors que tu partais, à toi-même infidèle.

MUSIQUE DE SONGE

Maintenant que décembre a chassé les oiseaux
Et que je ne vois plus aux fontaines glacées
Me sourire un visage apparu sous les eaux,
Tu ressembles, secrète et douce en mes pensées,
A ce fantôme blanc qui revenait la nuit
Par les sentiers du songe, ô sœur des fiancées
Lointaines dont la ronde au charme ailé s'enfuit.

COMME UN SECRET

Ces peupliers des bords de Loire
Et tes cheveux blonds dans le vent
Les garde-t-il en sa mémoire
Comme un secret toujours vivant,

Les garde-t-il ainsi qu'on cèle
Un souvenir des jours heureux
Dont cependant l'or étincelle
Parmi les songes ténébreux,

Les garde-t-il en sa mémoire
Comme un secret toujours vivant
Ces peupliers des bords de Loire
Et tes cheveux blonds dans le vent?

CRÉPUSCULAIRE

A Pierre Seghers.

Taciturne amazone et fleur surnaturelle
Qui nous attire ainsi qu'un merveilleux aimant,
Elle va seule, avec nos désirs derrière elle,
Elle va dans un rêve, elle va librement,

Elle va, sous le ciel d'un soir couleur de lie
Que traverse un grand vol funèbre de corbeaux,
Vers le château désert de la mélancolie
Où chaque nuit jadis on dansait aux flambeaux.

L'ESPÉRANCE

Il pleuvait sur la mer du Nord
Quand j'atteignis la ville grise
Où tu semblais déjà promise
Aux mains rugueuses de la mort.

C'était un matin de novembre,
Un étrange et triste matin;
Mais l'espérance entra soudain
Avec le soleil dans ta chambre,

Lorsque tu vis à ton chevet
Celui vers qui volaient tes rêves
Tandis que les oiseaux des grèves
Rasaient les flots et qu'il pleuvait...

ANCIEN RÉGIME ET "BELLE ÉPOQUE"

par ACHILLE OUY

Les révolutions soudaines n'existent que dans notre imagination...

Anatole FRANCE.

M. A. de Tocqueville, vers 1838, après un séjour aux Etats-Unis, écrivait : « Rien n'a plus vivement frappé mes regards que l'égalité des conditions. Ce fait, je le retrouvais sans cesse devant moi comme un point central, où toutes mes observations venaient aboutir » (1)...

Egalité des conditions? Il faudrait s'entendre, car l'expression est équivoque. Ce qui dut « frapper les regards » de M. de Tocqueville, c'est l'uniformité d'aspect — si souvent notée depuis — que présentent les citoyens américains. C'est aussi, moins superficiellement, cette absence de préjugés, touchant les castes et les classes sociales. Il y a le pénible, l'inguérissable préjugé de « couleur » : c'est bien suffisant! Les seules différences, entre citoyens, là--bas, sont celles qui se peuvent chiffrer en dollars. Tous les métiers sont bons, pourvu qu'ils « payent » ; et l'on en changera volontiers, sans autre souci que de gagner davantage. Dans une même famille, l'un des fils choisira d'être charpentier ou mécanicien, tandis que l'autre poursuivra ses études à l'Université (2). Nul complexe d'infériorité ou de supériorité n'interviendra, ni avant, ni après ces respectives orientations.

Que chez nous, en France, une évolution s'accomplisse — contrairement à la loi formulée par Spencer — donc, en partant de l'hétérogène pour aller vers l'homogène, il semble difficile d'en douter. Cette évolution est très nette, à dater

(1) *De la démocratie en Amérique* a été réédité en 1951 (Gallimard).
(2) Cf. J.-M. Grévillot, *L'Amérique expliquée* (Ed. du Monde Nouveau, Paris, 1951).

environ de 1925. Faut-il s'en réjouir, ou le déplorer? — Mon propos, ici, n'est pas de prononcer des jugements de valeur, ou d'exprimer des vœux, d'ailleurs inutiles. Ni Morale, ni Politique ne se doivent interposer entre les *faits* et nous, lorsque nous voulons mener une étude objective. A chacun sa besogne. Celle que je vais entreprendre est de montrer précisément la survivance des préjugés de castes en France, au cours d'une période de cinquante ans, dont 1900 occupe le centre, — et qui s'étend, par conséquent, de 1875 à 1925.

Les transformations de la conscience collective, des idées, des mœurs, des « modes intellectuelles » ne se plient jamais, bien sûr, sinon dans la naïve croyance des lycéens, à la computation rigide par « siècles ». Elles sont même relativement indépendantes, parfois, des grands événements. Donc, à tort ou à raison, les deux dates (approximatives) que j'ai choisies me paraissent délimiter sans trop d'arbitraire une étape de civilisation. La troisième République, proclamée par la révolution du 4 septembre 1870 et organisée par les lois constitutionnelles de 1875 — après tant de secousses historiques — conserva curieusement, sur plus d'un point, des habitudes de pensée qui dataient de l'Ancien Régime. C'est d'ailleurs le contraire, à vrai dire, qui serait surprenant. Les institutions, constitutions, déclarations devancent bien souvent les changements « en profondeur » chez les individus. Plus exactement, il convient de distinguer entre telles *opinions* que ceux-ci professent, même sincèrement, et tels sentiments obscurs, qu'ils rougiraient d'avouer et dont ils ne prennent pas nette conscience. Un peu comme il advient de ces superstitions que l'on raille sans pouvoir vraiment s'en défaire. Au surplus, si les psychiatres ont inventé le mot « ambivalence », ce qu'il désigne est vieux comme le monde : la présence simultanée, en l'homme, de deux tendances contradictoires à l'égard d'un même objet.

Bref, ce n'est pas impunément que les Français sont les héritiers d'un long passé, durant lequel des *hiérarchies* méticuleuses imposèrent leurs prestiges. Je ne crois pas être démenti par les historiens de métier, si je dis que nulle part, en Europe, l'ordre et la subordination des rangs, des pouvoirs, des dignités ne fut aussi subtil que chez nous. L'histoire de la noblesse, en France pourrait commencer après les invasions du ve siècle; elle se précise vers les IXe et X^e^, puis se complique étrangement, déjà, à partir du XIIIe. Que certaines charges ou fonctions, que d'éminents services rendus permettent l'ano-

blissement, les aristocrates de vieille souche l'auraient admis, à la rigueur, non sans quelque amertume. Subsisteraient toutefois des préséances, des priorités... Mais ils conçoivent dépit et colère quand les souverains se mettent à *vendre* des « savonnettes à vilains » (3). L'Almanach du Gotha, le d'Hozier en dix volumes, le La Chesnaye-Desbois, l'Armorial général de la France, l'Armorial de Bretagne (etc.), renseignent sans doute ceux de nos contemporains que préoccupent les origines exactes d'une lignée, d'une « maison »...

Au-dessous, s'approchant, le plus possible de cette noblesse qu'ils admirent et qu'ils jalousent, à laquelle, s'ils le peuvent, ils accéderont, viennent de grands bourgeois, suivis eux-mêmes de moyens, de petits, de tout-petits... jusqu'au peuple, où les vieilles traditions, issues des corporations, entretiennent un esprit de corps parfois très sourcilleux...

Bref, depuis des temps immémoriaux, aussi bien dans les Provinces que dans la Capitale, c'est tout un fourmillement de castes. Chacun se guinde en sa fierté... La Déclaration de 89 établira l'égalité des citoyens devant la Loi. Mais l'égalité *sentie,* qui pourrait tout aussi bien s'inspirer de l'humilité chrétienne que des convictions démocratiques, reste à conquérir.

Dans le premier quart de notre siècle, — à supposer qu'aujourd'hui ce soit disparu, — régnait encore un goût très vif, en douce France, pour les distinctions extérieures, une hantise des dignités, des titres, une fièvre de décorations... Et le désir, sinon la certitude, individuellement, de n'être pas comme « les autres »...

On ne consentait à ressembler qu'aux personnes des plus hautes classes, — tout en gardant la satisfaction d'être Soi.

Phénomène d'ambivalence : se juger supérieur à son entourage, à sa catégorie; et, malgré cela, *faire corps* avec un groupe. Le groupe, comme je l'ai dit ailleurs (4), se trouve magnifié au regard du Moi qui en fait partie,... précisément parce que le Moi l'honore de sa participation. Même s'il s'agit d'un groupe éphémère, accidentel. Et je citais comme un symbole dérisoire tels voyageurs d'un train : si *leur* train

(3) Cf. par exemple, La Bruyère (*Caractères*, ch. VII) : « Je dirais volontiers aux Sannions : votre folie est prématurée; attendez au moins que le siècle s'achève sur votre race; ceux qui ont vu votre grand-père sont vieux et ne sauraient plus vivre longtemps », etc... La « Clef » renvoie à deux tanneurs qui avaient (1590) consenti à Henri IV un « prêt » de vingt mille écus.

(4) Achille Ouy, *Le Scandale*. Rev. de Métaph. et Morale, n° 1, 1935 (A. Colin, éd.).

en dépasse un autre, on voit clairement qu'ils en éprouvent fierté, — tandis que, derrière les vitres du train « vaincu », se distinguent quelques visages vaguement hostiles et vexés...

Exemple caricatural, sans doute. Je n'en pense pas moins que « l'esprit de corps » n'est souvent, chez l'individu, qu'un aspect de l'attachement, de l'estime... qu'il se porte à soi-même.



Parmi les *petits faits* qui, de 1875 à 1925, en France, en pleine démocratie affirmée, proclamée, montrent les survivances d'un passé quasi féodal, comment ne pas être frappé par le prestige permanent de la Noblesse?

Dans les romans, au théâtre (si nous laissons de côté, bien sûr, les œuvres de l'Ecole Naturaliste), presque tous les personnages essentiels sont pourvus de titres nobiliaires. Les plus modestes se contentent d'une particule.

Si vous en doutez, libre à vous de dresser un inventaire et de vous adonner aux joies de la statistique. Pour moi, j'ouvre bonnement un recueil de *l'Illustration théâtrale* (1905), puis un autre (1910). Le hasard m'a décidément favorisé : car, dès la première pièce, *le Masque d'amour* (5), de Mme Daniel Lesueur, je rencontre un prince, deux marquis, deux comtes. Même noblesse, naturellement, côté des dames. Sauf pour la Môme Cervelas qui forme contraste.

Jules Lemaître, dans *Bertrade,* nous offre le Marquis de Montferrand, le Comte de Vaneuse, M. *de* Tarane, Hector *de* Ligny, la Comtesse de Lauvière, la Baronne de Rommelsbach, etc...

Et cela continue ainsi : Henry Bataille, Adolphe Aderer, Francis de Croisset (de son véritable nom, Francis Wiener), Pierre Frondaie, Marcel Prévost, Alfred Capus, — j'en passe, et des meilleurs — tous, à peu près uniformément, mettent en scène une imposante cohorte d'aristocrates...

Environ le même temps, remarquons-le au passage, que de plumitifs débutants, que d'aspirants-littérateurs se forgeaient un pseudonyme *à particule!* C'était, si l'on peut dire, leur premier travail. Et certains ne firent jamais imprimer rien

(5) Naturellement, je ne fais état que des pièces dont l'action se déroule « de notre temps ».

d'autre que leurs cartes de visite... Les demi-mondaines, aussitôt leurs premiers faux pas dans la carrière, adoptaient un nom de localité illustre, soudé à leur prénom. Emilienne d'Alençon, cela sonnait un peu comme Diane de Poitiers... Des théâtreuses, des chanteuses de Caf'Conc' n'en usaient pas autrement, à cette différence près que le nom suivant la particule n'était pas forcément emprunté à la géographie des départements. Enfin, des parlementaires, jugeant leur patronyme trop banal — Dupont, Durand ou Gauthier — y adjoignaient le nom de leur région ou de leur circonscription. Pour éviter les confusions disaient-ils...

Si nous revenons maintenant à la littérature ou à ses succédanés, les romans n'étaient pas en reste avec le théâtre pour nous faire fréquenter des héros choisis dans la noblesse. Et, j'y insiste, plus les romans étaient « populaires », plus ils introduisaient hardiment le benoît lecteur dans la vie intime du « grand monde ». Les feuilletons du *Petit Journal*, ou autres quotidiens répandus, regorgeaient de personnages titrés...

Un curieux gnome que je croisais souvent, durant que j'étais petit écolier, avenue Trudaine, et qui répondait d'un sourire renfrogné à mon salut (nous avions une maison de campagne assez voisine de son Manoir au Plessis-Trévise) signait Georges Ohnet de nombreux romans où la superstition des hiérarchies sociales atteignait les sommets du ridicule. Je n'en savais rien, alors. Mais son expression de tristesse me peinait. Je me suis demandé, depuis, si elle provenait de certain « éreintement » célèbre que lui infligea Jules Lemaître (1886) et dont ses succès de *vente* ne le consolaient point sans doute, — ou bien du sentiment de sa disgrâce physique...

Toujours est-il que ses œuvres témoignent ingénument de la séduction exercée par la noblesse sur les roturiers. Dans ses récits comme le disait Jules Lemaître, « presque tous les nobles sont plus ou moins ruinés : ce qui démontre les inconvénients de l'oisiveté et du désordre (...). Pourtant, M. Ohnet ressent, à l'endroit de l'aristocratie, une sympathie secrète et lui témoigne un très profond respect. *C'est qu'il sait bien quel prestige elle exerce sur ses lecteurs* ».

Or, ces lecteurs, je le répète, étaient innombrables. Ce fut, selon l'expression en usage aujourd'hui, le plus considérable « best-seller » de la fin du XIXe siècle. Bourgeois et « populo » se passionnaient également pour ces aventures sentimentales où le roturier vigoureux et pur, l'Ingénieur-paladin, l'Amadis des Ponts et Chaussées réussissait à conquérir le cœur de la

belle et dédaigneuse aristocrate. — Voyez-vous (dit le père Moulinet, à deux reprises), *voyez-vous, nous autres bourgeois, nous ne serons jamais les égaux des nobles*... Parole naïve, qui résume si bien, tout à la fois, le thème favori de Georges Ohnet et le complexe — avec ambivalence — qui, seul, nous intéresse ici : mélange d'envie, d'admiration à l'égard d'une caste jugée supérieure, — par ceux qui rêvent de la subjuguer et de la vaincre (6)...



Ce n'est point la faute des nobles si, durant l'ancien Régime, toute activité lucrative leur était interdite. Les mœurs, les usages l'exigeaient ainsi. Un homme eût perdu les prérogatives de la noblesse en exerçant une profession.

Par une association d'idées d'autant plus forte qu'elle était moins soumise à réflexion, il en résulta ce préjugé majeur : *l'oisiveté devient un signe de « distinction »*.

Que les descendants d'une authentique aristocratie aient gardé cette tradition dans leur famille, et qu'ils ne veuillent point « déchoir » en travaillant, ce serait assez compréhensible, voire excusable.

Or, ce sont surtout de prétentieux roturiers qui, moins encore par paresse que par snobisme, manifestaient, sous notre troisième République, une répugnance pour le travail. Avec, comme corollaire (chez l' « homme du monde ») un mépris condescendant à l'égard du commerçant, du paysan, de l'ouvrier...

Complexe qui s'étendait à d'autres degrés de l'échelle sociale. Partout, chez nous, à la Belle Epoque, de « petites gens » veulent que leurs fils se haussent vers des professions dites libérales, ou vers le fonctionnariat, au lieu de continuer le métier paternel. Question de gain? — Non pas. Mais pour les voir situés à un degré supérieur dans la hiérarchie des castes.

Un proverbe français affirme qu' « *il n'y a pas de sot métier* ». Mais, comme le remarque très justement Edmond

(6) En 1925, donc vers la fin de la période que nous étudions ici, M. Jean Rostand écrivait son ironique *Prière sur la Noblesse*, dans *Les Familiotes et autres Essais de mystique bourgeoise* (Eug. Fasquelle, Paris, p. 245 à 261).

Goblot (7), personne n'eût songé à énoncer cette vérité de simple bon sens, s'il n'y avait eu un préjugé à combattre. Sans avoir positivement honte de son état, mais sachant que l'opinion commune ne le situe pas très haut, le père souhaite d'en épargner la disgrâce à son garçon. Et, s'il le peut, il refusera de marier sa fille avec un homme de sa propre caste.

Quels sont donc les métiers méprisés?

Ceux qui salissent les mains, les vêtements... Des mains bourgeoises ne doivent pas être abîmées par les mâchures, les callosités du labeur « manuel ». La délicatesse des mains (pensons aux mandarins chinois de naguère) *classe* un homme...

Ce sont, d'une façon plus générale, les métiers physiquement pénibles : porter des fardeaux, manier des outils pesants, etc... (8).

Est-ce tout? Non. En dehors des métiers manuels, un discrédit tenait à distance (comme sous l'Ancien Régime) quelques professions jugées serviles, vaguement infamantes : acteur, actrice, danseuse, etc... Il en était de même, à d'autres égards, pour les carrières artistiques : peinture, sculpture, musique, littérature... D'où, par contre-coup, la réaction de la « Bohème » contre la Bourgeoisie...

La grande élégance étant de n'avoir pas besoin de « gagner sa vie », on voyait des gens « se retirer des affaires », le plus tôt possible. Parfois avant la cinquantaine. Ils vivaient alors, même chichement, « de leurs rentes ». Du moins goûtaient-ils la vanité d'accéder à un genre d'existence plus « distingué ».

« Que dirai-je encore, sinon que l'employé mal payé, l'expéditionnaire aux maigres appointements, singeant le Bourgeois par leur tenue (d'ailleurs obligatoire, comme nous le verrons bientôt) n'eussent point troqué leur médiocre condition contre celle d'un ouvrier qualifié, gagnant cinq ou six fois plus... Ainsi donc, en ces temps-là, le Bourgeois imitait le Noble, pendant que les castes inférieures de *non-manuels* imitaient le Bourgeois. Un peu comme dans le vertical univers d'Aristote où, à chaque étage, l'inférieur aspire vers le supérieur...

(7 et 8). Sur ces questions, cf. Ed. Goblot, *La Barrière et le Niveau*, Paris, Alcan, 1925.

★

Un personnage qui nous a été présenté dans la littérature à je ne sais combien d'exemplaires, c'est celui du gentilhomme criblé de dettes, menant une existence dissolue, bernant ses créanciers, moquant le père ou l'oncle raisonneurs dont ils tirent des subsides, attendant impatiemment un héritage, ou, pour « faire une fin », épousant quelque grosse dot.

Le public leur témoigne une indulgence amusée, les admire pour leur désinvolture...

Remontons à Molière : Don Juan, aidé de Sganarelle, s'arrange pour ne pas même laisser un créancier, M. Dimanche, formuler sa juste requête. Il l'accable d'un flot de paroles plaisamment aimables. Et le spectateur rit de la mine confuse et dépitée du bonhomme.

En vain, à certain moment, Don Louis reprochera-t-il à son fils une conduite indigne :

Je suis las de vos déportements... Ce fils que j'ai demandé au ciel est le chagrin et le supplice de cette vie dont je croyais qu'il devait être la joie et la consolation... Ne rougissez-vous point de mériter si peu votre naissance?... Qu'avez-vous fait, dans ce monde, pour être gentilhomme? Croyez-vous qu'il suffise d'être sorti d'un sang noble, lorsque nous vivons en infâmes? — Non, non, la naissance n'est rien où la vertu n'est pas... Ainsi vous descendez en vain des aïeux dont vous êtes né... Leur gloire est un flambeau qui éclaire aux yeux d'un chacun la honte de vos actions... Apprenez que je ferais plus d'état du fils d'un crocheteur qui serait honnête homme, que du fils d'un monarque qui vivrait comme vous!...

La tirade (que je viens d'abréger) est fort longue : une bonne cinquantaine de lignes. Don Juan l'interrompt alors, en remarquant :

— Monsieur, si vous étiez assis, vous seriez mieux pour parler...

Le contraste entre le sermon emphatique et cette courte impertinence est peut-être un effet comique *voulu* de Molière pour « faire passer » la leçon de morale, bien que la pièce présente, en son ensemble, une profondeur dramatique.

Transposée dans un registre plus léger, la même scène se retrouve chez Musset (*Il ne faut jurer de rien*) :

VALENTIN. — *Asseyez-vous; j'ai donc à vous entendre. Veuillez vous mettre dans la bergère, et poser là votre chapeau...*

VAN BUCK. — *Monsieur mon neveu, la plus longue patience et la plus robuste obstination doivent, l'une ou l'autre, finir tôt ou tard.*

Ce qu'on tolère devient intolérable, incorrigible ce qu'on ne corrige pas; et qui vingt fois a jeté la perche à un fou qui veut se noyer, peut être forcé un jour ou l'autre de l'abandonner ou de périr avec lui...

VALENTIN. — *Oh! oh! voilà qui est débuter, et vous avez là des métaphores qui se sont levées de grand matin...*

VAN BUCK. — *Monsieur, veuillez garder le silence, et ne pas vous permettre de me plaisanter. C'est vainement que les plus sages conseils, depuis trois ans, tentent de mordre sur vous* (...) *Est-il croyable, je vous le demande, qu'un jeune homme de vingt-cinq ans passe son temps comme vous le faites? De quoi servent mes remontrances; et quand prendrez-vous un état?* (...) *Que comptez-vous faire d'ici ma mort?...*

VALENTIN. — *Mon oncle, vous êtes en colère, et vous allez vous oublier...*

VAN BUCK. — *Non, monsieur; je sais ce que je fais. Si je suis le seul de la famille qui se soit mis dans le commerce, c'est grâce à moi, ne l'oubliez pas, que les débris d'une fortune détruite ont pu encore se relever. Il vous sied bien de sourire quand je parle! Si je n'avais pas vendu du guingan à Anvers, vous seriez maintenant à l'hôpital* (...) *Je ne suis bon, apparemment, qu'à payer tes lettres de change?* (...) *Il te sied bien de faire le fashionable* (...) *quand tu ne peux pas payer ton tailleur* (...) *Va, va, un écrivain public est plus estimable que toi...*

Si le caractère de Don Juan n'est point exempt d'une certaine grandeur, si tels « mauvais sujets », chez Musset, font accepter leurs défauts par une gracieuse légèreté, si même, beaucoup plus tard, M. Sacha Guitry met en scène (1912), dans *Un beau mariage*, le type bien connu du fils de famille jeune, élégant, ruiné par de coûteuses folies, menant quand même grand train, mais ne payant pas ce qu'il doit à ses fournisseurs, à son propriétaire, à son valet de chambre, à sa maîtresse (il lui a emprunté une assez grosse somme), cela est présenté de telle façon que le public, précisément, s'accommode, au théâtre, de personnages qui, dans la vie, sont peu plaisants...

Pourtant, le théâtre n'a pas peu contribué à maintenir ce discutable « idéal » qui fut, à la Belle Epoque, celui de l'homme « chic », voire « copurchic », oisif par principe, joueur, volage, impertinent, dont les seules occupations étaient l'équitation, la salle d'armes, l'amour (qui exige des loisirs), les soirées mondaines, les soupers chez Maxim's... Admiré par les sots et par les femmes, envié du petit-bourgeois, il *imitait*, à vrai dire inconsciemment, un « genre » considéré comme « bien »...

Oui, la comédie, l'opérette, et, à un degré moindre, le roman firent un emploi continuel, et même fastidieux, de ce

stéréotype. Les mœurs s'y reflétaient, mais s'en inspiraient aussi.

L' « homme du monde (9) » est parisien. En tout cas, il vit à Paris. Le Provincial lui paraît franchement ridicule, comme, autrefois, la noblesse de province était raillée par la noblesse de Cour. Le « croquant », le petit commerçant, l'artisan, sont traités par lui avec une condescendance familière, tant qu'ils se tiennent « à leur place »... « Dites-moi, mon brave »... « Alors, père Mathurin »... L'ouvrier, le *peuple* sont à la fois méprisés et quelque peu craints...

Par réciprocité, le paysan moquait secrètement le citadin, tout en l'admirant; l'ouvrier jalousait et détestait le « Monsieur » qui, malgré tout, lui en imposait...

. . . .

Une coutume qui datait incontestablement de l'Ancien régime, et qui subsistait comme un absurde anachronisme, c'était le *duel*. Au milieu de notre xxe siècle, je ne crois pas me tromper en disant que le duel est désormais un incident exceptionnel. Il semble ridicule ou odieux, et non sans raison (10). A la Belle Epoque, il ne se passait guère de semaine où le Pré Catelan, les bois de Villebon ne vissent se régler par les armes des « affaires d'honneur ». Personne n'eût osé, dans la « bonne société », se dérober à cette obligation en cas de différend.

Tradition illogique dès que l'on cessa d'y voir un « jugement de Dieu », le duel est criminel quand il se termine tragiquement, risible quand il est anodin. Moyen d'intimidation — sinon de chantage chez tel champion-amateur d'épée ou de pistolet (cela s'est vu) — comment y discerner autre chose qu'une survivance des temps anciens?...

. . . .

Enfin, *Last, but not least*, l'homme-chic professait, sur le mariage et sur l'amour, des conceptions fort peu roturières.

« Redorer son blason », pour le noble ruiné du temps jadis, était coutume parfaitement admise. Elle s'accompagnait fréquemment, chez le gentilhomme, d'un mépris à peine dissimulé pour sa femme et ses beaux-parents. Il avait une maîtresse. Ou plusieurs. Cela faisait partie de son *standing*, comme on dirait aujourd'hui. Emile Augier, qui écrivit *le Gendre de M. Poirier* (1846), plaignit, en d'autres pièces, les

(9) Je ne crois pas nécessaire de préciser à chaque instant que mes remarques visent des temps révolus.
(10) Cf. *Le Scandale*, art. cité, p. 113-114.

malheureuses filles riches, dont la dot attirait des hommes séduisants et de grande allure, mais sans cœur ni scrupules (*Ceinture dorée,* 1855; *Un beau mariage,* 1859; *les Fourchambault,* 1878).

Or, sous la troisième République, les Gaston de Presles ou autres continuaient de sévir... et de séduire, favorisés dans leur carrière de maquereau légal par la vanité bourgeoise : M. Jourdain, tel que le peignit Molière, était seul de sa famille à s'enticher des gens de qualité, — tandis qu'à l'époque dont nous parlons, Mme et Mlle Jourdain partagent cette lubie (11)...

Il serait injuste et laid de mettre en cause, sur ce point, la noblesse prise en bloc. Elle n'est responsable de rien : ni de la sottise de ceux qui sont éblouis par un titre, ni des vilenies de Dorante ou de ses émules.

Au surplus, ce que je voudrais noter ici, pour rester dans mon sujet, c'est que, à l'imitation et ressemblance des gens « bien nés », un grand nombre de « fils de famille » (expression du temps, expression volontairement équivoque), désœuvrés, fêtards, noceurs, « fin de siècle » (etc.) envisageaient comme *conclusion* ennuyeuse, mais nécessaire, une alliance avantageuse. Ils « couraient la dot ». Les droits de la femme étant encore assez faibles, et, surtout bridés par les traditions mondaines ou bourgeoises, étouffés par une éducation nigaude, — l'épouse demeurait une véritable *mineure,* incapable neuf fois sur dix de se défendre. La crainte du scandale entraîné par un divorce (12) facilitait singulièrement l'inconduite ou les indélicatesses des mauvais maris.

Le théâtre — j'y reviens sans cesse — tournait volontiers en badinage ces situations. Un thème rebattu était celui du mari « chic », mais volage, auprès d'une épouse résignée qui, au dernier tableau, le reconquiert ou lui pardonne. On repre-

(11) L'obligation pour la femme de prendre le nom de son mari — obligation qu'il serait risible de discuter — et, d'autre part, les difficultés légales qu'éprouve une famille à modifier son nom, entraînent parfois bien des drames ignorés. Nous avons là comme une contre-partie de la séduction des *beaux* noms et des titres. Une jeune fille sacrifiera ses chances de bonheur pour la gloriole de porter une illusoire « couronne », voire une simple particule. Elle refusera sa main à l'honnête homme affublé d'un nom grotesque. Le Conseil d'Etat n'admet, on le sait, que d'insignifiantes modifications, après une longue (et peut-être coûteuse) procédure. Bref, j'ai connu le cas d'un malheureux garçon qui se donna la mort parce que la jeune fille qu'il adorait refusa de s'appeler *Mme Cœurdevache.* Ne croyez pas que j'invente !...

(12) Dans *Le Scandale* (p. 111), je rapporte le « cas » d'un parent de Maurice Barrès. A deux reprises (un an d'intervalle), cet homme avait blessé grièvement son épouse. Or, pour « l'honneur du nom », la famille — Barrès en tête — essaya d'étouffer l'affaire et d'empêcher le divorce.

nait, au fond, le sujet de *Un caprice* ou du *Gendre de M. Poirier*...

Citons, au hasard, *les deux Ecoles* (Capus, 1902) dont voici les ultimes répliques (scène de réconciliation) :

HENRIETTE. — *Il faut donc être trompée, toujours et quand même!...*

EDOUARD (s'agenouillant). — *Alors, autant que ce soit par quelqu'un qui en a l'habitude...*

HENRIETTE (l'embrassant brusquement). — *Sale bête!... Va... Tiens, je serai comme ma mère, maintenant : je ne chercherai plus à savoir. Et, quand tu me tromperas, je ne te demanderai qu'une chose, c'est de ne pas me le dire...*

EDOUARD. — *Je m'y engage!...*

. . . .

Dans *Comme ils sont tous* (Aderer et Ephraïm, Coméd. Franç. 1910). Acte III :

GINETTE. — *Vous m'avez menti depuis notre mariage... Peut-être avant... A la première minute où vous me juriez fidélité, vous me trompiez déjà. J'ai peur que vous m'ayez épousée par intérêt, parce que vous aviez besoin de ma dot!...*

LATOUR-GUYON. — Ginette!...

GINETTE. — *Parce que j'étais riche, et qu'il me fallait payer vos dettes!...*

Vous vous êtes entendu avec cette femme pour me jouer la comédie de l'amour!...

. . . .

Passons vite au dernier acte (*happy End*) :

GINETTE. — *Mes larmes m'ont appris combien je vous aimais... (etc.)*

. . . .

Nous n'en finirons pas, si nous voulions énumérer les pièces, tantôt comiques, tantôt dramatiques, où l'inconstance de l'homme est présentée comme une élégance. C'est un trait de psychologie collective dans la société « bien parisienne ». Beaucoup de maris infidèles (au naturel, et non plus sur la scène) agissaient ainsi moins par caractère ou par tempérament que par snobisme : la fidélité conjugale étant vertu risible, tout juste bonne pour les gens du commun ou pour les provinciaux...



La survivance d'un système tacite de castes fut signalée par plusieurs sociologues. Maurice Halbwachs, par exemple, écrivait, en 1938 (mais son propos visait, il me semble, des mœurs

déjà dépassées) : « Ces catégories sociales sont, le plus souvent, tranchées : bien tranchées lorsqu'on passe des classes paysannes aux classes urbaines, des ouvriers à ceux qui ne le sont pas; mal délimitées, au contraire, si nous comparons les employés haut situés aux entrepreneurs, les employés les plus pauvres aux ouvriers. Chacune d'elles, en tout cas, détermine la conduite des membres qu'elle comprend; *elle leur imprime sa marque* (...) *avec une telle force que les hommes faisant partie des classes sociales séparées, bien qu'ils vivent dans un même milieu et à la même époque, nous donnent quelquefois l'impression qu'ils appartiennent à des espèces différentes* (13). »

Ce que l'on peut ajouter, c'est que, naguère, le vêtement, la *tenue* marquaient très clairement le rang, la profession, la caste. Les gens de ma génération ont assisté, dans ce domaine, à une évolution considérable, allant dans le sens d'une simplification, d'une certaine uniformisation (14).

Prenons des exemples : Jusqu'en 1914, le « haut de forme » était de rigueur dans la « bonne société ». Il était quasi obligatoire dans l'Enseignement. Jaquette, redingote, sans parler de l'habit et du smoking, s'imposaient selon les circonstances, selon une étiquette précise (encore en usage dans les milieux protocolaires). Le système pileux facial, — cela, maintenant, semble bouffon — était l'objet d'une réglementation. Réglementation moins sévère, sans doute, que sous le Second Empire, quand Sarcey dut quitter ses fonctions de professeur (1858) « L'inculpé » (*sic*), disait le Recteur, dans une dépêche au Ministre, « l'inculpé s'opiniâtre à porter la moustache, s'attaquant ainsi à l'une de vos circulaires où vous recommandez au corps enseignant la décence et la gravité » (etc.)... Le général Boulanger, parmi quelques petites réformes qui le rendirent populaire, autorisa les troupiers (1886) à porter une courte barbe. En 1891, les garçons de café et de restaurant demandaient, par pétition, l'autorisation de n'être pas rasés!...

En somme, il y avait des *usages*, sous la troisième République, surtout avant 1900; et même parfois, sur des points aussi ridicules, de rigoureuses *ordonnances*.

Dans certains examens et concours, la jaquette était obligatoire, ainsi que les gants. Mon ami R. W... me conta que le

(13) *Analyse des mobiles dominants*, etc. Tome I, p. 190. Libr. du Recueil Sirey. Dans ce passage, c'est moi qui souligne.
(14) Cf. André Lalande, *Les illusions évolutionnistes*. Castes et Classes, p. 265, sq. Alcan, Paris, 1930.

président du jury (faculté de Droit), le voyant gêné pour feuilleter sa thèse, lui avait dit avec bienveillance : « Vous pouvez retirer vos gants, Monsieur : *le jury les a vus* »... Et je tiens de mon maître Léon Brunschvicg qu'à l'agrégation de philosophie, un excellent candidat fut refusé parce que, à l'oral (début du mois d'août), il s'était permis de n'avoir point de gilet sous son veston...

Les employés de magasins devaient également revêtir la traditionnelle jaquette; les employées une robe noire montante (Autre détail, mais celui-là ne concerne pas la tenue : interdiction de s'asseoir, même en l'absence de clients)...

Bon nombre d'officiers, surtout les officiers de cavalerie — le corps « noble » entre tous — se logeaient un *monocle* dans l'arcade sourcilière. Des civils suivirent cette mode. On vendait couramment, chez les opticiens, des monocles de *verre zéro.*

Pourquoi parler de tout cela? C'est que de telles particularités *aidaient une caste à se distinguer extérieurement.*

Pour en revenir au monocle, il avait, en outre, l'avantage de figer les traits dans une expression de morgue, de mépris. Un humoriste de l'époque, s'apitoyant sur le sort de ceux qui ne quittaient cet ornement que pour dormir, protestait que « l'expression, considérée plus attentivement, est surtout douloureuse : le monocle exige une effroyable contraction des muscles sourcilier et zygomatique, et une telle contention d'esprit qu'il ne laisse point place à d'autres soucis. C'est ainsi que, parfois, et fort injustement, nous jugeons le monoclé peu intelligent, parce que toute son intelligence s'emploie à éviter la chute du monocle »...

. . . .

Inversement, l'ouvrier exagérait volontiers sa *tenue* de prolétaire. A sa manière, il manifestait sa fierté. Rapelons-nous la formule de quarante-huit : Chapeau bas devant la casquette!...

L'ouvrière, la « femme du peuple », ne portait pas de chapeau, tandis que la « dame », la bourgeoise se serait cru déshonorée de n'en point porter, fût-ce pour aller faire « ses commissions » dans le quartier. Il me souvient d'avoir entendu, chez un boucher, cette protestation : « Oh! *celle-là,* parce qu'elle a un chapeau, on la sert avant moi! »...

Le Règlement du service intérieur (avant 1914. A-t-il été modifié depuis?) interdisait au militaire de se montrer aux côtés d'une « femme en cheveux ». D'ailleurs, aujourd'hui

encore, pour entrer à l'église, les femmes doivent couvrir leur chevelure, au moins avec une mantille ou un foulard.

Peu à peu, très lentement, chez nous, la symbolisation des castes par le costume s'est atténuée. A cela, plusieurs causes : appauvrissement de la classe moyenne, et, inversement, élévation du niveau de vie chez les travailleurs; influence du sport; brassage des classes durant les guerres; mais aussi modification de la « mentalité »...

Spécialement chez les femmes et jeunes filles, les catégories sociales sont de moins en moins sensibles. Le fard, le rouge à lèvres, le Rimmel, les teintures, tous ces apprêts autrefois réservés aux « professionnelles » devinrent progressivement d'un usage courant, et, somme toute, démocratique. En 1900, et même un peu plus tard, une femme « comme il faut » s'en abstenait. Surtout, elle n'eût jamais « refait sa beauté » en public. Elle n'aurait pas fumé, sauf dans l'intimité. Sous le nom de « femmes qui fument », on désignait de basses prostituées. Quant au port du pantalon masculin, il exigeait une autorisation du Préfet de Police...

Si la richesse se marque par la qualité d'un tissu, la valeur d'un bijou, d'une fourrure (encore y a-t-il d'ingénieuses imitations), la silhouette ne varie plus guère d'une classe à l'autre.

Chez les hommes, les différences s'estompent aussi. Il existe de moins en moins de particularités vestimentaires. A la Belle Epoque, le charpentier se signalait par son très large pantalon serré aux chevilles, le déménageur par son tricot rayé, son bonnet; les gens des Halles par leur blouse, dont la couleur indiquait la spécialité; le chevillard, par sa monumentale casquette « à ponts », etc...

Quant aux artistes, ou à ceux qui voulaient s'en donner le « genre », leur panoplie comportait : vaste chapeau Rembrandt, cravate Lavallière, large parfois comme un nœud d'Alsacienne, dolman ajusté (dissimulant commodément l'absence de linge), pantalon à la housarde... L'accoutrement se complétait par de longs cheveux tombant sur le col, et la barbiche « Mousquetaire »...

★

Il y aurait bien d'autres choses à dire pour illustrer la psychologie des castes, en France. Mais il faut savoir se borner. Tout au plus noterai-je encore que, dans les petites villes de

province, comme il est normal, certains préjugés persistent. Par exemple, un Monsieur « bien » ne consentirait guère à porter un paquet, surtout un paquet volumineux. Moins encore un sac à provisions. Souvenir d'un temps où n'avoir point de « domestiques » eût été humiliant.

Pour parler de choses plus sérieuses, mais aussi pour conclure, disons donc que les transformations s'opèrent avec lenteur, et qu'il ne faut pas s'étonner, en conséquence, si, dans un *vieux* pays comme le nôtre, telles manières de sentir, de penser, de se comporter, ont longtemps survécu : bien après la disparition des régimes où elles prirent naissance et vigueur. Pour ma part, je suis né cent ans après la Révolution. Cela ne fait pas beaucoup de générations. Et qu'est-ce qu'un si petit intervalle, lorsqu'il s'agit de l'évolution psychologique d'un Peuple?

Nous connaissons mal notre temps, dit-on. C'est possible. Pourtant, les Français de mon âge auront vu s'amorcer cette simplification, prématurément annoncée par Karl Marx en 1847. De plus en plus, écrivait-il (mais il ne visait pas spécialement la France), « la société se partage en deux classes et abandonne l'ancienne hiérarchie des rangs sociaux multiples »...

Qu'il y ait à cela des raisons d'ordre économique, nul n'en doutera. Il serait abusif de ne retenir aucun autre facteur. Toujours est-il que, actuellement, l'opposition la plus marquée est celle qui résulte de la situation matérielle. La mystique des valeurs, touchant la « naissance », et qui était, toute proportion gardée, l'équivalent du racisme, tombe en désuétude, dans la très grande majorité de notre population. Nous ne pouvons plus relire sans hausser les épaules les récriminations d'un Paul Bourget (*l'Etape*, 1902). Il jetait l'anathème sur quiconque s'imagine que l'on puisse gravir plusieurs échelons d'un coup. Pensez donc! Le fils d'un cultivateur devenant professeur! Monstrueuse hérésie! Crime de lèse-Bourgeoisie!... Pareille impudence et imprudence se paye. Dieu châtie durement les insolents qui ne comprennent pas qu' « *il faut plusieurs générations pour faire une famille bourgeoise* »... C'est seulement après ce délai que l'intelligence, la générosité, la délicatesse du cœur et de l'esprit commencent de fleurir chez les descendants, comme il est facile de s'en apercevoir...

La thèse est risible? — Peu importe. Je suis reconnaissant à feu Bourget de l'avoir formulée. N'illustre-t-elle pas de façon inespérée la force des préjugés de castes, en plein

cœur de la Belle Epoque? C'est même une amusante transposition de la rancune éprouvée autrefois par les purs aristocrates à l'égard des anoblis de fraîche date...

Qu'il soit plus difficile de s'élever au rang de l'élite — j'entends la véritable — quand on n'a pas eu la chance de naître dans l'aisance, c'est hélas vrai. « Pauvreté empesche bons esprits de parvenir », disait Bernard Palissy. Mais, considérer comme une *tare* l'ascendance non-bourgeoise, ajouter des malédictions aux injustices du sort, ce n'est pas beau. Bourget, le « bien-pensant », ne faisait-il donc jamais oraison? Ne lisait-il donc jamais les Evangiles?...

Trente ans avant lui, par exemple, naquit un certain Louis Pasteur, dont l'importance, dans l'histoire du monde, risque d'éclipser la réputation du romancier. Or, il n'était pas, quant à lui, fils d'un solennel Recteur d'Université. Son père, tanneur (ancien sergent-major) allait régulièrement au marché de Besançon pour y vendre ses cuirs. La famille était pauvre, puisque le jeune Louis, répétiteur au collège, prélevait sur son maigre traitement de quoi lui venir en aide. Tout cela est dégradant, n'est-ce pas?... Et l'on se demande si ce garçon n'a pas brûlé sottement les étapes. Sa vraie place eût été dans l'atelier paternel...

. . . .

Je ne me soucie point de prononcer l'éloge des temps que nous vivons. Personne ne me prendrait au sérieux. Il y a, plus que jamais, peut-être, des oppositions farouches, des haines, des luttes, des revendications. Il y a, comme toujours et partout, des arrogants et des timides, des résignés et des révoltés, des favorisés et des misérables. Oui, mais, en revanche, le citadin — que je sache, — ne moque plus le paysan; le médecin, le professeur, l'ingénieur, l'artisan, les gens des métiers les plus divers ne dressent plus entre eux ces cloisonnages où j'ai cru voir une survivance de jadis...

C'est tout ce que je voulais dire. En attendant ce monde à venir, railleusement prophétisé par Panurge : « Entre les humains, paix, amour, dilection, fidélité, repos... Nul leschart, nul chichart, nul refusant. Vray Dieu, ce sera l'aage d'or. Tous seront bons, tous seront justes. O, monde heureux! O, gens de cestuy monde heureux! O, beatz trois ou quatre foys!... Il m'est advis que je y suis »...

DE SAINT-SIMON
AUX LANDES DE GASCOGNE

par BERNARD CHENOT

« L'âge d'or, qu'une aveugle tradition a placé jusqu'ici dans le passé, est devant nous (1). »

Le paradoxe de Saint-Simon (2) s'est poursuivi après sa mort. Il était comte et socialiste, spéculateur et philanthrope, épris de science et fort enclin aux plus mystiques rêveries. Ses idées n'ont reçu crédit qu'après qu'il eût été enterré, obscur et pauvre, par les soins de quelques amis, où figurait Auguste Comte. C'est d'ailleurs dans les années qui suivirent que Saint-Simon trouva sa presse, dont les organes éphémères s'appelaient *Le Producteur, L'Organisateur, Le Globe*... Nulle philosophie n'a été plus étroitement mêlée à la religiosité la plus vague, aux mythes les plus flous, aux rites les plus étranges. Mais nulle doctrine n'a rassemblé autour de son berceau une telle phalange d'hommes de science et d'hommes d'action.

Ceux que groupait rue Monsigny, en 1831, la « famille » saint-simonienne alors dans son apogée, devaient presque tous s'illustrer par leurs travaux industriels ou agricoles, leurs spéculations financières, leurs entreprises commerciales ou leurs succès politiques. Curieuse époque que ce jeune XIXe siècle, où les polytechniciens étaient philanthropes et les banquiers socialistes, où des philosophes défrichaient les landes et lançaient l'industrie! Quelques mois plus tard, la « famille » se divisait; l'emprisonnement d'Enfantin acheva d'en disperser les derniers membres. Pereire et Mony, Gueroult, Charton et Cazeaux, Carnot, d'Eichthal, Buchez et

(1) C'est l'épigraphe du *Producteur*, « journal philosophique de l'industrie, de la science et des beaux-arts ».
(2) 1760-1825.

quelques autres (3) avaient déjà repris dans le siècle les routes qui devaient les conduire aux plus hauts postes de l'administration ou de la finance, voire aux assemblées nationales. Enfantin, lui-même, le pape et l'apôtre, le « père » de la religion nouvelle, devait pousser sa chance jusqu'à la construction des barrages du Nil et à la prospection scientifique de l'Algérie avant de finir, dans la retraite, sa vie tourmentée.

Le saint-simonisme était mort, non les idées saint-simoniennes. Chacun de ces disciples d'une première heure, qui semblait aussi la dernière, en emportait le germe. Sans doute, en trouverait-on la marque dans la vie de chacun de ces hommes, dont la postérité a retenu les travaux. Sans doute aussi, découvrirait-on aisément, parmi d'autres veines, le filon de la pensée saint-simonienne à la base d'une législation sociale et économique dont chaque progrès contredit, depuis 1841 (4), les principes individualistes de 1789. « La politique est aujourd'hui saint-simonienne », écrivait en 1865 le *Journal des Débats*. Qu'aurait-il dit des réformes de 1945 et 1946?



Parmi les disciples de la belle époque figurait en 1831 (5) un jeune ingénieur hydrographe de la marine, Pierre Euryale Cazeaux (6), polytechnicien de la promotion de 1823. Il devait, bien après qu'il eût quitté la secte saint-simonienne, en soutenir les thèses favorites dans une longue suite de publications et d'articles. Il fut l'homme des « magasins ». Le *Magasin pittoresque* dont il a été en 1833 l'un des fondateurs, le *Magasin politique* où il écrivait en 1848, le *Magasin britannique* qu'il projeta de créer, vers 1850, n'avaient pas tant pour but de vulgariser des connaissances scientifiques ou littéraires que d'élever le niveau intellectuel et moral du plus grand nombre. Ce sont des instruments d'éducation, au service d'une foi : ceux qui détiennent les richesses du savoir ont pour mission de les partager avec la masse du peuple pour accroître progressivement le nombre de ces « capacités »,

(3) Cf. Reybaud, *Etudes sur les réformateurs ou socialistes modernes* (1840).

(4) La loi du 22 mars 1841 qui fixe notamment les conditions de l'emploi des enfants dans les manufactures, déroge, pour la première fois, aux conceptions individualistes des libertés du travail et des contrats.

(5) Cf. Reybaud, *op. cit.*, éd. 1864, p. 108 et sq.

(6) 1805-1880.

dont la société doit récompenser les « œuvres » (7). Les « magazines » et autres hebdomadaires de 1950 procèdent souvent, il faut l'avouer, d'un esprit différent. La même inspiration profondément saint-simonienne a dicté au même auteur des ouvrages, aujourd'hui bien oubliés, tels *Les nouveaux Devoirs de la Conversation, Le rôle des Femmes dans l'Agriculture* ou ces brochures consacrées à un projet de caisse de retraites (8), dont certains traits annoncent le futur régime de la sécurité sociale!

En 1837, Cazeaux s'est jeté dans une entreprise qui fut, comme le saint-simonisme lui-même, un échec, non un avortement, puisqu'elle a eu des lendemains féconds.

Par cet épisode, la pensée des plus religieux de nos sociologues et des plus rêveurs de nos philosophes se trouve liée à deux étonnants phénomènes économiques de leur siècle : la résurrection des landes de Gascogne, dont les solitudes se couvrirent en quelque trente ans de forêts et de cultures; la naissance d'une cité, sortie du sable, en moins de temps qu'une ville américaine, pour devenir la riche station d'Arcachon (9) qui attirait, dès le Second Empire, en hiver et en été, les malades et les touristes.



Quand la « compagnie industrielle et agricole d'Arcachon » dont Cazeaux est avec MM. de Blacas et de Wissocq (10) le directeur-gérant, s'installe, en 1837, à la Teste de Buch, département de la Gironde, la tâche qu'elle entreprend est digne de la Bible : peupler, fertiliser, civiliser une région, dont voyageurs et géographes ont célébré, à l'envi, la désolation (11).

La Compagnie a notamment acquis près de 13.000 hectares de sable, d'un seul tenant, dans la plaine que bordent le bassin d'Arcachon, la route de Bordeaux et les grands étangs des landes, connue de longue date, sous le nom de « plaine de Cazau » (12). L'été c'est un désert : le soleil dessèche et

(7) « A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres », principe fondamental du saint-simonisme.

(8) Notamment P.-E. Cazeaux, *D'une caisse générale de retraites et de pensions pour les travailleurs invalides* (1842).

(9) « Heri solitudo, hodie vicus, cras civitas. » C'est la vieille devise d'Arcachon, érigée en commune aux dépens de la Teste, par un décret du 2 mai 1857.

(10) Plus tard, Préfet de la Charente-Maritime.

(11) Voir par exemple les descriptions de Taine.

(12) Ou de Cazeaux.

brûle ce sable où ne poussent guère que de maigres bruyères et quelques ajoncs. L'hiver, c'est une lagune : les brouillards ne s'écartent que pour découvrir une eau grise et immobile, d'où émergent, de loin en loin, quelques bouquets de pins. Il est peu de lieux habitables entre les clochers de la Teste et de Gujan et le cours de la Leyre, au Nord, la suite des étangs et des dunes, au Sud. La population est misérable. La fièvre règne. Arcachon n'existe que dans les cartons de la Compagnie.

Notre jeune philosophe s'en trouve tout désorienté : « Je suis saisi depuis mon départ de Paris, écrit-il, d'une sorte de somnolence, assez naturelle chez un homme qui quitte le poivre et le sel de la capitale pour la monotonie d'une ville de sable où le bruit des voitures ne s'entend pas... » Cette ville, la Teste, n'a pas de rues. « Pouvait-on honorer de ce titre des fossés pleins d'eau dont les lignes sinueuses circulaient entre des maisons basses, souvent en bois et qui étaient dispersées en tous sens, comme si un puissant semeur les eût jetées à la volée... (13). »

Il s'attache pourtant à cette terre maudite, y installe sa femme, y élève ses enfants, et jusqu'à la fin de sa vie, bien après la déconfiture de la compagnie, garde la hantise d'un problème que d'autres, reprenant les mêmes voies, sont en train de résoudre.

Les débuts de la compagnie étaient riches de promesses. Ses dirigeants sentirent, dès l'abord, que le rail était alors l'instrument essentiel d'une révolution économique; sa seule présence pouvait engendrer la vie, là où il n'y avait encore ni habitants à transporter, ni produits à échanger. Le chemin de fer venait de naître et c'est le temps où Thiers n'y croyait pas. Eux le réclament, avec quelque audace, et grâce à l'appui d'Emile Pereire (14), ils l'obtiennent. Un an avant que le législateur autorisât la construction des lignes entre Paris et Rouen, Paris et Orléans, la loi du 17 juillet 1837 a prévu la concession d'un chemin de fer de Bordeaux à la Teste. En 1841, « la vapeur sifflait déjà... entre ces deux villes ».

(13) Du même, *Lettres sur la Teste*, « L'Opinion nationale » des 12 mars et 2 mai 1868.

(14) Cazeaux écrit à celui-ci le 18 mai 1837 : « Mes collègues et moi nous vous demandons, s'il n'y a pas d'indiscrétion relativement à l'intérêt que vous prenez aux autres chemins de fer, de nous aider demain matin auprès de M. Martin du Nord qui est bien disposé en notre faveur. Il n'a besoin que d'un coup d'épaule... ». (Martin du Nord fut ministre chargé des travaux publics du 19 septembre 1836 au 31 mars 1839).

Une autre idée anime les efforts de la compagnie, celle que réalisera, plus tard, Chambrelent : prendre l'eau où elle est, c'est-à-dire dans les grands étangs et dans le canal que la « compagnie des Landes » a entrepris de creuser entre le lac Cazau et le bassin d'Arcachon; mettre à profit la différence de niveau entre les étangs et la plaine pour fertiliser celle-ci, que doivent parcourir de multiples canaux de drainage. Une ordonnance royale du 3 juillet 1838 autorise donc les prises d'eau; les canaux se creusent; une brochure de propagande (15) nous les décrit avec complaisance qui « circulent de toute part et dans tous les sens » et que « remplit jusqu'aux bords un liquide d'une limpidité et d'une transparence extrêmes... Au moyen de pelles, de vannes construites avec toute la simplicité que comportent les travaux rustiques, chaque exploitant peut à volonté conduire sur ses prairies, sur les autres cultures réclamant ce secours l'élément le plus actif, le plus fécond, le plus énergique de la prospérité agricole ».

Ces exploitants, il fallait les appeler. C'est à quoi s'attachèrent les dirigeants de la compagnie. Donnant l'exemple, ils attirent aussi leurs amis pour coloniser la plaine. Et les propriétaires qui se partagent cette terre promise baptisent souvent leurs « directions » de noms que leurs ancêtres ont inscrit dans l'histoire. Les centres d'exploitation de Bonneval, de Mazan, de Salvert, de Blacas, de Marpan, de Pignol s'organisent autour de charmantes habitations « soit en bois, soit en pierre de fer » (16). Quelques entreprises s'installent : une féculerie de pommes de terre, les ateliers des charpentier, forgeron, charron et serrurier qu'emploie la compagnie. En attendant que soient construites les « usines à fer » qu'on projette, la résine, richesse ancienne du pays, est déjà travaillée dans une fabrique. Auguste Chevalier dirige celle-ci; il est frère du saint-simonien Michel Chevalier qui enseigne alors l'économie politique au Collège de France.

Cependant progrès social et progrès technique sont, pour ces hommes, les deux aspects complémentaires d'un même élan vers l'âge d'or et l'un n'est, en somme, que la face humaine de l'autre. En 1839, la compagnie lance donc un appel pour fonder par souscription un « hospice d'apprentis-

(15) *Compagnie agricole et industrielle d'Arcachon. Excursion sur les possessions de cette compagnie.* Bordeaux, 1842.
(16) *Compagnie agricole et industrielle d'Arcachon. Excursion sur les possessions de cette compagnie.* Bordeaux, 1842.

sage d'enfants trouvés ». Ceux-ci « élevés ensemble d'après un plan régulier et uniforme, grandiront dans des sentiments fraternels... Ils seront distribués sur la colonie comme cultivateurs ou ouvriers des différentes professions... Les efforts de la compagnie tendront à les « fixer dans la contrée, en favorisant leur mariage, en leur accordant des prix, des concessions, des terres ou fermages, des avances, des primes, des emplois et plus tard des retraites ». C'est ainsi « qu'ils s'élèveront à la dignité de citoyens, de pères de famille... »

Ainsi s'étalaient les perspectives harmonieuses d'une vaste entreprise, dont le but était, en somme, de régénérer une terre ingrate en y exploitant les plus récents progrès de la technique industrielle et en y développant les initiatives sociales les plus hardies. Cette société de capitaux cachait l'esprit d'un phalanstère.



Au début, les encouragements officiels ne manquèrent pas.

Au mois d'août 1839, le duc d'Orléans était venu à Bordeaux pour poser la première pierre du chemin de fer de la Teste. Il n'hésite pas à se rendre dans cette « ville de sable », visite à cheval les terres de la compagnie et déjeune à la Hume. Il plaît fort à notre philosophe : « Je te dirai même *entre nous* (17), écrit Cazeaux à son père, que le discours du Prince était infiniment plus *saint-simonien* (18) que je n'oserais le transcrire d'après les souvenirs de ma mémoire... Somme toute, conclut-il, il ferait bien de venir souvent, dans son intérêt, parce que son affabilité et sa finesse d'esprit alliées à un grandissime tact ont été fort appréciées et je crois qu'aucun de ceux qui l'ont approché ne se hasarderait à l'appeler *grand poulot* (19) car il a plutôt l'air d'un jeune coq... »

En août 1841, c'est l'archevêque de Bordeaux qui vient, entouré d'un nombreux clergé, accompagné de beaucoup de fonctionnaires et de personnes de distinction, pour voir l'eau s'élancer « dans les innombrables canaux et rigoles destinés à la recevoir » et appeler sur l'entreprise les bénédictions du ciel.

Toutes les cultures possibles sont ensuite essayées. Le seigle et le maïs, le mûrier et la vigne, un peu plus tard le riz, sont

(17) (18) et (19) C'est lui-même qui souligne.

plantés dans la plaine. « Les choses vont bien ici, écrit alors Cazeaux à son collègue Wissocq, les maïs tiennent bon, malgré la sécheresse, on coupe les seigles, on a fauché les prairies », et il commande graines et engrais.

Hélas! Dès 1843, les difficultés commencent. Les contrats passés pour la mise en valeur des domaines n'ont pas été exécutés. Des procès s'engagent dès le début de 1844, le rêve est fini. La compagnie a modifié ses statuts. Elle est autorisée à vendre la moitié de son paradis terrestre et ne trouve pas preneur. En 1849, la liquidation est prononcée; Cazeaux en est chargé. Il se débattra pendant plus de vingt ans dans des difficultés de toute sorte. Cependant au bout de la voie ferrée, et grâce à elle, naissait Arcachon; la Compagnie du Midi, créée en 1852 par les frères Pereire, absorbait, l'année suivante, l'ancienne compagnie du chemin de fer de la Teste, qui avait périclité et faisait d'un des tronçons de la vieille voie le premier élément de la ligne Bordeaux-Bayonne; un peu plus tard, à la suite des expériences d'irrigation de Chambrelent, étaient votées les lois qui devaient assurer la prospérité du pays des landes...

En 1849, on avait pu entendre un dernier écho de l'inspiration qui avait animé les fondateurs de la Compagnie d'Arcachon. Ses anciens directeurs s'adressèrent au Ministre de l'Agriculture pour obtenir la création d'une « société ouvrière de colonisation des landes de Gascogne » qui assurât la mise en valeur de la plaine de Cazau. La Commission d'enquête, désignée par le Préfet de la Gironde, émit un avis favorable. L'affaire en resta là. En 1855, c'est une association syndicale de propriétaires qui fut constituée, à la demande du liquidateur, pour exécuter, à frais communs et proportionnels, les travaux d'irrigation et de dessèchement sur les anciens terrains de la compagnie, morcelés depuis plusieurs années. A la fin de sa vie, Cazeaux tirait lui-même, non sans philosophie, la leçon de l'histoire : « cette affaire prématurée dans une contrée alors sauvage, sans population, n'a réussi qu'à préparer l'avènement du pays, à provoquer la création du chemin de fer, à développer et à faire connaître les landes, à créer des routes et des plantations... mais elle a été désastreuse pour tous ceux qui y ont consacré leur argent et leur temps ».

Curieux destin! Ce n'est pas seulement par la personne de ses principaux héros que l'aventure d'Arcachon s'attache à l'idéologie saint-simonienne. Elle nous montre celle-ci dans

ses rapports avec l'action pratique. Les saints-simoniens sont les enfants terribles d'une génération grisée par les prestiges du progrès. L'acte économique est, pour eux, une démarche vers la réalisation d'un mythe (20). Ils ont projeté sur les miracles de la science l'esprit religieux des anciens âges. L'éclat des premiers succès de la technique moderne leur a fait voir le mirage d'un monde neuf, reconstruit et gouverné par les grands prêtres du savoir. L'extrapolation était trop ambitieuse. Quand l'entreprise de production met en œuvre une foi, dont elle est, en quelque sorte, la vérification expérimentale, elle y puise la richesse et la hardiesse de son inspiration mais elle risque de révéler, au choc des événements, la démesure des espoirs dont elle est née. Il s'agissait bien, à la Teste, de changer la face du monde, par le miracle de l'industrie, de répandre, comme un évangile, les bienfaits du progrès technique, de lier étroitement à celui-ci le développement de nouvelles institutions sociales. Les premiers canaux sont à peine tracés, les premières pousses sortent à peine du sable que les pionniers d'Arcachon voient déjà les Landes se couvrir de vignes, de mûriers, de rizières et qu'ils entendent la voix de fer des machines, animant les dizaines d'usines, dont les plans dorment encore dans leurs dossiers. Illusion. Il en est resté un chemin de fer et quelques idées. D'autres hommes sont venus et le miracle s'est accompli, non pas tel qu'il était prévu dans ses détails naïfs, mais aussi riche de conséquences que pouvaient le souhaiter les hommes de 1837.

De même, la doctrine saint-simonienne, au lieu de s'enraciner dans le sol, au contact des réalités quotidiennes de la lutte politique, s'est envolée vers les cimes métaphysiques et s'est dissoute dans les rêveries mystiques, discréditée à la fois par des rites puérils et par le verbe apocalyptique de quelques visionnaires. Et pourtant, parmi les lois qui marquent depuis un siècle une transformation progressive des structures sociales et économiques de la France, il en est peu qui n'auraient pu porter, en exergue, une devise saint-simonienne. Le destin de ces hommes était sans doute de tracer les premiers sillons et de les perdre dans le sable; d'autres devaient cultiver les mêmes champs pour y faire germer la moisson.

(20) « Tout pour l'industrie, tout par l'industrie », article de foi du saint-simonisme.

Quoi qu'il en soit, le saint-simonisme nous paraît aujourd'hui, à plus d'un siècle de recul, l'un des mouvements les plus révélateurs de l'esprit de « 1830 »... Quand on considère, d'un peu loin, ce temps de romantisme et d'équipement industriel, de socialisme utopique et d'essor des banques, on croirait découvrir deux chaînes parallèles de pensées, deux suites de personnalités, dont chacune poursuivrait sur des plans différents des œuvres sans contact. En regardant de plus près, c'était, on le voit, les mêmes hommes : le poète était député, l'ingénieur prêchait une religion nouvelle et le banquier rêvait de réformer la société. Le cloisonnement qui devait, par la suite, séparer les unes des autres les activités humaines n'existait pas. La tradition de l'humanisme et de l'encyclopédie était, une dernière fois, renouée. La ligne de la pensée saint-simonienne passe à la crête des contrastes qui ont donné à ce siècle de désordre et de progrès son aspect chaotique et grandiose. De là, sans doute, certains échecs, mais aussi, la fécondité lointaine de l'idée.

NOUS NE RETOURNERONS PLUS A WALHEIM

par LOUIS VELLE

Cette fois, c'est sûr. Nous ne retournerons plus à Walheim. Walheim est vendu.

Je connaissais la maison avant que d'y être allé. Je veux dire, avant de la découvrir moi-même. On m'y avait amené dès ma naissance et j'y passais l'été à mon petit âge. Mais de cela, je n'ai aucun souvenir, et c'est mieux ainsi.

A Paris, dans le salon des Tantes, nous parlions de Walheim. J'avais six ans. On me montrait des photographies et aussi les aquarelles de Ginette. « Mais ces bâtiments n'existent plus. Ils ont été détruits à l'autre guerre. » On disait déjà « l'autre guerre » dans la famille, en parlant de Quatorze-Dix-huit. Beaucoup de gens commencent à compter à celle-ci. Mais chez nous, il y avait eu Soixante-dix et quarante ans d'occupation.

Petit à petit, j'avais une image de cette maison que je ne connaissais pas, et je me préparais pour l'été. Mais il y eut cette année-là dans le pays une épidémie de poliomyélite, et seules les Tantes prirent le chemin de Walheim.

L'année suivante, je découvris réellement la maison.

Cela commençait pour moi à la gare d'Altkirch. Nous prenions l'autocar qui nous déposait au carrefour, devant l'auberge, à cinquante pas de nos fenêtres. Par-dessus la palissade, je voyais déjà notre vieux puits, assurément le plus beau du village, vendu en carte postale. Et je m'avançais, mon colis à la main.

A présent que j'arrive devant la maison, que je dois parler d'elle, j'hésite. Je ne sais par où commencer.

Elle était très grande, peut-être aussi la plus grande du village, et son toit s'inclinait très bas vers la route. Mon premier étonnement fut de voir que nous vivions à l'étage. Pourquoi pas au rez-de-chaussée? « Le rez-de-chaussée est trop humide! » C'est vrai, et bien noir aussi. Toutes les eaux d'hiver, toutes les neiges qui fondent sur la route, le noient chaque année. C'était d'ailleurs bien agréable, ce premier étage. On dominait la route. Oh! pas de bien haut. En se penchant un peu, on pouvait serrer la main de celui qui passe. Mais il était défendu de se pencher. La tête m'aurait entraîné.

Que de chambres, mon Dieu! Que de portes à ouvrir! Je pouvais croire au début que j'étais perdu. C'était bien agréable. Perdu dans cette bonne grosse maison.

Ma chambre était la Grande Chambre ou la Chambre des Enfants. J'y dormais seul cette année-là (mon frère n'était pas avec nous), et cela n'allait pas sans émotion, le soir. Mais tante Dadine laissait sa porte entr'ouverte. Elle ne faisait pas plus de bruit qu'une souris, mais enfin elle était là et la chouette du tilleul pouvait bien ululer.

Le lendemain, j'essayais d'avoir oublié la maison pour pouvoir me perdre encore, mais c'est un jeu qui devenait de plus en plus difficile. Je me disais : « Peut-être qu'il y a encore une chambre entre celle de Dadine et celle de tante Marie? » Je me précipitais. Je savais bien qu'il n'y avait que deux marches. Mais peut-être qu'il y avait bien une chambre tout de même. Non, il n'y avait pas de chambre. Mais il y avait ces deux marches, ces deux hautes marches, tout un monde. Je m'asseyais. J'étais dans la chambre de Dadine. Elle devait à cette heure ramasser des pommes au verger avec le reste de la famille. Peut-être même m'avait-on appelé. Peut-être m'étais-je caché derrière le grand poêle en faïence de ma chambre. « Louis,.. Loulou,.. mon petit Loulou...! » Rien n'y faisait. Je n'aimais pas ramasser les pommes, bien sûr, mais j'aimais surtout avoir la maison à moi tout seul. Que faisaient les meubles quand nous n'y étions

pas? Eh bien, rien. Rien du tout! Ils ne bougeaient pas, je l'ai constaté bien souvent.

J'allais m'asseoir sur les deux marches de la chambre de Dadine, la porte dans mon dos. C'était la chambre la plus petite, la plus étroite, la plus longue, la plus sombre. Je crois que c'est par elle que l'on arrivait le mieux au cœur de la maison, qui était un cabinet noir fermé de tous côtés, sans fenêtre, presque inaccessible. Je passais très vite devant la porte. On ne l'ouvrait pas une fois par saison. Que pouvait-il bien renfermer? Rien. Du noir. Du noir que l'on sentait presque au bout des doigts, tant il y en avait. Du noir depuis des siècles. De l'obscurité amassée pendant des générations. Le vrai cabinet noir, le seul que j'aie jamais connu. Une fois, j'ai vu la porte ouverte. La lumière du jour n'entrait point. C'était le noir au contraire qui envahissait le corridor.

Ainsi donc, ce cabinet noir était le centre de la maison. Et la tête du lit de Dadine par le mur touchait au cabinet. Dès que je suis dans une pièce, je me demande ce qu'il y a de l'autre côté du mur. Et s'il n'y avait pas de mur? Le lit de tante Marie tomberait sur celui de Dadine, à cause des deux marches; celui de Papa dans l'escalier; le mien ne tomberait pas. Cela me rassurait.

La chambre de Dadine était donc la plus sombre. Cela devait tenir à la vigne qui obscurcissait la fenêtre, à la moustiquaire, aux rideaux, aux tableaux, mais surtout, pensais-je, au cabinet noir. Le noir devait sortir par une fente du mur, quelque part derrière la tête de son lit, ou derrière son poêle. Il était encore épais au-dessus de la table de nuit, à la hauteur du tableau de Jésus, moins déjà devant les ancêtres, presque plus à son petit bureau.

La plupart des tableaux de la maison, les plus impressionnants en tout cas, se trouvaient dans sa chambre. Au-dessus de son lit, les bras en croix, dressé sur un ciel d'ébène, la tête brisée, Jésus. Personne à ses pieds, l'abandon, la misère, les ténèbres de la neuvième heure. Le tonnerre semblait rouler comme l'avait désiré le peintre, dans un ciel désolé. Et juste au bas du tableau, rompue en son milieu par le pied de la croix, tout contre le cadre,

une espèce d'aurore étroite où se profilaient les toits de Jérusalem. Il y avait aussi, en regardant mieux, mais ça, je ne l'avais pas remarqué la première fois, une tête de mort et deux tibias. J'ai souvent contemplé ce tableau. C'était pour moi l'image du Jugement Dernier.

Les ancêtres étaient moins sévères. C'est au costume que je pouvais les reconnaître. « Alors, ceux-ci sont les parents de celui-là ? » — « Non, de celle-là. Celui-là n'était que le mari. » Au-dessus du petit bureau, presque à part, le propre père de Dadine. Il semblait gêné de se trouver en telle compagnie. Il n'avait pas l'air encore d'un véritable ancêtre. Il portait la barbe comme bien des gens aujourd'hui. Son faux col et son veston ressemblaient aux nôtres. Mais de tous, c'était lui le plus beau.

J'allais rejoindre la famille au verger, de l'autre côté des bâtiments. Immense. Un hectare entre les granges et la haie du fond. De quoi se perdre mieux encore que dans la maison. J'étais heureux.

« Hou-hou ! » — « Hou-hou ! » Non, la famille ne ramassait pas les pommes. On avait dressé une petite table et sorti quelques pliants. La famille prenait le thé. Je n'y avais pas droit, j'étais trop petit. Mais un grand bol de lait m'attendait, que je buvais d'un trait, « au risque de te faire du mal », disait la tante.

Après le goûter, je proposais un Nain Jaune. J'allais chercher les cartes. Et sous les pommiers, nous jouions jusqu'aux premiers moustiques.

Marguerite venait nous surprendre. Elle arrivait à pied de Steinbrunn, par-dessus la colline. Elle n'avait pas changé. Elle marchait toujours aussi droite.

— J'ai pensé que nos Parisiens étaient arrivés, disait-elle.

En son honneur, le premier soir, j'avais permission de me coucher plus tard. J'en profitais pour poser mille questions sur la maison, sur la famille, sur les morts. On parlait souvent du désastre de la dernière guerre. Les bâtiments en ruine, le grenier effondré, la vaisselle aux quatre coins.

J'allais me coucher en pensant à la guerre. Et si les

Allemands attaquaient cette nuit? Aurions-nous le temps de nous sauver? L'Allemagne était là tout près. L'Allemagne existait donc. C'était un pays, un vrai pays comme la France. Le lendemain, sur la colline, mon père me montra la Forêt Noire — quel beau nom!

— Tout ça, tout ça?

— Oui.

Mes bras étaient trop courts pour rassembler l'horizon.

— Mais, la Forêt Noire, c'est l'Allemagne?

— Oui.

Je restais pétrifié. L'Allemagne!

— Mais, là, c'est aussi la Forêt Noire?

— Non, c'est la France.

— Mais, ça se touche avec la Forêt Noire?

— Non, il y a le Rhin, dans le creux, là-bas, qui nous sépare.

— Mais, ça se ressemble, on dirait.

— C'est le même paysage qu'ici, dit mon père.

Quel coup!

Le pays des ennemis était comme le nôtre. Le pays des Allemands ressemblait au nôtre. Il avait l'air aussi beau. Quelle injustice!

— Mais, quand les Français et les Allemands se rencontrent, ils se battent?

— Pourquoi veux-tu qu'ils se battent?

— Je ne sais pas.

Pour moi, quand les Français et les Allemands se rencontraient, ils se battaient. Si j'avais rencontré un petit Allemand, je me serais battu avec lui.

Mais autre chose me tourmentait. J'avais lu dans un livre de l'école que les Allemands nous faisaient la guerre parce que notre pays était plus beau que le leur. Je venais de voir l'Allemagne, c'était la même chose que chez nous. J'avais beau me forcer, je ne pouvais pas trouver ce côté-ci plus beau que l'autre. Si je l'avais dit ou seulement pensé, c'eût été un mensonge. Alors, c'était le livre qui avait menti?...

Mais quand on redescendait dans la vallée, on ne pou-

vait plus penser à l'Allemagne, ni aux Allemands. On était à l'abri d'y penser.

Lorsque j'étais seul, j'avais toujours envie de m'approcher de la rivière. C'était défendu. On tombe si vite dans la rivière. Il y a quelques années, un petit enfant de Tagolsheim s'est noyé. S'il avait écouté ses parents... L'Ill coulait si près. Cent mètres à peine derrière notre haie. Nulle part, elle n'était profonde. Du pont, on voyait très bien les pierres du fond. A cet endroit, les gamins du village descendaient dans l'eau. C'était tant pis pour eux!...

En suivant l'Ill, je traversais toute l'Alsace. Mulhouse, Colmar, Strasbourg. Haut-Rhin et Bas-Rhin. Sur un petit bateau. Du haut du pont, hélas!

Mais le pont était vite franchi. Nous montions par le reste du village, par la forêt, les vignes, jusqu'aux fours à chaux d'Emmlingen. Le chemin suivait à découvert le flanc de la colline. Et de là on voyait Altkirch comme de nulle part ailleurs. Mieux que de l'autre côté de la vallée. Mieux que du haut des carrières où l'on ne voit que la gare, l'usine, les casernes, et juste à nos pieds, le cimetière militaire. Des carrières, on est trop près. On entend les locomotives, les wagonnets, les bennes. Mais du chemin des vignes, rien. Quelquefois seulement, les cloches de l'église. Nous nous arrêtions toujours à l'endroit le plus découvert. Mon père s'appuyait des deux mains sur sa canne. Il restait sans rien dire. Nous regardions. La vie paraissait suspendue. Le silence découpait mieux encore la silhouette de la ville. Des siècles de labours, de récoltes et d'épreuves dormaient au fond de la vallée.

On repartait. On s'arrêtait encore. On repartait. L'un derrière l'autre. Nous n'aurions pas ouvert la bouche avant les premiers arbres. Alors, je revenais à côté de lui. Nous avions du mal à reprendre la conversation.

De quoi parlions-nous? D'histoire, surtout. L'histoire de ce coin de terre, l'histoire de la famille, l'histoire de cette maison, — que nous n'avions pas achetée, qui avait toujours été à nous, que nous n'avons plus. De cette

maison qui avait vu se consumer deux villages autour d'elle, qui avait regroupé le troisième. De cette maison que ni Français, ni Allemands, ni Suédois, ni Suisses n'avaient pu détruire. De cette maison que les arquebuses, les canons, la mitraille n'ont pu entamer. De cette maison que le feu a si souvent léchée sans en goûter les cendres. De cette maison têtue et obstinée d'où nous sommes sortis.

Nos anciens ne régnaient pas sur la vallée. On ne comptait parmi eux ni maître, ni seigneur et ils n'avaient de noblesse que dans leur paroisse. Ils étaient là simplement depuis des siècles au bord de cette route.

C'est à eux que je pensais au retour. A ceux dont nous n'avions pas les portraits et qui rôdaient la nuit dans leurs murs. Comme j'y croyais!

Mais le soleil du lendemain les exilait de ma pensée. On ne peut les fréquenter qu'au crépuscule, et seul encore. Parler d'eux les éloigne.

Le lendemain, c'était dimanche. Dimanche et les petits pains! Ils se tenaient par le flanc, comme une portée de frères siamois, dix, douze, quinze, un clavier de petits pains. Chauds encore. Le beurre fondait sitôt posé.

Dimanche, c'était les habits neufs, le col empesé, quelquefois les boutons de manchette.

Longtemps avant la grand'messe, je me tenais en haut des marches, prêt jusqu'au bout des ongles. Je tournais sur le palier. Défense de descendre au verger, l'herbe est trop humide. J'ôtais mon gant pour retirer la gomina qui me tombait dans le cou. Je restais avec cette espèce de confiture rose au bout des doigts.

— Papa, qu'est-ce qu'il faut que j'en fasse?

— De quoi?

— De ma gomina, elle coule.

— Remets-la sur tes cheveux.

— Rrh!...

Personne en vue?... Vite, j'étalais ma gomina sur la rampe... Là! C'était du travail bien fait. Mon doigt était sec. Je pouvais remettre mon gant.

L'église est en face de la maison, de l'autre côté de la route, entre les bâtiments d'école. Tout le village passait sous nos fenêtres. Je me tenais derrière le rideau, comme pour la procession du Quinze-Août, mais il ne fallait pas que les tantes me surprennent.

Après la messe, sur la place, le garde champêtre faisait les annonces.

— Dis, papa, qu'est-ce qu'il dit?

— Quelqu'un a perdu son portefeuille sur la route d'Illfurth.

— On ne l'a pas retrouvé?

— Je n'en sais rien.

Il bavardait avec ses amis, souvent en patois. Je disais bonjour, mes petits doigts perdus dans leur grande main.

Nous mangions de bonne heure, car les tantes se rendaient aux vêpres. Et après, nous nous retrouvions dans le salon. Nous avions souvent des visites. Mlle Schuller de Colmar, ou Mlle Maria Stamm. Je restais par politesse sur un coin du canapé, devant « la mort de Socrate ». Avec l'espoir que quelqu'un proposerait un Nain Jaune. Pas avant le thé, en tout cas. Alors, je regardais le salon. Une bien jolie pièce en vérité. Nous pouvions y recevoir dignement. Il y avait un piano et quantité de sièges pour la société. Il y avait surtout un parfum particulier qui venait peut-être des meubles, des rideaux, des tableaux, je ne sais pas. Mais quelle bonne odeur! Presque aussi agréable que celle du tiroir où nous rangions les cartes et le jeu de course.

Je regardais les ancêtres. C'était l'autre branche de la famille. Des portraits plus modestes, à l'exception de celui du grand-père, un bien bel homme, lui aussi. Il faut dire qu'il était arrivé malheur aux oncles. Leurs visages étaient devenus tout noirs. Ils avaient presque l'air de négrillons. Mais enfin, ce n'étaient que des oncles. Et quand je les avais bien regardés, et quand j'avais bien regardé Socrate sur le piano, sa coupe de ciguë, son bras levé et l'esclave qui pleurait, eh bien, je redescendais vers nos hôtes.

— Oh! mademoiselle Stamm, il y a une guêpe sur vous!

— Mon Dieu-Jésus!

Tout le monde se levait.

— Ne bougez surtout pas!

— La voilà qui s'envole.

— Fermez la fenêtre.

— Elle est dans le rideau, à présent.

— N'approche pas, elle va te piquer!

Dadine revenait avec un torchon. On le passait à papa. On lui laissait le champ libre. Il s'approchait de la fenêtre, et d'un coup sec, envoyait la bestiole par terre. On mettait le pied dessus. Crac! La petite guêpe rendait l'âme.

— Elle est bien morte, au moins?

— Oh! la, la.

Elle était bien morte. Nous pouvions nous rasseoir. On l'avait échappé belle!

Le dimanche au soir, Marguerite nous quittait.

— Reste encore, tu seras prise par la nuit.

— Non, non, il faut que je sois demain chez les sœurs de Landser.

— Veux-tu que l'on t'accompagne jusqu'à la chapelle?

— Restez donc, je marche plus vite que vous.

Elle s'éloignait à travers le verger, toute droite, sans se retourner.

Et voilà un dimanche de passé! Les cloches de l'angélus n'ont plus la conviction du matin. Combien reste-t-il encore de dimanches?... Deux?... Trois?... Plutôt trois, le Quinze-Août n'est pas encore venu.

Un soir de la semaine, vers cinq heures, quand elles étaient disposées, les tantes mettaient leur chapeau. Tante Marie se posait devant le miroir, et d'un coup sec de son épingle, elle traversait la paille et son chignon. A l'extrémité de l'épingle, pendait une minuscule lampe de fer forgé. Je marchais en arrière pour mieux la voir se balancer. J'étais étonné qu'elle ne fît pas un bruit de clochette. Nous suivions la route jusqu'au bout du village. Le cimetière est après le passage à niveau. Devant la

grille, je baissais mes manches et nous entrions à voix basse. Les morts étaient là, sous nos pieds, bien en ordre, un peu comme les petits pains du dimanche. Je n'éprouvais aucune crainte. Et quand je parlais d'y aller tout seul la nuit, c'était sérieux. J'arrachais les herbes. Les tantes faisaient leurs dévotions, pieusement, les yeux baissés. J'essayais de prier. Sans y parvenir. Je remuais les lèvres « mmemmemmemmemmemme... ». Qu'est-ce que ces prières pouvaient bien faire à nos morts? C'étaient de vieux morts. 1847, 1865, 1866, 1882. Pourquoi ne pas prier pour cette petite fille que l'on avait enterrée à l'entrée des vacances? Elle reposait à quelques pas de nous sous la terre fraîche. Les fleurs qu'elle avait connues sur sa fenêtre, ces mêmes fleurs se fanaient auprès d'elle. Est-ce qu'il pourrait m'arriver de mourir aussi jeune? Oh! non, c'est impossible. Ma petite âme n'est pas assez belle. Celle de la petite fille devait l'être, que le Bon Dieu l'ait emportée si vite.

— Eh bien, viens-tu, ça n'est pas poli de regarder comme ça la tombe des autres.

Le chemin montait jusqu'à la voie romaine, au sommet de la colline, là où le soleil se couche. Mais nous n'allions pas plus loin que l'Echo. Nous nous arrêtions en face de la forêt, la prairie entre nous.

— Hou-hou! criait tante Marie.

— Hou-hou! disaient les arbres.

Tante Marie s'étonnait.

— Il y a quelqu'un qui nous répond. Ecoute : Hou-hou!

— Hou-hou!

— Tu vois, disait-elle.

Mais pour qui me prenait-on? J'avais lu le dictionnaire. Attendez un peu. Je prenais tout mon souffle.

— N'est-ce-pas-que-tante-Marie-raconte-des - histoires - oui?

— Oui, répondait l'écho.

— Ah! tu vois.

Les tantes riaient aux larmes. Moi aussi.

Nous redescendions vers le village, et l'ombre sur les pentes nous prenait de vitesse.

A califourchon sur la plus haute branche de l'arbre, je regardais les Indiens ramper dans la prairie. Mon jeu ne m'amusait plus, et d'un coup, je les ai tous tués. Je les ai tués surtout parce que l'heure du repas approche, et que je n'aime pas que l'on m'appelle quand j'ai encore quelques ennemis à exterminer. Les Indiens dormaient donc sous le soleil et je me demandais où nous irions cet après-midi. Au Moutseme? A la vieille église d'Illfurth? A Altkirch?

Le Moutseme n'est pas trop loin. C'est l'endroit le plus frais de la vallée. Personne n'y vient que les faneurs pour se désaltérer. Je pourrai jouer les pieds dans l'eau. Papa m'aidera à faire un barrage. Les tantes viendront nous rejoindre après le coup de trois heures. Elles traverseront toutes les prairies, leur lampe à alcool sous le bras. Nous avons amené le plus gros, mais ça, elles ne le confieraient à personne, ni à l'aller, ni au retour.

L'église d'Illfurth? Diable, c'est loin! Surtout que papa voudra passer par la forêt. Mais quelle surprise, au sortir du bois de tomber sur cette espèce de tour rude : la Vieille Eglise. Mais le village, direz-vous, où est le village? Oh, le village — que Dieu ait son âme, il a péri. Les ardoises sont sous la moisson. Tout ça, c'est à présent plein champ, comme il advient des vieilles choses. Pays de passage, pays de guerre. L'église nous le dit avec ses vitraux plus étroits que des meurtrières. Mais le cimetière demeure, moins grand que notre cour, avec ses morts couchés au midi. A force de remblai, l'église étouffe. Il faut maintenant descendre deux marches. On ne vient plus au culte, mais tous les papillons sont là. Et les abeilles qui n'ont respect de rien butinent aux fleurs de l'autel. La peinture s'écaille, mais je sais qu'on y voit un ex-voto terrorisant. Le patient est renversé sur les marches de l'autel, un diable noir sort de sa bouche, et la Sainte Mère de Dieu est dans un coin prête à l'assister. L'ange déploie une banderole... ou bien la banderole est-elle sous la peinture?... Ah! je ne me souviens

plus. Et l'exorcisé, comment s'appelle-t-il?... Joseph... Joseph... Son nom ne me revient pas. Le mieux est d'y retourner.

Mais à table, j'apprends que nous devons accompagner les tantes à Saint-Morand. Et voilà!... Chaque fois que l'on me demande où je veux aller, je ne sais que répondre.

Et juste aujourd'hui... enfin!

Saint Morand est le patron de la vallée, depuis Ferette jusqu'à Mulhouse, et peut-être même au delà. Il avait établi son ermitage dans les prairies de chez nous, juste au bord de la rivière. Là où se dressent maintenant l'église, le couvent et les bâtiments de l'hospice. La légende dit qu'il dormit cent ans. Et comme preuve, on vous montre la pierre où il posait sa tête, qui est aussi creusée que mon oreiller après une nuit de bon sommeil. Saint Morand doit ses visites aux maux de tête qu'il guérit, dit-on. Mais les visiteurs sont rares. Ils trouvent plus joli de croire aux cachets d'aspirine. Papa qui en vend ne croit pas aux cachets d'aspirine; ni à saint Morand, d'ailleurs. Il faut s'agenouiller sous la pierre du tombeau, se courber vers deux trous noirs, et l'invoquer. Je n'ai jamais osé le faire. D'abord, je n'ai pas mal à la tête (je suis trop petit pour ça) et puis ces trous noirs ne me donnent pas confiance. Si j'y tombe, qui viendra me chercher?

Quand nous sortons de l'église, l'orage gronde. Les vieillards de l'hospice se hâtent vers la grille. Leurs mâchoires marchent toutes seules et ils ont l'air de parler à des gens que l'on ne voit pas. Je donne la main quand ils passent près de nous.

Ils seront à l'abri avant que nous ne touchions au Grand Calvaire. Le vent que rien n'arrête nous pousse dans le dos. « Rentrez dans vos maisons, bonnes gens, l'orage est derrière moi. » Nous marchons tête basse, le long des façades. Les persiennes claquent. Voilà le premier éclair. La foudre est tombée dans les futaies au-dessus des vignes. Vite, elle approche. J'arrive à la maison, essoufflé.

— Fermez les fenêtres, crie Dadine.

Allons, la pluie peut bien venir à présent. Elle ne tardait pas, et la nuit tombait avec elle, surprenant les gens et les choses. On allumait, mais le courant avait été coupé. Alors, Dadine sortait les chandelles, et nous allions d'une chambre à l'autre, lumière au poing, brusquement rejetés à un autre âge.

« J'ai connu cela quand j'étais petite, disait tante Marie. Nous allions nous coucher le bougeoir auprès de nous. » Quelle chance elle avait eue! Je jouais à « autrefois » et c'était presque vrai. Je passais devant chaque cadre en l'éclairant de ma chandelle. Les ancêtres n'avaient plus leur expression familière, et cette découverte n'allait pas sans terreur. Mais quelle terreur! la plus délicieuse. J'allais d'un corridor à l'autre en protégeant ma flamme, car le vent s'était mis de la partie. Il s'acharnait sur le toit et forçait les fenêtres mal fermées. Le tonnerre rôdait sur le village, comme cherchant sa proie, tantôt à un bout, tantôt à un autre.

Je finissais par m'asseoir dans la chambre de Dadine, sur les deux marches et je rêvais. Des gens frappaient à la porte, brigands ou pèlerins. Il y avait un grand feu dans une autre pièce. Et ces gens d'aventure me parlaient des aïeux. J'écoutais leurs voix dans ma tête : « Ah! disaient-ils, nous n'avons pas de portraits, nous autres, nous devons marcher toujours. »

Mais qui vient me déranger? Qui fait fuir tous mes amis? C'est tante Dadine. Elle s'inquiète de me savoir seul. Elle me ramène chez les vivants à présent que la lumière est revenue. Le tonnerre s'éloigne à regret. L'orage passe. Et quand la pluie ne tombera plus, nous ouvrirons les fenêtres.

Les jours passaient vite pour le petit écolier et, certains matins, un peu désespéré, je mettais la tête sous les couvertures, comme pour étouffer l'idée que les classes recommenceraient. Car le Quinze-Août est passé. Et je ne vois d'autre fête que la Saint-Louis pour m'empêcher de glisser d'un trait jusqu'aux premiers jours d'octobre. Je pensais à cela lorsque nous allions rendre visite au maître d'école. Il nous entraînait jusqu'à sa classe, au

milieu des tables vides. Mon plaisir était de m'asseoir sur les pupitres, petite revanche sur les mois à venir.

Cette Saint-Louis me tourmentait un peu. Devais-je souhaiter qu'elle vienne? J'aurais toutes les merveilles qui m'attendaient sous les draps de l'armoire. Mais c'était aussi la fin des vacances. Alors, je désirais qu'elle ne vînt jamais. Mais à quoi bon toutes ces pensées? Chaque jour fait sa besogne et les lendemains viennent vite.

Marguerite arrive chez nous la veille au soir. Elle est passée par Mulhouse pour m'acheter un cadeau. Je fais semblant de ne rien voir, mais à la forme du paquet, je sais déjà que ce n'est pas la carabine dont je rêvais. Les tantes ont dû s'y opposer.

La Saint-Louis tombe en semaine, mais pour la famille, c'est un autre dimanche, souvent même le dernier. Sur la table de la cuisine, tante Marie achève mon gâteau. Avec un petit tube de crème, elle écrit : « Vive la Saint-Louis ». Je m'écarte un peu pour ne pas la gêner. La moindre erreur serait irréparable. Je retiens même mon souffle tant qu'elle n'est pas au bout... Ça y est, le gâteau est achevé! Il est aussi beau que ceux du pâtissier d'Altkirch.

Au dessert, les cadeaux sortent de leurs cachettes. J'arrache les ficelles, je laisse traîner les couvercles et les emballages. Aujourd'hui, personne ne me grondera. Je fais le tour de la table en serrant mes trésors à plein bras, et je me sauve sans attendre le « canard » de schnaps auquel j'ai droit. Je m'amuse désespérément tout l'après-midi. Car les jouets et les jeux quitteront à peine leurs boîtes. Le lendemain, Dadine monte au grenier. Pendant trois jours, la valise ouverte occupera le milieu de la chambre. Je n'ai plus le cœur de me distraire.

Il faut dire au revoir au village, au verger, à la campagne. Nous faisons une dernière fois la promenade des vignes, le cœur un peu lourd. Demain, je ne sortirai pas, j'aurai mes habits propres. Je serai derrière le rideau à regarder les gens qui passent.

Je tourne dans les pièces, je vais, je viens, comme si j'avais perdu quelque chose. Je finis par m'enfermer dans le salon. Je retrouve le parfum des dimanches qui

ne sont plus, l'ennui des visites, les guêpes. Je regarde chaque objet, je m'approche, je le touche, si c'est possible. C'est ce qu'il faut quitter. Les albums, les éventails, les porcelaines, les vitrines, les portraits, et ces cadres où nous serons un jour. Il me semble que la mort est sans importance; que quelque chose des aïeux vit encore parmi nous; qu'ils sont là. De l'autre côté sans doute, mais si proches.

Il faut saluer les voisins avant qu'ils ne partent aux champs. Pour eux, la vie continue. Ils ne savent pas la peine de partir. Je fais le tour des granges pour ne pas oublier l'odeur des foins, — que je retrouve parfois, l'hiver, dans les dictées de l'école. Je m'attarde auprès de leur table qui sent la terre et le bon pain. On me propose à manger, mais je n'ai plus d'appétit.

Une dernière fois, je retourne à la maison. La porte du salon est fermée. Je n'ai pas le cœur de l'ouvrir, ni d'aller dans les autres pièces. Je reste appuyé à la rampe. Enfin, nous descendons sur la route. L'église sonne une heure. L'autocar ne doit pas tarder.

Je regarde les paysans qui montent aux champs. Leurs bœufs s'abreuvent à la fontaine. Les gamins se battent. Le garde champêtre pose une nouvelle affiche. Ah! oui, la vie continue. Cela me fait mal. Je voudrais que tout s'arrête, le temps que je parte. Ces gens et ces choses n'auront pas une pensée pour moi. Je n'en veux à personne. Mais est-ce ma faute si je m'attache tant à eux?

On entend un klaxon derrière les arbres.

— Le voilà, le voilà, crie Dadine, et déjà elle nous embrasse.

Mais ce n'est que la voiture de l'épicier.

Oh! que l'autocar vienne à présent, j'ai trop de chagrin.

Et il arrive. C'est l'autocar bleu, celui-là même qui nous a amenés. Nos adieux sont rapides. Les tantes restent sur le bord de la route. Elles agitent leur mouchoir. Elles paraissent s'éloigner de plus en plus rapidement, et au-dessus d'elles, je regarde la maison, je la regarde

vite, de toutes mes forces, car je sais que le tournant approche, et le tournant efface tout...

Voilà. D'autres maisons ont pris la place.

— Au revoir, Walheim! A l'année prochaine, je disais.

Mais cette fois mon petit voyage est sans retour. Nous ne retournerons plus à Walheim. Walheim est vendu.

MERCVRIALE

LETTRES

LES *ŒUVRES COMPLETES* DE RAYMOND RADIGUET. — Près de trente ans après sa mort paraissent en un fort volume, luxueusement édité, les *Œuvres complètes* de Raymond Radiguet (1). On n'y trouve pas tout ce qu'il a publié, notamment ses tout premiers poèmes parus dans la revue de Pierre Albert-Birot, *Sic*, la pièce qu'il écrivit avec Jean Cocteau : *Le Gendarme incompris*, mais on peut y relire, en suivant : *Le Diable au Corps*, *Le Bal du Comte d'Orgel*, *Les Joues en Feu* et, sous le titre « Textes divers », une comédie-bouffe en deux actes : *Les Pélican*, des poèmes édités par Bernouard, un conte : *Denise*, les *Fragments* autrefois recueillis par Henri Massis aux *Cahiers Libres*, des pages de *Carnets* et deux *Notes critiques* relatives à M. Jean Cocteau, par lesquelles Radiguet payait tribut de reconnaissance à son inventeur.

En l'occurrence, cet inventeur nous a toujours gêné. Il a tellement donné, toute sa vie, dans le toc, le brillant et la fausse grandeur! Il a suivi, en feignant de les précéder comme disait Gide, tant de modes et de courants! Quel rôle exact a-t-il joué auprès de l'adolescent que Max Jacob lui envoya vers la fin de l'année 1920? Les bruits qui lui attribuent la paternité du *Bal du Comte d'Orgel* sont-ils fondés?

Raymond Radiguet, fils d'un dessinateur humoristique demeuré obscur, écrivit ses premiers vers à quatorze ans sur les bancs du lycée. A quinze ans il s'occupa de les placer dans des revues et connut Georges Gabory qui lui fit passer dans le numéro de *Sic* du 30 juin 1918 un *Poème* signé Raimon Rajky. Le deuxième, qui paraît dans la même revue en novembre 1918, puis les suivants : *Tohu*, *Plan*, *Cadran sans aiguilles*, *Allusion*, qu'on trouve dans les diverses livraisons de *Sic* jusqu'en avril 1919, sont signés Raymond

(1) Grasset, éd.

Radiguet. De forme et d'inspiration cubiste, ils doivent beaucoup à Max Jacob, Apollinaire et Reverdy, tout comme ceux qu'il publie dans *Littérature* première manière, et bien que dans la préface des *Joues en Feu* il se soit défendu par la suite d'avoir subi une quelconque influence de ses contemporains : « Si l'on me blâme, si l'on me loue, il ne faut louer ou blâmer que moi. » Nommant ses « poètes préférés » : Ronsard, Chénier, Malherbe, La Fontaine, Tristan Lhermite, il ajoute : « Si j'en goûte de plus récents, je n'ai pas pu en tirer de leçon, du moins aucune qui me donnât envie de les suivre. » Affirmation hasardeuse que contredit presque aussitôt *Incognito* :

Soi-disant diseuse de bonne aventure
On est presque nu
Des portraits de famille
Il y en a qui seraient honteux
Une rue déserte
Plus tard elle portera votre nom
Les nuages descendent à terre
Ils gênent nos pas
Les hommes qu'on a mis en prison
ne se doutent de rien
Des bêtes féroces gardent la capitale
Pourtant nous ne sommes pas bien méchants
La clef des champs
Je vous en prie

Il se garde de participer à l'aventure Dada qui ne prend de l'ampleur, il est vrai, qu'au moment où il abandonne la poésie et après qu'il a rencontré Jean Cocteau. Ses poèmes de 1921 veulent être classiques. De forme régulière, en général octosyllabiques, il y abuse de Vénus et de cygnes, d'un amour de l'inversion syntaxique, qui donne plus une impression de gaucherie que d'aisance, d'une obscurité dont on croit sans peine qu'elle « ne provient nullement », comme lui-même l'assure, « d'une esthétique ». Sauf les belles pièces de *Devoirs de Vacances* intitulées *Alphabet*, dont il n'est pas sûr que Cocteau ne s'inspirera pas dans *Vocabulaire*, la poésie du Radiguet de 1920-21 est artificielle, maniérée, narquoise avec effort, et il se pourrait, comme il le dit encore avec sa lucidité coutumière, que son « intérêt le plus sûr » fût « sans doute d'ordre psychologique ». Elle nous montre un adolescent pudique, ennemi du lyrisme et des cris, usant de l'image avec circonspection et fuyant l'éloquence, celle des sens comme celle du cœur. Il semble moins soucieux d' « exprimer » que de refermer les bras sur son trésor, que d'accumuler toutes sortes de broussailles sur la sortie d'une source qu'il prend plaisir à

dissimuler. A tout prendre, ses poèmes de la quinzième année étaient plus intéressants, mieux venus et plus naturels.

Il a entrepris cet effort un peu vain de classicisme sur les instances de Jean Cocteau, dont l'influence sur lui (une influence réversible) est patente. Si Radiguet écrit par exemple *Un Cygne mort...* Cocteau donne *Mort d'un Cygne.* Si, dans le poème de Radiguet « L'ange s'élance du tremplin », dans celui de Cocteau il « fait la roue », etc. On pense aux amis de la Pléiade travaillant sur les mêmes thèmes, et il faut reconnaître que Cocteau s'en tire mieux que son très jeune ami. Lequel inspire l'autre? Cela demeure un mystère. En attendant, Radiguet a troqué une existence difficile contre des lendemains sûrs. Cocteau, qui veut jouer au chef d'école (on se souvient du fameux « Groupe des Six » où la concorde ne règne pas tous les jours), a vu en lui le disciple rêvé. Il le prend en charge, dans tous les sens de l'expression. Radiguet n'est plus obligé de gagner sa vie, anonymement, dans des petits journaux. Au lieu de coucher chez l'un ou chez l'autre, sur la Butte, quand il a manqué le train des théâtres qui doit le ramener le soir au Parc-Saint-Maur, il a maintenant une chambre à lui dans les environs de la Madeleine; il quitte les cafés de Montmartre et de Montparnasse pour *Le Bœuf sur le Toit.* Surtout, il peut travailler, entreprendre la narration de cette aventure amoureuse qu'il appelle d'abord *Le Cœur vert* et qui deviendra *Le Diable au Corps.* Quand l'ouvrage paraît, en 1923, c'est à la fois le scandale et la notoriété, habilement suscités et entretenus par un éditeur qui applique au lancement d'un livre les procédés de la publicité commerciale, au risque de faire passer l'auteur pour un monstre. Radiguet détourne une partie de la pluie d'argent sur sa famille, s'installe à l'hôtel Foyot, passe ses nuits au *Bœuf*, travaille à un nouveau roman. A la fin de la même année il est emporté par une typhoïde. Il venait d'atteindre ses vingt ans.

Le jour de l'enterrement, Cocteau confie à Bertrand Guégan que Radiguet n'a laissé que des notes informes pour son nouvel ouvrage. Moins de six mois plus tard cet ouvrage paraît sous le titre : *Le Bal du Comte d'Orgel*, adorné d'une préface du même Jean Cocteau, où l'on apprend notamment qu'il aurait été écrit entre 1921 et 1923. « Il se documentait pour *Le Bal* », ajoute le préfacier (qui ne fait donc pas de différence entre se documenter et écrire), « depuis 1921. En l'achevant à la campagne, vers la fin de 1923, il déchira ses fiches... » On apprend du même coup que le roman était déjà sur épreuves d'imprimerie au moment où Radiguet décéda : « Il se proposait de n'y apporter aucune retouche ». Aurait-il été publié par Jean Cocteau tel quel? Il ne

le semble pas, puisque Maurice Martin du Gard qui déclare avoir eu les épreuves sous les yeux y voit des corrections, dues, déclare-t-il, à « la collaboration amicale d'un ou de plusieurs amis ». On connaît l'un d'eux : Jean Cocteau. On murmure le nom des autres, qu'il n'y a pas de raisons de ne pas rapporter sous toutes réserves : Jacques de Lacretelle et Abel Hermant.

Les critiques, jugeant *Le Bal* plus mûr, plus accompli, mieux écrit et, pour tout dire, d'une autre classe que *Le Diable au Corps*, étaient allés plus loin. Ils se demandaient s'il était bien de la main de Radiguet, s'il n'était pas plutôt de celle de Jean Cocteau. Dans *Les Livrets du Mandarin* René-Louis Doyon écrivait : « Prenez sur votre table *Thomas l'Imposteur*, lisez-en trente pages; mettez à côté *Le Bal*, goûtez-en une égale quantité; reprenez le premier, poursuivez le second; vous ne saurez plus qui a écrit *Thomas l'Imposteur* et *Le Bal*, mais plutôt vous trouverez de telles similitudes de conception, de facture, de tournures, de coquetteries et de maladresses que vous mettrez les deux amis sur le même rayon et peut-être les deux ouvrages sur la même fiche... » Dans *Les Marges* Eugène Montfort était plus carré : « Si le dernier livre de Radiguet n'est pas du Cocteau, le dernier livre de Cocteau était alors du Radiguet. » Malgré les faibles dénégations de Jean Cocteau, qui continua d'assurer que *Le Bal* était bien de Radiguet, le mystère est demeuré entier.

Il a perdu de son importance, car, à la différence de nos confrères d'il y a vingt-cinq ans qui faisaient unanimement leur cette exclamation de Maurice Martin du Gard : « Parcours étonnant, du *Diable* à ce *Bal!* », nous ne trouvons pas le premier roman de Radiguet si inférieur au second, au contraire. « Mal écrit », « enfantin », « mince », ces appréciations nous étonnent. N'auraient-elles pas été inconsciemment dictées par les circonstances : publicité tapageuse de l'éditeur, bruit fait autour de l'auteur à peine plus âgé que son héros, et obligé de préciser que l'âge ne fait rien à l'affaire : « c'est l'œuvre de Rimbaud et non l'âge auquel il l'écrivit qui m'étonne ». En dépit de quelques défaillances d'écriture, nous sommes frappés par la maturité de cet adolescent, par ses dons d'analyste et d'écrivain, par sa maîtrise. « Entre seize et dix-huit ans », a-t-il écrit, « les mois ont la valeur d'années ». On s'en aperçoit au chemin qu'il a parcouru depuis ses premiers poèmes, depuis ce conte, *Denise*, qui hérisse le goût et l'entendement. *Le Diable au Corps* est l'œuvre d'un conteur classique et d'un moraliste comparables aux plus grands, à Mme de La Fayette comme à Chamfort ou La Rochefoucauld. Ses réflexions (qui ne sont pas de son âge) et ses formules semblent avoir été frappées au

XVIIe siècle : « Ce n'est pas dans la nouveauté, c'est dans l'habitude que nous trouvons les plus grands plaisirs » ; « Mes transes me faisaient prendre notre amour pour exceptionnel. Nous croyons être les premiers à ressentir certains troubles, ne sachant pas que l'amour est comme la poésie, et que tous les amants, même les plus médiocres, s'imaginent qu'ils innovent » ; « Les moments où on ne peut pas mentir sont précisément ceux où l'on ment le plus, et surtout à soi-même » ; « Les vrais pressentiments se forment à des profondeurs que notre esprit ne visite pas. Aussi, parfois nous font-ils accomplir des actes que nous interprétons tout de travers », etc.

Il se défendit d'avoir écrit une confession : « le roman exigeant un relief qui se trouve rarement dans la vie, il est naturel que ce soit justement une fausse autobiographie qui semble la plus vraie ». La remarque est juste, mais il est douteux que l'auteur n'ait pas vécu en partie les aventures du narrateur. Son mérite est de les avoir utilisées et transposées au point qu'un amour d'adolescents soit devenu l'éternel amour. Le héros insiste sur sa jeunesse (il a seize ans, sa maîtresse dix-neuf), sur son irresponsabilité et son aveuglement quant aux conséquences de ses actes, sur les circonstances favorables à l'éclosion de leur amour : les « quatre ans de grandes vacances » de la guerre. « Nous étions des enfants debout sur une chaise », déclare-t-il, « fiers de dépasser d'une tête les grandes personnes ». Il se dit ailleurs « éreinté par les mille contradictions de mon âge aux prises avec une aventure d'homme ». En fait, les deux amants ont l'âge de leur cœur, comme l'auteur a l'âge de son talent. A de certaines altitudes ou profondeurs, l'important n'est pas de s'y tenir à plus ou moins grande hauteur, mais d'en avoir passé le seuil.

Si l'histoire est scandaleuse, ce n'est pas pour les raisons qu'y voyaient les contemporains, heurtés par la forfanterie d'un collégien « débauchant » la femme d'un soldat sur le front. C'est la peinture de l'amour, franche et vraie, sans hypocrisie mais sans complaisance, qui heurte aujourd'hui le moraliste professionnel. Il taxe la franchise de cynisme et la vérité d'effronterie. Il lui est insupportable, bien que les deux amants soient punis par où ils ont « péché », qu'ils ne formulent ni regrets ni remords, surtout qu'ils aient momentanément trouvé le bonheur. Au lieu de s'aimer à la face du monde, ils auraient dû, dans leur situation, dissimuler, souffrir, se torturer l'un l'autre, invoquer Dieu ou la fatalité, baisser le chef devant leurs juges naturels : parents, amis, voisins, songer au mari qui risque chaque jour d'être tué. Encore s'ils avaient l'excuse d'un passager égarement des sens ! Mais c'est de

propos délibéré qu'ils vont à la rencontre l'un de l'autre et en parfaite connaissance de cause. Leur amour leur paraît plus important que tout, et malgré ses fluctuations, ses retombées, ses intermittences, il triomphe des forces contraignantes du monde et de la société. C'est cela qui semble impardonnable.

Peintre de la passion toute pure et comme instinctive, l'auteur la fait se développer le long d'une courbe ascendante d'une admirable pureté. A son point culminant éclate la catastrophe : la venue probable d'un enfant et les conséquences imprévues qu'elle va entraîner. L'amour paraît d'abord en souffrir (on se souvient du voyage des amants à Paris, de la quête infructueuse d'un hôtel où passer la nuit, de l'amer retour en banlieue), puis se redresse. Séparés, ils continuent de brûler l'un pour l'autre. Quand le narrateur apprend la mort de Marthe il ressemble à un homme que vient de frapper la foudre. Il faut que le mari revienne et s'extasie sur « son » enfant pour que le jeune homme cède aux motifs que la raison lui souffle, pour que tout revienne dans l'ordre : « En voyant ce veuf si digne et dominant son désespoir, je compris que l'ordre, à la longue, se met de lui-même autour des choses... » L'admirable et déchirant finale!

Alors que *Le Diable au Corps* affiche les caractéristiques de la tragédie classique, il faut retrouver celle-ci dans *Le Bal du Comte d'Orgel* qui veut être, hélas! un roman. Radiguet n'était pas un romancier. La faiblesse du *Bal* vient de là. Il s'évertue à donner de l'épaisseur à ses personnages : généalogie compliquée des Orgel et longue histoire des grandes familles de la Martinique, peinture d'un milieu dont il n'a guère approché les représentants qu'au *Bœuf sur le Toit*, scènes de genre à la Proust, comme celle de la barrière d'Orléans où l'automobile de la princesse d'Austerlitz tombe en panne et où la grande dame impose silence aux « voyous » par son franc-parler, ou comme celle du dîner offert par les Orgel au prince Naroumof, reconnaissances hasardeuses : Mahaut d'Orgel et François qui s'aiment sans se l'avouer encore à eux-mêmes, se découvrent cousins. Tout cela est fait de chic et sans grand intérêt pour l'action, sent l'effort et l'artifice. Le vrai domaine de Radiguet (si l'ouvrage est un pastiche, quelle habileté chez les pasticheurs!) est ici encore celui de la passion. Il montre, avec la même subtilité et la même force que dans *Le Diable au Corps*, la lente montée de l'amour en François et en Mahaut, la terreur qu'ils ont d'y céder tous deux, les efforts qu'ils déploient pour remonter un courant qui va les jeter immanquablement dans les bras l'un de l'autre. L'ouvrage se termine sur la confession que fait Mahaut à

son mari, mais rien n'est résolu, au contraire : au delà du mot « fin » tout va commencer.

Le parti pris de classicisme chez Radiguet, l'apparente froideur marmoréenne de ses deux ouvrages et le manque de cœur qu'on lui a reproché, ne nous abusent plus : une lave brûlante court sous la glace. C'est elle qui donne vie, pour paraphraser Jean Cocteau, à ces livres sans date d'un auteur sans âge. Il a refusé de suivre la mode et ses courants, il a pris le contrepied d'Alain Fournier et de ses suiveurs, il n'a pas donné dans l'exploitation littéraire du « mal du siècle » et de « l'inquiétude » chers aux jeunes gens de 1920 et il a même travaillé à refouler le lyrisme, les cris de révolte et de désespoir propres à tous les adolescents de tous les temps. Il n'en est pas moins d'une époque où s'ébauchent des révolutions littéraires qui vont gaspiller le précieux capital de sensibilité nouvelle née de la guerre. Si l'on caractérise ce renouvellement par la substitution d'une logique des instincts à la logique du cœur, succédant elle-même à la logique des facultés, son expression ne se trouvait pas seulement dans l'écriture automatique et « les mots en liberté », reflets verbaux incohérents des forces chthoniennes du moi, mais également dans le langage maîtrisé, où la conscience lucide, prenant sa part, assume l'audace des découvertes et les fait servir à un agrandissement des pouvoirs de l'individu. En célébrant la victoire du désir, Raymond Radiguet se plaçait dans le droit fil de cette révolution. Par la forme personnelle qu'il lui a donnée, il offre un exemple qu'aujourd'hui encore il ne serait pas inutile de méditer.

Mauriee Nadeau.

Les Animaux dénaturés, par *Vercors;* in-16, 320 p., 540 fr. (Albin Michel). — Voici, de Vercors, un vrai roman; qui est, en même temps, un livre d'humour et de *science-fiction;* et où, en même temps, on retrouve les thèmes de prédilection de l'auteur. Une expédition scientifique, partie chercher en Nouvelle-Guinée des traces de quelque espèce intermédiaire entre le singe et l'homme, réussit au delà de tout espoir, et découvre des singes-hommes vivants. Sont-ils singes, ou hommes? Mais quelle est la définition de l'homme? Les thèmes de la personne humaine et du racisme viennent ici s'entremêler à ceux de l'anthropologie et du transformisme; mais Vercors a eu l'art de les laisser toujours sur le plan romanesque, et de faire de la discussion elle-même, qui aurait pu être fâcheusement didactique, un thème romanesque. Le ton d'humour, qui tempère partout la gravité des problèmes, est accentué par le fait que les personnages sont des Anglais et que le roman a pour cadre la Grande-Bretagne plus que la Nouvelle-Guinée. Mais

ni l'humour, ni la verve allègre et toujours renouvelée, ni la légèreté de l'invention, ni la nuance discrète d'émotion qui donne au livre sa modulation, ne détournent l'écrivain d'aller jusqu'au bout de son idée : tenace autant que délicieux. — S. P.

La Belle Amour, par *Francis Carco;* in-16, 256 p., 420 fr. (Editions de Paris). — Ce recueil de quatorze nouvelles date de 1932. Dommage que la règle du jeu ne permette pas qu'on parle longuement d'une réimpression : car le livre est comme un répertoire, riche et savoureux, des thèmes, des milieux, des moyens d'expression propres à Carco. Non qu'on n'y soit gêné parfois par des « mots de la fin » trop bien venus, qui évoquent certains effets préfabriqués du naturalisme, ou par le ton un peu trop bon-enfant, ou par telle gracieuseté de langage qui choque (le notaire « *la venait voir* » : un tel archaïsme détonne chez Carco plus qu'ailleurs). Détails. En revanche, il me semble qu'une certaine nudité, une certaine cruauté se montrent ici avec une intensité beaucoup plus dépouillée que dans un roman : probablement parce qu'elles demeurent constantes dans le changement incessant des décors et des personnages. Ainsi se révèle crûment une vue de la nature humaine toute détachée de ce que d'ordinaire y ajoute ou en retranche la règle sociale : le monstrueux y est naturel le plus naturellement du monde. Ce qui amène à se demander si l'un de nos écrivains les plus connus ne serait pas l'un des plus méconnus. — S. P.

Trois sans toit (*Elle et Lui II*), par *Jean Duché;* in-16, 256 p., 390 fr. (Ed. de Flore). — Un vif succès accueille déjà ce livre : c'est justice. Il est vif, gai, alerte, et parfaitement amusant. « Elle » et « Lui » ont un bébé, et cherchent un appartement : la tragédie des jeunes ménages, un document sociologique... Oui. Mais cela est conté avec tant de bonne humeur et d'alacrité qu'il faut y réfléchir pour s'apercevoir qu'il y a en Jean Duché un peintre de la vie moderne fort averti. — S. P.

Le vin de la Haumuche, par *Maurice Fombeure;* in-16, 216 p., 390 fr. (Bellenand). — De plaisantes histoires paysannes du Poitou, qui ne manquent en effet ni de gaieté ni d'épaisseur. — S. P.

La paroisse du temps jadis (*Mémorial III*), par *Marcel Jouhandeau;* in-16, 208 p., 490 fr. (Gallimard). — Parmi les œuvres récentes de Jouhandeau, la série du *Mémorial* est une bonne série : et la présente *Paroisse* est un des bons titres de la série. Une galerie de portraits de prêtres, peints d'après le souvenir. Marcel Jouhandeau y excelle. Cela fleure l'encens, le pain azyme, l'empois des surplis, — toutes les bonnes odeurs des sacristies d'autrefois. — S. P.

Le Tour d'un Monde, par *Jean Cau;* in-16, 212 p., 420 fr. (Gallimard). — Le prière d'insérer nous murmure à l'oreille que le héros de ce roman, sous la figure d'un certain Pascal, n'est autre que Dieu. C'est ce qui explique sans doute que le dit héros soit si dépaysé dans l'existence; et aussi que l'auteur donne l'impression de s'être tant ennuyé en écrivant son pensum. Le lecteur (lequel avait pourtant un préjugé favorable, ayant gardé un bon souvenir du *Coup de Barre*) ne se remet pas de ce coup-là. — S. P.

M'auriez-vous condamné? par *Jean-Jacques Gautier;* in-8 couronne, 136 p., 270 frs (Julliard). — Ce texte bref consiste en la seule plaidoirie d'un coupable aux Assises; au lecteur de juger en son âme et conscience. *Du même auteur*, bien des titres déjà qui de près ou de loin relèvent de la criminologie virtuelle ou effective; mais s'attachant à des cas extrêmes (toujours renouvelés d'ailleurs en leur essence), Gautier-écrivain témoigne comme Gautier-critique — malgré qu'en aient certains — du même souci d'éclairement et d'équité. C'est toujours captiver qu'exposer, quand le talent comme ici s'en mêle, s'il est vrai que le roseau pensant n'aime rien tant que débattre. — S. B.

Gulliver, par *Claude Simon;* in-8 couronne, 384 p., 780 frs (Calmann-Lévy). — Qu'il soit de mode de mettre dans un shaker l'action en bribes, des personnages en vrac, corser, secouer et verser tel sans attendre la fusion, il se peut. Mais pour ne pas rebuter, cela exige une belle virtuosité; aussi un brin de justification, puissance ou intérêt, pour qu'en plus se tolère l'ignoble. L'auteur ne fait preuve que d'un certain génie du détail sordide —

auquel on souhaite un meilleur emploi. — S. B.

Eve et les autres, par *Edith Thomas*, 14 × 19, 97 p. (Ed. Gizard). — Aucun appel au sentiment dans ces huit nouvelles dramatiques dont le protagoniste est la femme : l'émotion naît d'une sorte d'humour jailli tragiquement du conflit entre les instincts de vie et la réalité de la vie qui parfois semble rejeter certains êtres. Le style, volontairement détaché, nous met sans effort en contact avec une réalité poignante par sa contradiction implicite. Les thèmes sont tous empruntés à la Bible. Mais l'interprétation est si profondément personnelle que l'on ne saurait y trouver profanation. On songe à « The man who died » de D.-H. Lawrence. — A.-M. B.

Au grand Socco, par *J. Kessel*, in-16, 320 p., 640 fr. (Gallimard). — Roman? Nouvelles? Il s'agit plutôt d'une série d'histoires à la mode orientale, dont l'unité et le charme viennent du personnage central : le jeune bossu Bachir, à la fois héros principal et conteur. La foule du marché de Tanger, le Grand Socco, et Tanger elle-même, forment une sorte de fond de tableau grouillant et misérable sur lequel se dessinent les différentes histoires, avec leurs personnages plus individualisés qui sont souvent à la fois des étrangers et des excentriques. — A.-M. B.

Témoin, par *Robert de Traz*, avec une préface d'*Emile Henriot*, 14 × 19, 204 p. (A la Baconnière. Suisse). — Un homme de bonne volonté cherche à retrouver des valeurs solides dans une société qui, entre les fils déroutants de la psychanalyse, de la politique et du paradoxe, lui semble sur le point de les emmêler toutes. — A.-M. B.

Le vent de la mémoire, par *Jean Cayrol*, 14 × 19, 225 p. (Des Cahiers du Rhône. Aux éditions du Seuil). — Comment, avec un style aussi harmonieux, J. Cayrol peut-il nous donner pareille impression de sécheresse? Cela tient probablement à ses personnages et notamment à Gérard, cet écrivain dont le cerveau envahit tout le roman, pompe la petite ville de province où il habite, ronge ses propres souvenirs. Lorsque avec l'aide de ce grossier écho de lui-même que représente son camarade Roger, il comprend que toutes les affections qui ont ému sa vie ont été, par sa faute, vidées de leur substance, il est trop tard. L'amour qui semble le sauver à la fin du roman vient un peu en deus ex machina. — A.-M. B.

Les héritiers de la couronne, par *Marcel Castay*; 14 × 19, 88 p. (Les Lettres). — Ainsi promus : Montherlant et Jouhandeau. Marcel Castay qui excelle à ces jeux de Lettres que sont pastiches et entretiens imaginaires y joint aussi bien le portrait. Cette plaquette naît de l'aubaine d'un souper chez M. Godeau (Elise trônant bien sûr) avec le solitaire du Quai Voltaire; il sait en transcrire adéquatement le piquant fumet. — S. B.

Ce pays où l'ombre est un besoin, par *Jean Lebrau*; 14 × 18, 168 p. (La Tramontane). — ... le Roussillon pour l'appeler par son nom. Et ces pages qui l'expriment — dont le Mercure eut la primeur — sont de noble cru. Morceaux descriptifs où le pittoresque a sa part discrète, méditations et souvenirs s'entremêlent dans ces notations sobres et sensibles. — S. B.

La conquête du séjour paisible, par *Jean Mariotti*, 14 × 19, 257 p., 570 fr. (Stock). — Jean Mariotti semble posséder admirablement le folklore du monde calédonien. Il réussit à nous introduire peu à peu au milieu des puissances fantastiques du monde canaque et à nous les faire accepter comme les éléments d'un grand voyage. Marchant à la suite du héros, le lecteur sent vivre autour de lui l'anguille géante, l'aigle, le lézard. Les différences entre les morts et les vivants disparaissent, les âmes se fondent les unes dans les autres. Seule compte la vie du clan que sauvera Poindi, offrant son cœur et ses souffrances en holocauste pour que cessent les désastres causés par la lutte entre les Dieux et les Totems, entre le soleil et la pluie, entre le principe mâle et le principe femelle. Epopée prenante. — A.-M. B.

Mademoiselle Aïssé, par *Maurice Andrieux*. 1 vol. in-8° soleil de 300 p., 630 fr. (Plon). — Voici, raconté une fois de plus avec beaucoup de finesse et de pénétration, le roman d'amour de la jeune Circassienne et du chevalier d'Aydie; mais le gentilhomme périgourdin se voit retirer par l'auteur le brevet de parfait amant que lui décernèrent, entre autres, Voltaire et Sainte-Beuve. Aïssé est une héroïne digne de Stendhal (que l'on pense à Armance, qui a d'ailleurs « du sang sarmate dans les veines! »). Quant à sa correspondante, Mme Calandrini, qui parvient à la faire renoncer à sa liaison, c'est un bien

curieux cas de « sadisme de la vertu » ! — M. M.

La Place des Vosges. Histoire; Evocations et Considérations cavalières, par *René-Louis Doyon.* 1 vol. de 132 p. avec planches h. t. et dessins dans le texte (La Connaissance, 2, Impasse Guéménée). — Rien de plus amusant que cette promenade à bâtons rompus, — et, de plus instructif aussi car on y redresse au passage maintes menues erreurs répétées d'un guide à l'autre. L'auteur est un familier des pamphlets de l'Ancien Régime, des Historiettes de Tallemant des Réaux, et de tant d'autres choses! Rien que l'Impasse Guéménée, par exemple, lui fournit maints récits pittoresques. La documentation graphique — reproduction d'anciennes gravures — est attrayante. — M. M.

Giraudoux par lui-même, images et textes présentés par *Christian Marker;* 11,5 × 18 cm, 192 p., 300 fr. (Coll. « Ecrivains de Toujours », éd. du Seuil). — C'est quelquefois dans sa manière de préserver ses secrets qu'un écrivain passe ses aveux; ainsi Giraudoux. Et Chr. Marker, aidé peut-être par une sorte d'affinité, n'a pas eu de mal à déceler dans son œuvre assez de confidences directes ou indirectes pour en composer ce livre, qui est bon. En fait, paraissant en cette année 1952, le livre lui-même, autant que l'introduction, est un manifeste : pour la stylisation, pour un art de la transposition considéré comme plus propre à exprimer la réalité que le compte rendu à l'état brut. — S. P.

Au Tibet, par *Lafugie,* préface de A. David-Neel; 16 × 21 cm, 216 p., 55 dessins, 28 photos, 390 fr. (Coll. « Voyages et Aventures », Susse). — L'auteur est Mme Lafugie, qui, peignant et dessinant par le vaste monde, et pour lors se trouvant aux Indes, en profita pour accomplir trois voyages dans le Tibet (Lhassa lui demeurant interdite). Le récit qu'elle fait de ces trois circuits fort sportifs est extrêmement attachant, vivant et coloré. Elle a la sagesse de nous épargner les développements sociologiques ou métaphysiques qui dépasseraient son expérience. Son expérience, en revanche, elle nous la raconte avec plénitude, et avec une simplicité qu'attestent quelques fantaisies orthographiques qu'on ne saurait imputer aux typographes. — S. P.

Grandes chasses sur le Toit du Monde, par *Ernest Schaefer,* traduit de l'allemand par Henri Daussy; 16 × 21 cm, 188 p., ill. (Amiot-Dumont). — Cette fois, c'est un Tibet de haute montagne : l'auteur, chasseur et chasseur d'images, cherchait les bêtes qui habitent ce qu'on appelle les bleds mal pavés. Ce livre-ci pourrait bien n'être qu'un abrégé de l'original; et le traducteur était pressé. Quant à l'auteur, il ne paraît pas être de toute sécurité quand il s'élève aux vues générales. Mais son livre reste agréable et prenant lorsque — c'est le plus souvent — il relate directement ses propres observations. — S. P.

Livres reçus. — *Mataf tête brûlée,* par Maurice Ducoroy (Deux Rives). — *La Sonate à la Mer* par Claude Farrère (Flammarion). — *Aztlan, songes mexicains,* par Manh'a Garreau-Dombasle (La Porte Etroite). — *Quand venait Blanche,* par Emile de Harven (Stock). — *L'huile vierge,* par Thyde Monnier (Arthème Fayard). — *L'Enfer-Ciel. Journal d'un condamné à mort,* par Robert Poulet (Plon).

THEATRE

DIALOGUES DES CARMELITES, de Georges Bernanos, adaptation scénique de Marcelle Tassencourt et Albert Béguin *(Théâtre Hébertot).* — **JEANNE D'ARC,** de Charles Péguy, devant la cathédrale Saint-Jean *(Festival de Lyon-Charbonnières).* — Léonard de Vinci professait que les artistes ont une tendance naturelle à faire à leur image les figures qu'ils peignent; Nietzsche, d'autre part, a écrit : « Toute philosophie

est l'expression d'une sensibilité » et, si j'osais, j'ajouterais, bien humblement, ici le témoignage du théâtre en hasardant que l'œuvre scénique, dans la mesure où elle s'éloigne de l'objectivité satirique pour se hausser vers les formes poétiques ou tragiques, projette, elle aussi, bien souvent la transposition — parfois la transfiguration — du monde intérieur dont l'écrivain porte en lui le conflit non résolu. Il m'est arrivé ainsi d'imaginer que *Phèdre,* avec son célèbre « Pardonne » avait été la première à crier une angoisse pénitente que Racine n'avait pas encore laissé monter aux claires régions de sa conscience...

Et pour en revenir à une actualité plus proche, deux des manifestations majeures de cette saison finissante nous incitent l'une et l'autre à caresser cette même hypothèse. C'est d'abord, au Théâtre Hébertot, l'éclatante réussite de ces *Dialogues des Carmélites* que Bernanos avait entrepris en vue d'une adaptation cinématographique. Il s'agissait de mettre à l'écran une nouvelle qui avait été inspirée au célèbre écrivain allemand Gertrud von Le Fort, par un épisode de la Révolution : l'exécution des seize Carmélites de Compiègne, guillotinées le même jour. Elles allèrent à l'échafaud en chantant le *Laudate Dominum* des liturgies triomphales, qui ne s'éteignit totalement qu'avec la voix de la dernière d'entre elles. Celle-ci donnait son titre à la nouvelle : *La Dernière à l'Echafaud.* En apparence — et en fait — moins vaillante, plus fémininement fragile que ses sœurs, Blanche de La Force, évadée du couvent au moment de l'arrestation collective et cachée dans Paris, rejoignit spontanément le convoi pour renforcer d'une voix et prolonger d'un instant le témoignage de leur martyre.

C'est à elle, à ses terreurs maladives et incoercibles, que Bernanos le tourmenté s'est attaché, c'est dans son destin qu'il a fait entrer un miroir du sien propre et une pathétique justification de ses angoisses. De ses méditations ultimes où la terreur organique de l'homme mortellement atteint s'élargissait en terreur sociale et planétaire, émerge cette tremblante aristocrate peureuse malgré elle, et qu'il place, comme son *Curé de Campagne,* sous le signe de l'*Agonie...*

Ayant bien vite — et heureusement — perdu de vue les exigences techniques du dialogue de cinéma, Bernanos s'engage dans d'admirables développements qui nous imposent des escarpements d'âme comme on en voit chez Léon Bloy : la prieure qui reçoit les vœux de la postulante, entrevoit, dans une intuition prophétique, le destin héroïque que lui infligeront les événe-

ments révolutionnaires dont elle pressent l'imminence, elle devine que le courage chez la jeune fille risque de n'être pas à la hauteur du désir, et elle offre sa propre mort pour qu'à l'instant suprême Blanche ne défaille point. Et en effet, comme elle s'y est offerte elle subira, sous nos yeux, les affres d'une mort terrifiée, sans lumière, sans résignation, humiliante aux yeux de sa communauté, quelque chose comme une foudroyante gangrène de l'âme... La supérieure qui lui succédera sera une bourgeoise avisée et solide, que nous verrons gouverner avec une pénétration singulière et savoureuse les caractères étonnamment divers de toute cette communauté. Dans tout cela : vies de femmes cloîtrées évoquées par un homme, et laïc, pas une faute de goût, pas un manque, pas une fadeur, et la plus belle langue que Bernanos ait jamais écrite, dense, dépouillée, percutante et pudique dans l'horreur comme la Polyxène sacrifiée du théâtre antique.

Comme ces journées d'orage que le soleil troue enfin de ses rayons au moment de toucher l'horizon, Bernanos au bord de sa fin nous aura ainsi légué le plus noble témoignage de son âme houleuse.

●

J'userai des loisirs de l'été pour revenir longuement sur l'étonnant mystère prophétique et psychologique offert à nos pieuses curiosités par la *Jeanne d'Arc* de Péguy, celle qu'il écrivit en même temps qu'il fondait à Orléans un groupe socialiste, et qui ne cesse pas d'être Jeanne, tout en prenant en charge les débats intérieurs du Péguy qui militait alors en pleine affaire Dreyfus.

L'obligatoire sélection (le texte entier durerait plusieurs soirées) qui fut faite pour la représentation à Lyon avait le mérite de souligner le caractère irréductible de Jeanne et sa vocation de solitude. Ce qui nous valut, parmi un très beau déploiement de mise en scène dû à Charles Gantillon, la révélation d'une Maria Casarès assez sublimement lyrique pour qu'on ait osé rapprocher cette *Jeanne* de Lyon de l'*Œdipe* de Mounet à Orange. Cet *Œdipe* qui précisément avait si profondément frappé Charles Péguy. Sur tout cela — et surtout sur le Péguy des batailles — je reviendrai dans ma prochaine chronique.

Dussane.

CINEMA

AMUSETTES FUTURISTES. — Donc, au début de juillet 1952, il n'y avait rien à signaler depuis deux mois sur les écrans de Paris. Rien : *Le petit monde de don Camillo*, *L'affaire Cicéron*, etc. Alors apparut au *Broadway* le spectacle peut-être le plus fascinant qu'on ait pu voir en ces semaines, je veux dire le programme de films en relief venu du festival de Grande-Bretagne. Je ne forme pas, écrivant cela, une opinion de critique. Car ces cinq courts métrages échappent à l'appréhension parmi les genres. Je ne trouve pas non plus que leur fascination appelle la louange superlative ni la vaticination des prophètes. Ils sont, à la vérité, fort inégaux, et démontrent clairement les limites comme les séductions du procédé. Mais n'importe. Je les trouve fascinants parce qu'ils joignent une simple fraîcheur à de la nouveauté. C'est quelque chose qu'on ne rencontre pas dans une excellente pièce de l'excellent Thierry Maulnier (voire d'auteurs un peu morts, mais excellents aussi, Racine par exemple), ni dans un excellent film de l'excellent Marcel Carné, ni dans un excellent composé cabaret-théâtre par les disciples à bout de souffle de Lautréamont, ni même dans le tout aussi excellent Charles Trénet. Bref, je me suis amusé avec une âme toute neuve.

En première vision, je n'étais pas parti désarmé. Je regrettais que la prouesse technique eût un peu effacé l'art, et jusqu'à mes saintes catégories. Les merveilles de l'optique, de la physique, de la physiologie, du relief « véritable » substitué à l'illusion du relief, de la stéoroscopie qui bouge, de la binocularité, oui, oui. Mais rendez-nous le *Cuirassé Potemkine*, ou seulement *Charlot soldat*, me disais-je, exprimant un point de vue qu'on pourrait littéralement dire réactionnaire, et ensemble légitime et bêta, et qui allait être celui de beaucoup de confrères. Puis j'ai été conquis, en seconde vision (on voit par là que ces notes sont fort infra-critiques). Conquis, par exemple, par la girafe dont le long col s'avance, croirait-on, jusqu'à deux petits mètres du spectateur, celui de l'orchestre ou celui du balcon. Thierry Maulnier dénombrera sûrement toutes les supériorités de Racine sur la girafe au long col, mais il n'y a pas de girafe au long col dans Racine. Il y a d'autres amusettes parmi ce programme.

Si nous isolons les films à deux dimensions qui le complè-

tent (un dessin animé fulgurant de Tex Avery, centré sur une fort érotique damoiselle, et un Mack Sennett de grande classe, invention et montage, dont le négatif a été découvert dans quelque marché aux puces), ce programme comporte cinq piécettes qui échantillonnent plaisamment les possibilités majeures du relief. Hormis les deux courts métrages de McLaren, me gardant d'éplucher les génériques et de distribuer des timbales approximatives, je me bornerai à la mention des ouvrages. La notion d'auteur, et celle même de metteur en scène, éclatent évidemment de toutes parts. Le premier mérite revient en tout cas au chercheur qui a porté le procédé à son point de perfection provisoire, Raymond Spottiswoode. Disons que le reste est travail d'équipe. Mais les ouvrages eux-mêmes sont fort différenciés et, comme je disais, tendent à l'échantillonnage. Entre eux, mes propres préférences sont ce qu'elles sont, je ne propose qu'une « critique » subjective, et l'usage de la première personne est à des fins restrictives. Je situe en tête McLaren, moins pour les films eux-mêmes (il en a fait dix de mieux venus) qu'en raison du bonheur que ses procédés d'art abstrait trouvent dans le prolongement de ce procédé-ci. Le petit film de lui sur lequel s'ouvre la séance a pour effet de prier le spectateur de porter ses lunettes — pas de relief, ici, sans lunettes polarisées, et si le spectateur est, comme moi, un peu vicieux, et les ôte « pour voir ce que ça fait », ainsi que font les enfants, il obtient le plus joli flou « artistique » de Marcel L'Herbier. Ce petit film est intitulé, avec une simple propriété, *Now is the time (to put your glasses on)*. On y voit un ciel d'un bleu profond sur lequel se détachent cent points d'argent qui sont des étoiles. Sur cette constellation, des soleils ou des lunes apparaissent, d'un jaune franc et qui rappellent je ne sais plus quel cirage des affiches. Puis un petit bonhomme en trois coups de crayon, semblable au Fantoche d'Emile Cohl, se tord de joie ou de douleur cependant que le ciel s'approche ou s'éloigne, et que les soleils-lunes jouent aux coins multipliés de l'écran, en premier plan ou en dixième. Mon ami Claude Mauriac écrit qu'il déteste ces couleurs. Soit. Je conviens que McLaren a quelque faiblesse pour le douceâtre enfantin, et qu'il fut mieux inspiré. Mais faut-il rechigner et décomposer et condamner plutôt que de s'abandonner à la joie de vivre? Il faut savoir accepter au moins quelques invitations. Quant à la musique synthétique — c'est-à-dire libérée de la nécessité instrumentale et de l'enregistrement — elle marque un progrès. A ce propos, ces films sont présentés au *Broadway* sans

le relief sonore qui les accompagnait au festival de Grande-Bretagne. Il ne me semble pas qu'ils y perdent beaucoup, mais c'est sans doute parce que je n'ai pas l'oreille fine. Le second film de McLaren — *Around is around* —, plus long et plus ambitieux, et plus exclusivement abstrait, est un ballet de lignes et figures, produites par un oscillographe, et qui se nouent et dénouent, d'avant en arrière, d'arrière en avant, utilisant tout de l'écran, par humilité ou plein emploi, continuité ou disparité. Franchement, McLaren a fait mieux, et Disney est d'une plus joyeuse éloquence, dans les deux minutes de *Fantasia* qu'il a consacrées à la piste sonore.

En tête des trois autres films, *Royal river* (la Tamise), court métrage en couleur, où tout est supportable et où il y a de jolies images. La plus grande proximité de l'eau est un apport absolu. De vastes pans de paysage sont fouillés par une caméra scrupuleuse. Le curieux est ici que la silhouette humaine soit parfois réduite à petite échelle, tels ces insectes sur jambes que l'on regarde avec incrédulité du sommet de la Tour Eiffel. *A solid explanation* est une visite au Zoo commentée par un comique placide et assez doué, qui fait le niais. C'est là qu'on joue à la girafe. Quant au ballet, *The black Swan*, on le croirait dansé par la sélection des équipes de Riom et d'Asnières, — dans les bonnes années, faut être juste. Mais il apporte une autre preuve, celle de la disposition des personnages en profondeur (et il en est même qui paraissent venir de la salle).

Je ne suis pas assuré, au moment où sont écrites ces lignes, que le programme résistera longtemps à la logique et au sérieux bien français. Il gagnait, au festival britannique, à être encadré par une vaste atmosphère appropriée (les spectateurs pouvaient, une fois dûment entrés, se voir entrer, sur le petit écran de télévision, puis, sur grand écran, se voir se voyant). Ces humbles jeux du surréalisme incarné ne sont du reste peut-être pas faits pour ce pays-ci. Ils annoncent plus sûrement, en tout cas, le cinéma futur que les sornettes avec lesquelles M. Isidore Isou fait du bruit, et qui sont déjà dans Marinetti (je m'en suis aperçu à lire l'élucidation de Pichette par Maurice Saillet).

Le programme du *Broadway* importe beaucoup moins, bien sûr, que le procédé technique qui est à son principe, et l'on sait que la technique dépasse la technique, dans un art qui lui est lié. Mais nous raisonnerons anaglyphes quand il fera moins chaud.

Jean Queval.

MUSIQUE

REPRISE DES INDES GALANTES A L'OPERA. — Verrons-nous, cette fois, réussir une entreprise qui jusqu'alors n'avait donné que des déceptions? On le souhaite, et l'on a — je me hâte de le dire — de très bonnes raisons de le croire : il s'agit de rendre à notre grand Jean-Philippe Rameau la place qu'il n'aurait jamais dû perdre, et qui est au premier rang de nos gloires nationales. C'était celle que Debussy lui assignait, c'est celle que tous les musiciens lui donnent, mais le malheur veut que Rameau qui ne manquait pas d'orgueil légitime ait agi comme s'il méprisait sa propre gloire; un malheur sans doute pire encore lui a fait dédaigner de choisir de bons livrets — ou la malchance l'a empêché de rencontrer un poète qui fût homme de théâtre, au lieu de l'abbé Pellegrin et de Gentil Bernard. Ses tragédies lyriques, si riches de musique, sont, quant au livret, d'une platitude et d'une insignifiance qui les empêchent, à chaque reprise, de tenir l'affiche plus de cinq ou six soirs. C'est une pitié qu'une si belle musique soit ainsi condamnée à demeurer à peu près inconnue. On sait donc le plus grand gré à MM. Maurice Lehmann et Emmanuel Bondeville d'avoir songé à reprendre un ouvrage qui ne fut pas aussi malchanceux. Avec les *Indes galantes*, ballet héroïque, ils ont mis d'excellents atouts dans leur jeu, — dans le jeu du malheureux et génial compositeur. Car ce qui va permettre aux *Indes galantes* de tenir l'affiche, c'est l'intérêt du spectacle, c'est la fantaisie, la liberté d'un ouvrage qui n'est, comme tous les opéras-ballets du XVIIe et du XVIIIe siècle, rien d'autre qu'une sorte de revue telle qu'on en voit dans nos music-halls, avec cette différence que le luxe du spectacle, des machines, des costumes, que la variété des tableaux, n'ont d'autre objet que de servir la musique (ce qui n'est certes pas le cas de nos revues!). Le plan de ces ouvrages est toujours sensiblement le même : un prologue pour créer l'atmosphère, et mettre en marche une action que la logique ne va point gouverner, mais le caprice du metteur en scène qui tient ici un rôle aussi important que celui du musicien. Il faut promener le spectateur d'un bout à l'autre du monde, et parfois jusque dans la Lune ou les Etats du Soleil. Si le poète a du talent, c'est tant mieux, s'il n'a que de l'adresse, cela suffira pour que le ballet soit agréable puisqu'il sera varié. Et c'est le cas de Louis Fuzelier, rimeur médiocre, mais esprit inventif. Il nous montrera dans son prologue Hébé, « divinité de la jeunesse », désespérée de voir

Bellone appeler les éphèbes au combat et leur promettre la gloire. Hébé implore l'Amour : « Viens prouver ton pouvoir suprême! Fils de Vénus, qui peut mieux te venger que toi-même. » Eros paraît, environné des Amours, dont la troupe brandit ses armes. Ici se place une des pages les plus admirables de la musique française non seulement au XVIIIe siècle, mais dans tous les temps : les airs d'Hébé, de l'Amour, le duo et le chœur qui suivent sont d'une grâce exquise et d'une invention, d'une richesse inégalables. La fin du prologue nous révèle le mécanisme simpliste de l'opéra-ballet : Eros commande aux Amours de « porter leurs fers sur les plus éloignés rivages » puisqu'en ces lieux, Bellone a l'avantage. C'est simple en effet, et comme dans les revues : « Et maintenant, chez Osman pacha! » Un changement de décor, et nous y voilà.

On a suivi exactement à l'Opéra la mise en scène de la création, et reconstitué en l'adaptant aux ressources d'une scène moderne le style de Servandoni : « Tout le fond du théâtre représente des berceaux décorés de guirlandes de fleurs et de lustres de cristal. Ces berceaux sont à deux étages; le premier est rempli de jeunes odalisques de diverses nations, et le deuxième d'esclaves chantants... Au milieu du théâtre, est un rosier qui en se séparant, laisse voir l'illustre demoiselle Sallé, sur un gazon, couronnée par les Amours... » Cette description du tableau des Fleurs, par un contemporain que cite Lajarte, a servi de guide peintres, parmilesquels pour commander les décors à d'excellents peintres, parmi lesquels Fost, Dupont, Carzou, Wakevitch, Chapelain-Midy, Moulène. Nous nous retrouverons, pour la première entrée, dans les jardins d'Osman pacha; ce seigneur s'est épris d'Emilie, une jeune Provençale captive; il ne veut point la contraindre, et souhaite tenir d'un libre consentement le bonheur qu'il espère. Elle ne veut point trahir son amant qui la défendit contre les ravisseurs, et dont elle ignore quel fut le sort. Elle l'aperçoit parmi les esclaves qu'un naufrage a jetés à la côte. Osman la surprend avec lui : ils tremblent; mais le Turc généreux pardonne. Il fait mieux : il libère les deux amants, et les comble de présents. C'est exactement le livret de l'*Enlèvement au sérail*; et c'est le sujet de dix autres « turqueries » de ce temps. Mais la musique brodée par Rameau sur ce canevas banal est d'une originalité puissante. Les récitatifs sont d'une variété de rythme qui leur donne toute la vivacité du discours parlé : la déclamation de Rameau est — comme l'a si bien dit Debussy — un modèle que Gluck, en l'imitant, n'a pas su égaler.

La deuxième entrée nous mène au Mexique pour nous faire

assister à la fête du Soleil. Et là encore une intrigue amoureuse sert de prétexte au spectacle. La belle Phani est aimée d'un officier espagnol, Carlos, et de Huascar, ordonnateur de la fête du dieu. Huascar jaloux essaiera de tuer Phani en l'exposant à l'éruption d'un volcan, mais c'est lui qui périra. Cet acte contient le célèbre hymne au Soleil, un chœur et un trio merveilleux. Le troisième épisode fait pendant au premier, et c'est en Perse, dans les jardins d'Ali qu'il nous entraîne. Le prince Tasmas s'est déguisé en marchande afin de n'être point reconnu, et il a pénétré dans les jardins d'Ali, son ami, car il veut approcher Zaïre, une esclave de celui-ci, dont il est amoureux; il est las de Fatime, sa favorite. Mais Zaïre — qui ne le reconnaît pas sous ce déguisement — exhale ses plaintes et ne cache point qu'elle aime. Il craint naturellement que ce soit un rival, et d'autant plus qu'à la vue d'un portrait du prince, elle se trouble. La venue d'Ali et de Fatime provoquera une explication qui fera quatre heureux du même coup : « Ne s'alarme-t-on pas en voyant son vainqueur! » s'écrie Zaïre. Et puisque tout le palais est ainsi dans l'allégresse, on organise une fête : les plus charmantes odalisques « portent dans leurs coiffures et sur leurs habits les fleurs les plus belles ». Un papillon vole de l'une à l'autre. Et Fatime chante un délicieux air : « Papillon inconstant... » que reprend le chœur. Puis un orage éclate : Borée courbe les fleurs sur leurs tiges; Zéphire les ranime et les relève, et le ballet s'achève sur une gavotte, suivie de la marche qui a précédé la danse. La quatrième entrée — *les Sauvages* — fut ajoutée par Rameau pour la reprise des *Indes galantes* en 1736. La « nation sauvage » où nous abordons à sa suite se trouve aux confins d'une colonie espagnole et d'une colonie française d'Amérique. Ces sauvages qui n'ont point encore été corrompus par la civilisation annoncent déjà Rousseau et nous montrent combien l'homme est bon et simple dans l'état primitif : deux officiers, un Espagnol, don Alvar, et un Français, Damon, se disputent le cœur d'une belle sauvagesse, Zima, qui leur déclare qu'en ces lieux où « l'on suit l'innocente nature », où l'on n'aime que d'un amour sans art, « notre bouche et nos yeux ignorent l'imposture! » Elle ne veut d'un époux — ni jaloux — comme l'Espagnol — ni volage — comme le Français; et Adario, commandant des guerriers de la nation sauvage survenant à propos, Zima déclare sans plus attendre : « C'est l'amant que mon cœur vous préfère! » Sur quoi une fanfare éclate, annonçant la fête : les hommes blancs ayant fait la paix avec la nation sauvage, guerriers et amazones exécutent la danse du Grand Calumet de

la paix, — accompagnée par le chœur, — en l'espèce deux fort jolis menuets et une très belle chaconne.

La reprise des *Indes galantes* exigeait, pour demeurer digne de Rameau et digne de l'Opéra, autant d'audace que de respect, l'audace n'étant ici, à la vérité, que la forme la plus raffinée du respect. Un chef-d'œuvre, enseveli depuis deux siècles sous la poussière des archives, ne peut être montré comme une momie que l'on a débarrassée de ses bandelettes, et qui demeure inerte. Il faut lui rendre la vie, lui infuser un sang vif, mais il faut que cette résurrection n'entraîne point à fausser, par quelque maladresse, le sens de l'œuvre, son esprit, son style. L'anachronisme n'est pas le pire danger, mais la faute de goût qui vient tout corrompre. Une telle entreprise exige avant tout du tact. Ni M. Maurice Lehmann, ni M. Emmanuel Bondeville n'en ont manqué, et ils ont, au contraire, fait preuve, en trouvant pour chaque problème la solution la meilleure, d'une sûreté de jugement dont on les loue tout d'abord, comme on les loue d'avoir confié aux hommes les plus qualifiés la mise au point de chacune des parties dont est constitué un ensemble aussi compliqué.

A M. Henri Büsser revient le mérite d'avoir poursuivi la tâche commencée par Paul Dukas (qui a procuré l'admirable transcription des *Indes galantes*). Il s'agissait d'interpréter les desseins de Rameau, de faire *sonner* l'orchestre en fonction de la salle actuelle, et des exigences du plateau, tout cela, bien entendu, en se tenant scrupuleusement aux indications fournies par Rameau lui-même chaque fois qu'on les avait. Cela fut fait avec une ferveur qui a trouvé sa récompense dans l'interprétation que M. Louis Fourestier, à la tête de son admirable orchestre, a donnée du chef-d'œuvre. On ne saurait lui décerner d'éloges trop vifs, à lui ni à M. René Duclos qui dirigea les études des chœurs. Rameau leur devra, je crois, ce que nous souhaitions tous : sa résurrection.

Je ne dispose point d'un espace suffisant pour entrer comme je l'aurais souhaité dans le détail de ces réalisations. Je me contenterai donc de dire d'un mot que le spectacle donné par l'Opéra est un enchantement pour l'œil autant qu'un plaisir raffiné pour l'oreille. Décors et costumes sont éblouissants; et ce qui est mieux encore, ils semblent constamment complémentaires dans le domaine de la couleur et des formes plastiques, de ce que la musique suggère à l'auditeur. Cette harmonie si rare se maintient toute la soirée sans que nul détail vienne rompre le charme.

L'interprétation vocale qui réunit à peu près toute la troupe de l'Opéra est elle aussi fort brillante, on applaudit, au prologue, Mmes Bouvier, Jourfier et Castelli; à la première entrée, Mme Brumaire, MM. Santana et de Luca; à la deuxième, Mme Ferrer, MM. Noré et Bianco; à la troisième, Mmes Micheau et Duval, MM. Giraudeau et Jansen; à la quatrième, Mme Geori Boué, MM. Luccioni, Jobin et Roger Bourdin. La chorégraphie — due à MM. Aveline (pour le prologue et le finale), Lander (pour le ballet des Fleurs), et Serge Lifar (pour les Incas et les Sauvages), — utilise aussi tout le personnel de la danse, Mlle Vaussard étant l'étoile du prologue, Mlles Darsonval, Bardin, Vyroubova et Daydé, MM. Lifar, Rist, Bozzoni paraissant successivement à leurs côtés.

Fort ingénieusement, M. René Fauchois a relié par un texte, versifié dit devant le rideau de scène pendant les rapides changements de décor, les épisodes entre eux. Innovation qui offre le double avantage de « meubler » ces courts instants de silence, et de préparer, avec humour et finesse, le spectateur à ce qu'il va voir tout à l'heure.

Le succès a été triomphal. L'hommage que l'Opéra vient de rendre à Rameau l'avait pleinement mérité.

René Dumesnil.

Langage musical (tome II), par *Max d'Ollone* (La Palatine, Paris et Genève, 196 p., 495 fr., avec de nombreux exemples musicaux). — Je pourrais, et sans doute même le devrais-je, répéter textuellement à propos du second volume de cet ouvrage ce que j'ai dit ici du premier, à savoir que la publication en est opportune et qu'on y trouve d'excellents conseils utiles à tous ceux qui se mêlent d'écrire en musique ou sans musique. Ce deuxième volume — le premier traitait du « fait musical » — est consacré aux éléments du langage musical (intervalles, tonalité, modes, accords, dissonances, construction harmonique); un chapitre traite de la « concordance de la musique avec un texte littéraire ». Destiné d'abord aux jeunes musiciens dont l'esprit est souvent enclin à un parti pris « méprisant vis-à-vis d'auteurs qu'ils connaissent fort mal », les simples amateurs y trouveront aussi un précieux guide en même temps qu'une mine de renseignements, le tout conçu et exécuté avec une exemplaire clarté. A chaque page on devine que le technicien éminent qu'est M. Max d'Ollone se double d'un penseur, d'un homme de vaste culture, et dont les fines remarques vont, comme on dit, plus loin que le sujet traité, sans jamais pourtant s'égarer.

La Musica nel periodo romantico, par *Alfred Einstein* (trad. Adele Bartalini, Sansoni, Firenze, 552 p., 16 planches, 3.000 lire). — L'auteur, frappé de ce qui, dans le XIXe siècle, prolonge le XVIIIe et cependant s'en éloigne, veut, dans une première partie, analyser ces ressemblances et ces divergences qui constituent, en somme, l'esprit romantique. C'est dans la musique que cet esprit nouveau, cet esprit de rébellion dressé contre le classicisme, se manifesta en dernier, bien après que les poètes et les peintres en furent agités. Esprit qui ne va pas sans injustice : Berlioz méprisait Haendel et détestait Bach, n'admirant que deux maîtres du passé : Gluck et Beethoven. Wagner fut plus exclusif encore. Le savant critique souligne l'espèce de contradiction que l'on trouve dans le romantisme : par essence, il est d'ordre intime, puis-

qu'il tend à exprimer des sentiments personnels, et cependant il se manifeste le plus souvent de manière théâtrale et réclame un vaste public. Même contraste entre la musique « absolue » (Mendelssohn) et la musique « à programme » (Beethoven), l'une et l'autre si romantiques. Aujourd'hui, au bout d'un siècle, les contrastes nous semblent cependant moins accusés que le lien ne nous paraît serré, qui unit des hommes et des œuvres aussi divers. C'est qu'ils surent les uns et les autres donner au « son », élément primordial de la musique, comme un sens nouveau. Le *Traité d'instrumentation* de Berlioz est de 1844, et c'est une date essentielle.

L'espace m'est trop mesuré pour que je puisse suivre pas à pas Alfred Einstein dans son ouvrage remarquable aussi bien par la clarté que par la largeur des vues : il renouvelle un sujet sur lequel on croyait que tout avait été dit, soit qu'il montre « la musique au centre des arts », et, dans la musique, l'importance croissante de la forme instrumentale, soit encore qu'il fasse lumineusement apparaître les rapports de la musique nationale et de l'universalité de la musique. Dans la deuxième partie, Alfred Einstein entre dans le détail et traite de l'histoire des genres; enfin une troisième partie est consacrée à la philosophie du sujet, aux problèmes esthétiques. L'ensemble fait un très beau livre d'une lecture aisée et qui, riche d'idées neuves, enrichit son lecteur.

ALLEMAGNE

DEFENSE ET ILLUSTRATION DE LA LANGUE ALLEMANDE. — Qu'il soit possible d'appliquer à la langue allemande en 1952 un titre que Du Bellay choisit pour la française en 1549, voilà un fait qui mérite de retenir l'attention. Nous n'entendons point porter un jugement de valeur, chose toujours vaine; nous voulons simplement montrer la nécessité où se trouvent encore les Allemands de défendre et cultiver leur langue.

On a dit des Français qu'ils étaient un peuple de grammairiens et nous savons quel intérêt passionné soulèvent toujours dans les journaux littéraires, voire dans les autres, les joutes linguistiques; on pourrait dire aussi qu'ils sont un peuple doté d'une « Académie française ». N'en déplaise à ceux qui lui ont décoché des flèches avant de poser leur candidature et à tous ceux qui la critiquent avec une sévérité affectueuse, on se rend compte, lorsqu'on s'efforce de saisir en son tréfonds cette langue insaisissable qu'est l'allemand, que l'Académie française eut au moins le mérite de maintenir le langage. A ce titre elle a suscité en Allemagne une admiration qui aboutit, comme nous l'avons rapporté jadis, à la création de l' « Académie allemande de langue et littérature », le 28 août 1949, dans la célèbre église Saint-Paul de Francfort. Dès le mois de novembre de la même année celle-ci éditait un journal intitulé *L'Allemagne littéraire*, qui est devenu le 1er janvier 1952, le *Nouveau monde littéraire*. Ce changement de titre trahit peut-être un certain flottement;

il est plus vraisemblablement une réponse à des critiques antérieures, partiellement justifiées. Il est certain que l'Académie ne groupe pas tous les écrivains allemands dignes de représenter leur pays, que parmi ses membres les jeunes font défaut et que, en conséquence, ce journal reflète la littérature contemporaine plus que la littérature actuelle, celle qui a déjà pris place dans l'histoire plus que celle qui cherche la sienne dans le temps présent. Faut-il s'en étonner? L'Allemand se veut en devenir; or, une Académie représente un état spirituel et donc se tourne nécessairement vers le passé; elle se trouve aussi mal placée que les personnes auxquelles un libraire établi à Paris et bien connu des germanistes demandait quelles étaient les œuvres marquantes des cinq dernières années; il nous mettait dans un cruel embarras, car nous ne pouvions guère nommer que des productions d'auteurs déjà consacrés ou des livres qui sortaient du domaine littéraire et nous étions amenés à lui donner rendez-vous dans cinq ans.

Ce qui a manqué aux Allemands, ce qui manquera peut-être toujours à la majorité d'entre eux, c'est le sens de la langue, le goût du beau langage et même tout simplement le respect de la langue, au point que, il y a déjà un certain nombre d'années, on vit paraître un livre dont le titre nous sembla humiliant : *Respect à la langue allemande.* Comme nous déclarions, un jour, à un collègue allemand que Lessing n'était pas un styliste, il nous objecta qu'il avait pourtant « un style »; qu'en aurait pensé Nietzsche, qui comptait sur les doigts d'une main les bons écrivains de langue allemande? Le nombre en a grandi et nous avons eu plus d'une fois le plaisir de les nommer. Il n'en reste pas moins que, dans le domaine de la langue comme dans bien d'autres, les Allemands se trouvent en face d'une tâche considérable : défendre et illustrer leur langue, en imposer le respect et le goût. C'est une des tâches auxquelles se consacre la *Neue literarische Welt*, dont le rédacteur en chef, Oskar Jancke, a précisément publié des « Glossen » linguistiques. Cela explique son niveau élevé, trop élevé, disent certains, mais nous l'envions pour l'abondance des articles consacrés à des questions importantes comme celles de l' « Essai » pour le nombre et le sérieux des comptes rendus, bref pour tout ce qui fait la substance et la qualité d'un journal littéraire qui veut représenter dignement son pays.

Dans le numéro du 29 mai nous trouvons précisément un article d'Hofmannsthal que les Allemands doivent méditer, car

il est par son titre même, « valeur et honneur de la langue allemande », un hommage, par son contenu une accusation, si l'on veut, un plaidoyer pour et contre. Le poète envie les autres peuples, car ils possèdent une « langue moyenne », dans laquelle s'exprime leur sociabilité, une langue qui ne se situe ni à un niveau trop élevé, ni à un niveau trop bas, une langue lisse, qui est celle de la tribu, pour employer le terme mallarméen. Au contraire, l'allemand qui sert aux relations à l'intérieur de la communauté est « un conglomérat de langues individuelles», c'est-à-dire un langage rude, qui puise dans les dialectes et leur doit sa saveur, mais aussi un certain nombre d'inconvénients; le moindre n'en est peut-être pas la coloration particulière à chaque région dialectale.

Si Hofmannsthal admet ces dialectes comme constituant un des deux plans de la langue allemande, sa prédilection va visiblement à la langue supérieure, la poétique, capable de s'élever aussi haut que n'importe quelle autre, Gœthe et Hölderlin l'ont prouvé. Il est certain que l'allemand, individualisé d'ailleurs par les créateurs du Verbe, convient à la grande poésie, au lyrisme en particulier, et d'autre part au mysticisme. Mais, continue notre auteur, il se situe alors bien au-dessus de la région où nous vivons. Seuls les plus grands poètes ont été capables d'employer la langue en conformité avec la langue (die Sprachen sprachgemäss gebrauchen); pour les «écrivains» on en peut douter; quant aux journaux, aux discours, aux lois et ordonnances, ils ont pour le bon langage un dédain dont les conséquences dangereuses et même pernicieuses s'exercent sur la nation tout entière.

C'est un cri d'alarme déjà ancien et toujours nécessaire. Ajoutons, car ceci provient peut-être en partie de cela ou résulte des mêmes causes, que la littérature allemande, envisagée dans son ensemble depuis deux siècles, nous offre pareillement des œuvres d'une grande importance, des poètes sans lesquels l'humanité serait plus pauvre, c'est-à-dire des cimes et, d'autre part, une abondance de productions qui encombrent les vallées plutôt qu'elles ne les jalonnent; entre ces deux plans il lui manque ces œuvres moyennes où l'âme d'un peuple s'exprime dans une langue soignée et durable et nous le regrettons.

Mais il semble bien que de nombreux Allemands aient compris le danger et, de même qu'après Iéna Humboldt créait l'Université de Berlin pour compenser par un accroissement de substance spirituelle la perte de substance matérielle, de même

beaucoup maintenant s'efforcent de restaurer ou d'instaurer la langue allemande dans sa dignité. Nous voudrions aujourd'hui commencer à présenter ceux qui la défendent, de même que nous nous efforçons de découvrir pour ces chroniques ceux qui l'illustrent.

J.-F. Angelloz.

Stilkunst, par *Ludwig Reiners* (Biederstein-Verlag, Münich, 1949, 654 p., 25 DRM.). — L. Reiners mérite certes d'être mentionné en premier lieu, car depuis bien des années il mène le bon combat pour la langue et son grand ouvrage vient de paraître en deuxième édition. Le sous-titre de cet *Art du style* en précise l'objet; il s'agit d'un « livre d'enseignement de la prose allemande ». L'auteur déblaie d'abord le terrain en posant et discutant quelques questions préliminaires, dont l'une s'intitule « Eclat et misère de la langue allemande ». Puis il étudie le mot et la phrase, les maladies du style, les problèmes de la forme intérieure, les termes étrangers et les néologismes; enfin il s'attaque à des questions de détail telles que l'humour, le paradoxe, la citation, etc. Ce volume, qui ne compte pas moins de 654 pages, est un monument extraordinaire, d'une richesse inépuisable; en outre, il se lit avec beaucoup d'agrément, car chez Reiners l'érudit se double d'un humoriste qui enseigne en amusant; tous les germanistes doivent le lire et le relire.

Der sichere Weg zum guten Deutsch (Beck, Münich, 1951, 216 p., 6,20 et 8,80 DM.). — Avec ce deuxième livre, Reiners s'adresse aux étudiants, à ceux qui ont besoin d'un guide sûr pour écrire un bon allemand. Aussi avons-nous un ouvrage remarquablement étagé; d'abord vingt commandements concernant les fautes à ne pas commettre, puis vingt règles à observer et ensuite vingt conseils pour bien écrire. Comme Reiners est un bon pédagogue, il fait suivre chaque leçon d'un dialogue entre l'élève qui pose des questions et le maître qui fournit les réponses et aussi d'exercices ou devoirs. Ce petit volume, dense et clair à la fois, instructif et amusant, doit figurer dans toutes les bibliothèques et il faudra souvent le prendre en main.

Die Sprache unter den Kräften des menschlichen Daseins, par *Leo Weisberger* (Pädagogischer Verlag Schwann, Düsseldorf, 1949, 51 p.). — Il y a bientôt vingt-cinq ans que Weisberger se fit connaître par des travaux importants comme *Muttersprache und Geistesbildung* (1929). Son petit volume sur la langue envisagée comme une des forces de l'existence humaine comprend essentiellement trois conférences faites en 1948; c'est une introduction à trois volumes plus amples parus chez le même éditeur et qui sont, dans l'ordre : *Vom Weltbild der deutschen Sprache; Die Muttersprache im Aufbau unserer Kultur; Die geschichtliche Kraft der deutschen Sprache.*

Wege mit Rilke, par *Lou Albert Lasard* (S. Fischer, Francfort, 1952, 189 p.). — Quiconque a connu Rilke, a vécu avec cette personnalité unique, est tenté de publier ses souvenirs, de conter l'histoire d'une vie en commun. La tentation est particulièrement grande pour les femmes et surtout pour celles qui se consacraient à la littérature ou à la poésie, à l'art ou à la musique, car elles exerçaient sur Rilke une double attraction; nous avons eu l'occasion de dire ici ce que nous pensions de l'une d'elles. Mme Lou Albert-Lasard ne se hisse pas sur le même piédestal et laisse la place à Rilke, qu'elle a connu pendant la première guerre mondiale, à Munich. Elle aurait pu d'autre part « exploiter » sa vie avec lui pour faire un livre important; elle se contente de notations rapides, véritables touches de peintre, qui confirment ce que nous savions de cette époque et même ajoutent parfois quelques détails intéressants ou certaines suggestions fécondes. C'est un Rilke authentique qui apparaît donc, d'autant plus que Mme Lou Albert-Lasard incorpore à son texte seize poèmes, dédicaces ou textes jusqu'alors inédits dans le texte original; elle en avait bien publié une partie en français, mais la traduction ne permettait pas de les apprécier; or quelques-uns sont importants. Ajoutons que ce petit livre est fort bien présenté et orné

du beau portrait de Rilke par l'auteur.

R. M. Rilke und die bildende Kunst (W. Klein, Baden-Baden, 1951, 66 p.). — Le nº 24 de la série « Kunstwerk-Schriften », orné de 43 illustrations, est consacré presque entièrement à un sujet très important : « Rilke et les arts plastiques ». Il ne fait que l'aborder; pourtant il apporte des précisions intéressantes et des suggestions qu'il ne faudra pas négliger, en particulier sur les questions suivantes : Rilke et l'art slave (par Aleksis Rannit), Rilke et Rodin (Clara Rilke), Rilke et Cézanne (Else Ruddeberg), la musicalité de la poésie rilkéenne (Nino Erné), l'Elégie des saltimbanques. Plusieurs des illustrations sont révélatrices, comme par exemple celle de l'ange du méridien, à Chartres. Nul doute que ce numéro ne soit rapidement épuisé.

R. M. Rilke (Les Lettres, 16, rue de Bellechasse, Paris (VIIᵉ), 1952, 240 p., 540 fr.). — La revue *Les Lettres* vient de publier, elle aussi, un numéro spécial sur Rilke. Des inédits, des études et des notes et les noms de nombreux Rilkéens qui ont connu le poète ou l'ont étudié. L'ensemble est un peu disparate, mais il apportera beaucoup au profane et l'initié lui-même y glanera plus d'un renseignement précieux. Citons, sans vouloir épuiser le sujet, les souvenirs de Genia Tchernosvitow, qui fut, à Muzot, la secrétaire du poète, ou ceux de Camille Schneider, qui fit avec lui le voyage de Strasbourg et Colmar, les études de Gabriel Marcel sur « Rilke et l'Occulte » ou de G. Poulet sur « le temps et l'espace rilkéens », question qu'on a jusqu'ici à peine explorée. Ce numéro fera beaucoup pour attirer à Rilke de nouveaux amis et il ne décevra pas les anciens.

Die Sonette an den Grafen Collaltino di Collalto, par *Gaspara Stampa* (Scherpe-Verlag, Krefeld, 1948, 440 p.). — C'est Rilke qui a rendu célèbre le nom de Gaspara Stampa, courtisane vénitienne du xviᵉ siècle et poétesse de l'amour, en la faisant figurer dans sa galerie des grandes amoureuses. Elle le mérite, puisqu'un jour elle aima de toute son âme et chanta son amour, son bonheur et sa souffrance dans de très beaux sonnets, qui permettent de la placer à côté de Louise Labé. Les voici dans une édition joliment présentée, où le texte italien est accompagné de la traduction en allemand par le comte Léon Lanckoronski, traduction ou plutôt paraphrase, car le ton direct, ardent et sensuel de l'original est transposé dans une langue élevée et spiritualisée, mais l'ensemble est beau. Une postface de la comtesse Maria Lanckoronska fournit les renseignements essentiels sur la courtisane-poétesse.

Gaspara Stampa, par *Margarete von Rohrer* (Scherpe-Verlag, Krefeld, 1950, 423 p.). — L'auteur n'a certainement pas voulu faire œuvre de science, puisque le sous-titre annonce le roman d'une passion dans la Venise de la Renaissance. En effet, c'est l'histoire romancée d'un amour que l'on pourrait croire unique et qui, dans son désespoir, se tourne vers Dieu; la courtisane disparaît pour laisser la place à la poétesse dans le cadre d'une Venise romantique, où les femmes sont belles, les artistes grands et les chevaliers valeureux. Si l'on ne tient pas à la vérité historique, on lira ce livre avec plaisir.

Gesammelte Tiergeschichten, par *Manfred Kyber* (Wegner, Hambourg, 1952, 243 p.). — Il ne s'agit pas d'une nouveauté, puisque cette édition complète des « histoires d'animaux », publiées d'abord par la maison Hesse et Becker, atteint son quarantième mille; mais nous avons jugé nécessaire de recommander ces récits déjà devenus classiques d'un grand animalier. Dans une langue simple et savoureuse, avec beaucoup d'humour et de poésie, Manfred Kyber nous conte les aventures de personnages qu'une traduction devrait rendre familiers aux enfants et aux grandes personnes : Jakob Krakel-Krakel, le vieux corbeau; Onkel Nuckel, le lapin devenu patriarche; Basilius Mummelpelz et Hieronymus Kragenpeter, les deux ours; Lups, le moineau; Balduin Brummsel, le bourdon, et son exigeante Susummse Brummsel, et tant d'autres encore. L'auteur aime les animaux, ses frères, comme saint François d'Assise; il leur compare les hommes et de ses histoires se dégage une philosophie empreinte d'amour et de sagesse qui emplit la dernière et longue histoire, où les êtres s'en vont ensemble vers le pays de la félicité promise aux hommes de bonne volonté. Par là M. Kyber se distingue sans doute le plus de Kipling ou de Colette, auxquels il mérite d'être comparé.

Gesammelte Märchen, par *M. Kyber* (Wegner, Hambourg, 1949,

276 p., 8 DM.). — On n'est pas étonné de voir Kyber se révéler un maître du « conte », c'est-à-dire du récit qui se déroule dans un univers fantastique, où les animaux parlent, et aussi les poupées, où la mort dialogue enfantinement avec la petite fille (ce conte est particulièrement joli). Nous vivons dans un monde qui semble avoir quatre dimensions, la quatrième étant le ciel, où l'ange attend l'homme qui a su garder son cœur d'enfant. Tout y a une âme, tout y révèle une âme d'élite, un poète dont on rêve d'être l'ami.

La Demoiselle de Barby, par *G. von Le Fort*, trad. d'André Starcky (Ed. du Seuil, 1952, 133 p.). — Cette œuvre de G. von Le Fort n'est pas un roman, comme on l'annonce, mais une « nouvelle » où l'histoire et la psychologie religieuse se combinent; la première fournit l'épisode des bandes qui ravagent les édifices religieux dans la région de Magdebourg, la deuxième l'épisode de la demoiselle de Barby venue au couvent de Sainte-Agnès pour y lire neuf fois le *Flot de lumière divine* de la célèbre Mechthilde de Magdebourg et pour vivre le mystère du « délaissement divin ». Les vandales pénètrent dans sa cellule au moment où elle reçoit l'appel d'en haut; la Mère Abbesse, qui l'y avait reléguée, n'y trouve que son cadavre mais elle comprend qu'il faut pardonner aux méchants qui ne savent pas ce qu'ils font. Nous avons déjà dit les mérites de G. von Le Fort, romancière et nouvelliste; les lecteurs en pourront juger par cette œuvre, dont la traduction est bonne.

Und die Erde gibt das Brot, par *Alfred Petto* (Club der Bücherfreunde, Saarbrücken). — Le titre de ce livre, « Et la terre donne le pain », fait supposer qu'il s'agit d'un roman paysan, ce qui n'est qu'à moitié vrai. L'auteur est un écrivain sarrois qui a voulu dire la vie de ce type humain qu'est le mineur sarrois, à la fois travailleur de la mine et propriétaire d'un lopin de terre qu'il exploite avec sa famille. L'un d'eux, presque un héros anonyme, conte son histoire : ses ancêtres ont mené la vie rude des charbonniers et bûcherons dans la forêt; son père fut plus heureux déjà, car il épousa une fille de paysan et prit la charrue; lui est devenu mineur, mais en gardant le goût de la terre et surtout le désir d'agrandir son bien pour mieux vivre. C'est une vie de labeur, de succès et d'échecs contée par le narrateur dans une langue simple et directe à laquelle les expressions de la mine et du terroir donnent une saveur particulière. Le récit est attachant dans sa monotonie et fait penser à *La vie d'un simple*, de Guillaumin. A. Petto n'a pas voulu célébrer ou chanter le peuple, comme on le dirait d'un poète, mais retracer la vie quotidienne d'un homme de son pays dans le cadre qui lui est familier; il nous a donné un bon roman qui se rattache d'une part à la littérature régionale, d'autre part au mouvement populiste dans ce qu'il a de plus fécond.

J. W. Goethe, Briefe der Jahre 1764-1786 (Artemis Verlag, Zürich, 1951, 1.295 p.). — Voici l'un des meilleurs volumes de la grande édition entreprise, il y a quelques années, par la maison suisse. D'abord il contient les lettres de Gœthe jusqu'à 1786, c'est-à-dire jusqu'à son départ en Italie; nous y trouvons donc les témoignages les plus précieux sur les années qui nous intéressent le plus, celles de sa formation, et en même temps les lettres où il se livre spontanément, juvénilement, surtout avant son arrivée à Weimar, où l'habitude des affaires en modifie le ton. Ensuite l'introduction est d'Ernst Beutler et jamais peut-être le grand spécialiste de Gœthe ne nous avait donné un travail aussi remarquable que cette étude sur le style épistolaire de son héros et sur ses variations; sa connaissance unique de la question, sa culture et son sens de la langue, son intelligence et son humour font de ces 35 pages un régal. Enfin, il y a, comme toujours, un index extraordinaire (plus de 300 pages) dû à Elisabeth Damm; notes, index des personnes, des lieux, des œuvres du poète et des sujets traités par lui, tout cela est d'une richesse inouïe. Si l'on pouvait nous donner pour l'ensemble de l'édition un index général établi sur ces bases, on fournirait aux chercheurs un instrument de travail incomparable et ils auraient une raison nouvelle de rendre grâces à Ernst Beutler. — J.-F. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

VOYAGEURS ANGLAIS SUR LE CONTINENT. — Quoi de plus voyageur que l'Anglais? Les nécessités, les hasards de la navigation, du commerce et de la politique ont de bonne heure stimulé sa curiosité et son appétit d'exploration. L'un des livres qui racontent à cet égard les plus captivantes histoires, c'est les *Voyages de Hakluyt* (dernière édition, en anglais modernisé, à Oxford, chez Blackwell, 323 p., 8/6) où l'on suit en tous lieux du globe Cabot, Willoughby, Chancellor, Frobisher, Fox, Fenner, Drake, Gilbert, Grenville, Hawkins et combien d'autres hardis compagnons sans qui ne serait pas complète l'épopée du moyen âge et du siècle Tudor.

Sans descendre jusqu'aux week-ends de bon voisinage que facilitent de nos jours aux classes les plus moyennes l'avion et les Flèches d'or, un autre chapitre n'avait peut-être pas reçu toute l'attention qu'il méritait : les visites faites traditionnellement en Europe occidentale, surtout en France et en Italie, entre les deux époques, par les classes aisées de la société. Certes l'on connaît le gentilhomme italianisé de l'âge d'Elisabeth, le fameux « Grand Tour » qui achevait toute bonne éducation au XVIIIe siècle; on lit encore avec plaisir des récits comme ceux de Young. Mais ce Grand Tour, quels en sont l'origine, les formes, l'influence sur les esprits, les rapports avec les mœurs? Un historien, J. W. Stoye, vient de cristalliser autour de ces questions son examen des journaux personnels et des rapports diplomatiques trouvés par lui dans plusieurs des principales collections anglaises d'archives. Il en est sorti un livre qui, puisque le sujet en est curieux, la matière nouvelle et l'exécution intelligente, ne peut manquer de retenir l'attention : *English Travellers Abroad, 1604-1667* (London, Cape, 1952, 479 p., 30/).

Le choix de ces deux dates s'explique à la lecture. Il ne s'agira ici que de rappeler quelques grands traits du livre.

A l'origine, ces voyages sont faits pour affaires; ou encore officiels ou semi-officiels, missions de diplomates d'occasion, puis toujours davantage de profession. Un type de voyage nouveau commence avec le XVIIe siècle et la France pacifiée : quelque temps à Paris ou sur la Loire, le midi pendant l'été, l'hiver et le printemps en Italie. La coutume ne s'en installe vraiment que vers 1630; en 1650 elle est une convention sociale. Ensuite

on rentrait chez soi plein d'usage et raison, parfois allégé de sa gourme.

Evidemment les séjours des diplomates et des marchands continuent. Les déplacements et villégiatures outre-Manche revêtent, en des temps encore troublés par moments, d'autres formes que les affaires ou le tourisme éducatif : l'exil ou l'émigration pour cause de religion ou de politique, le métier militaire, la saison aux eaux.

Le phénomène du Grand Tour intéresse l'histoire. Il manifeste la rupture du moule disciplinaire élisabéthain : en un demi-siècle, une parfaite liberté de mouvements a remplacé les contraintes à distance et la surveillance plus ou moins policière qui était auparavant du ressort de tout ambassadeur; les rapports de la société avec son gouvernement ont changé. Changé aussi le caractère de cette société, non dans la personne des jeunes voyageurs riches, mais dans celle de leurs guides. Il y avait au début du XVII[e] siècle une espèce de domestiques supérieurs sur lesquels Stoye projette un commencement de lumière. Instruits, ambitieux, ils cherchaient dans la conduite des fils de famille une expérience et des relations utiles, une occasion d'ascension sociale que l'étanchéité croissante des classes rendit de plus en plus rare et malaisée. Leurs fonctions échurent à des gouverneurs de profession, parfois à quelque homme de Dieu en quête de bénéfice; l'ambitieux d'humble condition se tournait déjà vers les affaires ou les colonies.

Ces conclusions, et d'autres relatives à l'évolution du goût, ressortent de *English Travellers*. L'historien y trouve des ajustements et des recoupements. Les esprits plus frivoles pourront préférer la matière humaine particulière, diverse et vécue, les anecdotes et impressions dont se compose le corps du livre et qu'il est impossible de résumer. A le fréquenter, on en retirera sans doute une double image : c'est un livre de voyages pour historiens, et un chapitre d'histoire à l'usage des voyageurs — ceux qui partent et ceux qui restent.

Jacques Vallette.

Kedleston Hall (Come to Derbyshire Association, 13 p., 1/6). **Newby Hall** (English Life Publications, 31 p., 2/6). — Guides illustrés, surtout le second, de deux célèbres demeures de grandes familles anglaises.

North Devon, by *N. Pevsner* (Penguin, 1952, 296 p., 3/6). — Dans la série « The Buildings of England », on a divisé en deux ce comté, le troisième de l'Angleterre en superficie et, à en juger par la carte de fin de volume, l'un de ceux où les monuments sont le plus nombreux. Même disposition pratique que les précédents : introduction, répertoire par noms d'endroits, index divers se

recoupant mutuellement. Travail soigné; l'auteur a vu presque tous les lieux cités; il a été aidé par de nombreux particuliers et par les services officiels. 48 p. de belles illustrations, avec même une ou deux échappées sur de magnifiques paysages.

The Medieval Scots Scholar in France, by *A. Fleming* (Glasgow, Mac Lellan, 1952, 234 p., 15/). — Il faut entretenir la précieuse amitié franco-écossaise par une connaissance mutuelle. Un ami de la France lui offre, autant qu'à ses compatriotes, un captivant fragment de notre histoire commune et de celle de la culture européenne au moyen âge et pendant la Renaissance. Il a suivi dans notre pays les traces de ses visiteurs écossais; il ranime la mémoire non seulement de Marie Stuart, mais des Duns Scot, des Buchanan, etc., à travers villes et paysages; et il pourrait nous en apprendre sur notre propre culture.

Milton, by *E. M. W. Tillyard* (London, Brit. Council and Longmans, 1952, 54 p., 2/). — N° 26 des suppléments aux « British Book News », par un vieux connaisseur du sujet, qui a pris pour axe l'alliance chez Milton de la contemplation et de l'action, fait remarquer chez lui l'exubérance et le sens de l'humour, et dégage de son œuvre ce qui est encore vivant et agissant. Un beau portrait de Milton jeune. 10 p. de bibliographie.

Prose-Literature 1945-1950, by *A. Pryce-Jones* (*Ib.*, *id.*, 1951, 44 p., 2/6). — Parallèle au vol. sur la poésie déjà signalé ici : 5 années « diligentes plutôt qu'étincelantes », reflétées dans un style « utilitaire » à leur image. 7 chapitres, mais pas un sur le roman. Une bibliographie nourrie. 11 portraits. Etonnant comme Herbert Read ressemble à Madeleine Renaud.

Italian Gothic Sculpture in the Victoria and Albert Museum, by *J. Pope-Hennessy* (*Ib.*, H.M.S.O., 1952, 30 p. de texte avec 21 fig., plus 32 planches pl. p., 6/). — On a déjà parlé ici de cette série de belles monographies, dont la présente, admirablement illustrée, commente les figures dans une introduction destinée à ordonner pour nous les artistes et les écoles sur un fond de 13e et 14e siècles italiens.

Image 7 (*Ib.*, Art and Technics, 1952, 79 p., 7/6). — Ce numéro de cette revue d'art est à garder. Il est consacré à la sculpture du festival de Londres 1951, avec photos, et surtout à plusieurs dizaines de reproductions de dessins de Sickert, commentés par G. White. Ce contemporain anglais de J. E. Blanche est-il bien connu chez nous? On goûtera la diversité de ses dessins, et on y verra souvent de ses tableaux en germe.

Boswell in Holland, ed. by *F. A. Pottle* (*Ib.*, Heinemann, 1952, 451 p., 25/). — Se rappelle-t-on une assez récente chronique où, à propos du Dr Johnson et de ses amis, il fut parlé des papiers de Boswell découverts après bientôt deux siècles, et de l'étonnant « London Journal 1762-63 » qu'on en avait tiré pour le grand public? En voici la suite. L'impayable Boswell, qui passe en Hollande l'année 1763-64, s'est rangé, s'examine, se gourmande, sans jamais rien laisser perdre du pittoresque de son existence. Le grand intérêt de ce volume est l'analyse de sa profonde mélancolie, bravement supportée; et sa correspondance, intégralement publiée, avec une jeune veuve riche, fine, dont les lettres sont un délice, surtout celles qu'elle écrivait dans son joli français : un roman vrai, qui ne finit pas par un mariage.

Unknown Renaissance Portraits (4 fig. et 166 planches pl. p., 83 p.); **Leonardo da Vinci, Landscapes and Plants** (14 fig. et 71 planches pl. p., 92 p.). Chac. : ed. by L. Goldscheider, *Ib.*, Phaidon, 1952, 25/. — Ces deux derniers Phaidon contiennent d'assez brèves introductions et des catalogues analytiques. Ils intéressent par l'image, comme toujours très bonne, et par la singularité du sujet. Le premier portraiture, d'après des médailles agrandies, des gens de la Renaissance déjà connus souvent par des tableaux. Le second reproduit des plantes et des paysages de Vinci, en dessins ou en fragments de tableaux souvent à la taille de l'original. La variété en est étourdissante. Tantôt d'une précision düreresque, tantôt frottés si doucement et sommairement qu'on s'étonne d'y voir des constructions solides; tantôt minutieusement littéraux, tantôt amples et torrentiels sous un petit format dans les *Déluges*.

New Poems 1952, ed. by *C. Dyment*, *R. Fuller*, *M. Slater* (*Ib.*, Joseph, 1952, 167 p., 10/6). — Le Pen assure, pendant trois ans pour commencer, la publication d'une anthologie annuelle des poèmes

récents. Tendances générales : les choisir représentatifs de leur temps, donner leur chance aux jeunes sans exclure les anciens consacrés (p. ex. de la Mare, Muir, Chuch, Blunden, etc.) ; préférence de la clarté, d'un sujet, d'une langue assez courante. Qualité, continuité, équilibre : voilà qui recommande ce recueil.

Around Britain with Bon Viveur, by *F. Dale* and *J. Cradock* (*Ib.*, Lehmann, 1952, 208 p., 12/6). — En français : le bon *vivant* — cela s'entend de soi, ainsi que certains noms un peu estropiés. Récit d'un voyage en quête de bons hôtels, plein de verve et d'imprévu. Les lauréats sont nommés; les mauvais, non, mais flétris dans un chapitre qui n'est pas le pire.

Taste and Criticism in the 18th Century, ed. by *H. A. Needham* (*Ib.*, *Harrap*, 1952, 231 p., 10/6). — L'esthétique du 18e siècle importe beaucoup à l'histoire de la société, des idées, de la littérature, du goût et de l'art. Elle a suscité une foule d'écrits que seuls lisent les spécialistes, mais qui valent toujours en soi. L'éditeur de cette anthologie les met à la portée du public cultivé auquel, bien introduits, découpés et classés, ils plairont en se reliant à la critique et à l'esthétique d'aujourd'hui.

Collected Poems, by *E. Muir* (*Ib.*, Faber, 1952, 196 p., 15/). — Né en 1887, ce poète, l'un des maîtres actuels, réunit pour la première fois son œuvre à ce jour. Il faudra parler de lui plus longuement. Disons dès aujourd'hui qu'il faut absolument le lire. Il est unique par la force et la grâce du style; par le don du symbole métaphysique pris dans un monde fort concret; par le sens de l'existence double à ce monde et dans l'esprit, de la destinée de l'homme périssable dans le passé et dans sa lutte contre le temps; par la progression cohérente de son drame intérieur, jusqu'à l'épanouissement conquis. Œuvre lentement mûrie, sereinement rayonnante, solide et durable, supérieure à la mode qui est en train de l'accueillir.

Three Rivers of France, by *F. White* (*Ib.*, *id.*, 1952, 232 p., 25/). — Dordogne, Lot, Tarn : une des plus attachantes régions de la France, pétrie de civilisation depuis des dizaines de millénaires, habitée de gens aimables au bon parler. Il existe des manuels de préhistoire; l'auteur ne dispense pas de les lire. Son livre, récit d'une expérience intime et vivante, précédera utilement la connaissance de ces lieux à l'architecture et aux paysages privilégiés, à l'histoire souvent terrible du moyen âge à nos jours. Elle parle de la Résistance, comme du reste, avec l'entente et la sympathie d'une quasi-compatriote. Puisse le charme de ce livre ne pas attirer trop de touristes dans notre sud-ouest resté relativement, et heureusement, peu fréquenté !

London Mystery and Mythology, by *W. Kent* (*Ib.*, Staples, 1952, 254 p., 12/6). — Les amoureux des grandes villes goûtent un tel livre, et d'autant plus qu'ils connaîtront plus d'allusions historiques, légendaires et littéraires. L'auteur agite quantité de questions diverses : Qu'en est-il du fantôme de Cock Lane? Où était le magasin d'antiquités de Dickens? Telle église fut-elle bâtie à l'imitation d'un tabouret? Shakespeare allait-il à la Sirène? De quoi s'amuser, avec aussi 9 illustrations curieuses, certaines macabres.

Robert Burns, by *D. Daiches* (*Ib.*, Bell, 1952, 383 p., 15/). — La biographie du poète écossais n'intervient ici que pour aider l'examen de son développement et l'évaluation critique de son œuvre. L'auteur a travaillé d'après beaucoup de sources originales et contemporaines. Il ne paraît pas s'être servi, chose surprenante, de l'étude d'Angellier. Il place, plus nettement qu'on ne l'avait fait, Burns dans la tradition littéraire écossaise.

The Face of London, by *H. Clunn* (*Ib.*, Phoenix, 1951, 646 p., 30/). — Description minutieuse de Londres et de sa banlieue — « ses dortoirs extérieurs » — jusqu'à Brighton, Hertford, St. Albans, etc., à une heure de train. Ce n'est pas le même livre qu'à la première édition de 1932 : à ville différente, livre refait. Non seulement les pierres ont changé, mais les arbres (tels « châtaigniers » devenus des « ormes »). Historiquement, quant aux souvenirs, c'est un peu cursif ou capricieux; mais on trouve cela dans les guides. Le milieu entre, pour Paris, Rochegude et Poète. Topographiquement, inégalé de détails; des faits, des données concrètes, et dépouillé de style. Les 89 pages d'illustrations, 209 figures, vaudraient à elles seules l'achat du livre, tant elles engagent l'esprit dans le vagabondage entre le présent et le passé, les photos contemporaines suppléant en gran-

de partie à une remise au courant sur place, et les gravures et aquarelles anciennes distinguées et évocatrices. Ce travail est la digne somme d'une vie.

Tom Jones, vol. I (415 p.) and II (425 p.); **Joseph Andrews** (314 p.); by *H. Fielding*. Chac. : *Ib.*, Dent, 5/). — Nouvelle édition, avec importantes introductions de G. Saintsbury, de ces chefs-d'œuvre toujours frais d'un des pères du roman moderne. Soigné, maniable, bon marché.

The Confident Years, 1885-1915, by *Van Wyck Brooks* (*Ib.*, *id.*, 1952, 382 p., 21/). — On voudrait pouvoir consacrer un jour une chronique à l'histoire, par cet auteur, de la littérature américaine depuis 1800. Ce volume-ci, le dernier, s'ouvre sur la génération influencée déjà par le symbolisme français, et, malgré la limite écrite dans le titre, se prolonge dans notre époque en traitant des Pound et des Hemingway, pour ne citer que les noms les plus notables, en poésie et dans le roman, d'une époque distinguée par l'inquiétude et un nihilisme souvent combattu. Le gros du volume étudie cependant un âge antérieur, optimiste, caractérisé par la confiance d'un Th. Roosevelt et marqué par les Bierce, Norris, London, Hearn, O. Henry, E. Wharton, Dreiser, Mencken, etc. Immense panorama, fouillé dans le détail, où la littérature et la société, les œuvres et les biographies, se soutiennent mutuellement; les fonds de tableau, géographiques, dépeignent le sol de cette végétation et sont particulièrement bien venus. Brooks a écrit là un des travaux de base sur son sujet.

The Mind of Leonardo da Vinci, by *E. MacCurdy* (*Ib.*, Cape, 1952, 360 p., 18/). — L'auteur, qui a édité les carnets de Vinci, étudie ici sa vie en rapport avec son esprit et sa pensée, avec les influences subies, avec la façon dont l'artiste et le savant se sont exprimés. Premièrement la vie. Ensuite la description des manuscrits de Léonard. Enfin l'examen de ses chefs-d'œuvre peints ou sculptés, avec discussion des apocryphes. Sérieux et intéressant.

Victorian Olympus, by *W. Gaunt* (*Ib.*, *id.*, 1952, 199 p., 15/). — Un sujet curieux a trouvé ici l'esprit qui saurait le découvrir et l'ironiste qui saurait le traiter pour notre agrément. On n'avait pas tout dit sur l'âge victorien. On en connaissait la puissance, la civilisation quantitative, la gloire un peu solennelle, le respect des façades. Il reste toujours des coins de tableau à éclairer d'exemples concrets : ici, les peintres d'une époque instruite et férue du classicisme, leurs carrières, leur succès, dû sans doute au fait que rarement l'académisme a coïncidé à tel point avec le goût de l'« élite ».

Collected Earlier Poems (482 p., 5 doll.); **Paterson** (238 p., 1 doll. 50), by *W. C. Williams*; N. Y., New Directions. — Il ne s'agit pas d'« expédier » en quelques lignes ce poète dont on signalait l'an dernier les *Collected Later Poems* et qui est un des premiers de sa génération, qui restera au rang des Whitnan, Eliot ou Pound; mais d'annoncer immédiatement, avec l'intention d'y revenir, qu'on peut désormais embrasser toute son œuvre à l'heure actuelle. Très original et complexe par son propos, ses motifs, son usage du symbole, son écriture. Il se préoccupe de l'homme dans son monde actuel; il est carrément de ce monde, mais y cherche une matière d'art équivalente à ce qu'avaient fait du leur les grands artistes du passé. Démocrate, américain emporté dans l'épopée de sa civilisation, résolu à parler un langage intelligible à tous, il déroute les amateurs de tradition dans le style; son affranchissement est sincère et sans effort. L'image de *Paterson*, homme et cité, aide à entrer dans son tour d'esprit; les 4 parties en sont les actes d'un drame joué lui-même en images qui sont des objets avant d'impliquer des idées. En voilà juste assez, peut-être, pour suggérer qu'on doit le lire pour savoir ce qu'est aujourd'hui le poète américain qui ne doit rien qu'à son pays.

The Fourteenth of October, by *Bryher* (*Ib.*, Pantheon, 1952, 223 p., 2 doll. 75). — Si l'on en croit l'auteur de *Beowulf*, fidèle encore ici à ses prédilections saxonnes, le 11e siècle en Angleterre offrit aux Saxons le sentiment de la guerre, pour certains de la défaite, imminente; la psychologie de la défaite consommée et de l'homme qui veut rester loyal à soi-même règne le long de ce roman raconté, dans un langage moderne, par l'acteur principal. L'acteur? Plutôt le témoin peut-être, car il reste à la frange des événements à grand spectacle : il prend encore moins part à Senlac que Fabrice à Waterloo. Le rythme un peu lent contribue à donner le sens du temps. Bryher a l'entente des beau-

tés naturelles et le goût des idées générales acquises par l'expérience.

Walk on the Water, by *R. Leveridge* (240 p., 25c.) ; **The Troubled Air**, by *I. Shaw* (352 p., 30c.) ; **Heredity, Race and Society**, by *L. C. Dunn* and *T. Dobzhansky* (144 p., 35c.) *Ib.*, Nal, 1952. — Le titre du troisième de ces livres en indique l'intérêt; il est rédigé par des savants, dans un esprit d'information et de progrès. Le premier est un roman de guerre mouvementé. Le deuxième est, sauf erreur, le premier roman d'un jeune auteur déjà célèbre jusqu'en France : il renseigne sur la lutte contre le communisme aux E. U. et montre la crise de conscience d'un homme scrupuleux.

Mésentente cordiale, par *N. Legrand* et *R. Gant* (London, Jarrolds, 1952, 156 p.). — Un ménage anglo-français étudie, en bons camarades soucieux de classer leurs idées sur un sujet d'intérêt commun, la psychologie et les mœurs comparées de ses deux pays, chacun réglant son compte critique à sa patrie respective. C'est charmant, de drôlerie ingénieuse, souvent aiguë, de gentillesse, parfois sans ménagement, de menues découvertes et d'illustrations bien choisies. Il faut qu'on puisse au plus tôt le lire en français : succès à prévoir.

Livres reçus. — *How Smoke gets into the Air*, by T. Heywood (London, Fortune Press, 1952, 25 p., 5/). — *Caruso*, par D. Caruso, trad. Claireau (Paris, Corrêa, 1951, 283 p.). — *Tambours noirs*, par W. Brown (Paris, Domat, 1952, 454 p., 990 fr.). — *L'ardeur du jour*, par E. Bowen, trad. Globa (Paris, Seuil, 1952, 323 p., 690 fr.) : trad. de *The Heat of the Day* dont a traité l'une de nos chroniques; *à lire*. — *Pluie dans le vent*, par W. Macken, trad. Fayet (Paris, Stock, 1952, 342 p., 630 fr.).

REVUES

The New Statesman and Nation, 21.6-5.7.52. — *Séries :* France; Elections américaines (21.6-5.7). Politique coréenne (28.6-5.7). — *21.6 :* Finances anglaises. Radio anglaise. Avenir aux E. U. Une exploitation collective. Goa. Sport municipal français. Exploration africaine. *28.6 :* Crise en Israël. Lattimore. Aide aux peuples deshérités. La souffrance. Cloutiers. La saison à Glyndebourne. A. Powell romancier. *5.7 :* Angleterre : politique intérieure et extérieure (plusieurs articles). Lattimore. Sauterelles. Sécurité routière. La Biennale. Rupert Brooke.

The Listener, 19.6-3.7. — *Séries :* S. Butler; Nature de la théorie scientifique; Demeures anglaises (19.6-3.7). — 19.6 : France. Italie. Vers un armistice? L'histoire est contemporaine. Baleines. Mythe et foi : Corvo. La Cenerentola. 26.6 : Avenir économique. Yougoslavie. Allemagne. MacCarthy. Age atomique. Création du monde. Enfances de Mozart. 3.7 : Eisenhower-Taft. U.R.S.S. route de mer nord. Economie anglaise. Angleterre-E.U. Les nations et l'O.N.U. Education aux E.U. La Biennale.

French Studies, July 52. — E. Seillière. Le *Tournoiement d'Antéchrist* de H. de Méry. Frère Jean des Entommeures et Lucien. Une exégèse mallarméenne. Un problème de phonologie wallonne. Plusieurs citations et examens élogieux de livres ou articles du *Mercure*.

L'Age nouveau, été 52. — Numéro abondant et intéressant, consacré aux E.U., et rédigé par des Américains connus.

Reçu. — *Britain To-Day*, July 1952. — *Confluence*, June 1952. — J. V.

ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

MEDECINE D'EGYPTE ET DE MESOPOTAMIE. — Jusqu'ici une étude de la médecine générale n'avait pas été tentée sur un plan aussi vaste que celui conçu par le Professeur H. E. Sigerist pour la sienne (1). Les histoires de la médecine consacrées à un

(1) *A History of Medicine.* I. *Primitive and archaic Medicine.* New-York (Oxford University Press), 8°, 1951.

peuple ou à un groupe de peuples traitaient du milieu dans lequel la médecine avait évolué, faisant une place plus ou moins grande aux notions de climat, à la nosographie, mais le volume dont nous rendons compte est de portée plus vaste; il est la préface d'un ouvrage qui décrira les caractères de la médecine dans les contrées les plus diverses. Le point de vue s'élargit donc sur tous les plans, embrassant la connaissance des divers milieux où la médecine a évolué et passant du particulier au général. C'est en définitive de l' « Homme » qu'il s'agit, de ses réactions devant la maladie, tous les chapitres consacrés aux différents peuples n'étant plus que les éléments d'une vaste synthèse. Dès ce premier volume, M. Sigerist donne une description très poussée de la maladie en elle-même et de ce qu'a été l'attitude à son égard des plus anciens individus étudiés (attitude qui est le gage de celle de l'humanité qui les a précédés, mais dont nous ne pouvons reconstituer le comportement avec sécurité). C'est dire que nous sommes placés dès l'abord en présence des peuples actuels dénommés primitifs, puis des deux plus grandes civilisations de la haute antiquité, celles d'Egypte et de Mésopotamie. Pour les populations d'âge plus reculé, nous avons bien connaissance de certaines modalités de la civilisation de l'époque quaternaire. Les habitants des grottes qu'ils ont couvertes de leurs peintures possédaient de hautes qualités artistiques, une grande faculté d'observation et des croyances religieuses indiquées par leurs coutumes funéraires : provisions pour une vie dans l'au-delà, statuettes féminines à organes sexuels exagérés, indiquant déjà, peut-être, un culte rudimentaire du principe de fécondité. Mais rien ne peut être inféré de cela sur la connaissance d'une médecine. L'époque néolithique est beaucoup plus terne par rapport à la précédente, riche cependant en découvertes propres à transformer la vie : villages de huttes ou de terre battue qui dispensent de l'habitation des cavernes, barques obtenues en creusant un tronc d'arbre, sécurité accrue par les demeures sur pilotis, domestication du bétail. Comme on constate chez les néolithiques la présence de maladies variées, on est amené à se demander de quelle médecine ils disposaient. Des vestiges de captation de source ferrugineuse découverts à Davos donnent à penser que les vertus des eaux minérales leur étaient connues; on relève les traces fréquentes d'une chirurgie assez simple : extraction des flèches, traitement de fractures et surtout trépanations, en premier des os pariétaux, plus rarement du frontal et de l'occipital. Ceci dans quel but? Diverses explications en ont été données, mais il est sans doute dangereux d'invoquer pour cela un rapprochement

avec certaines des pratiques dues à des civilisations très primitives, observables à notre époque. Car il ne faut pas confondre les « grands primitifs » de l'âge quaternaire avec les « vieux primitifs » qu'on peut étudier aujourd'hui; les premiers sont des enfants avec toute leur richesse de possibilités, les seconds sont des enfants arriérés demeurés enfants dans ce que l'enfance a d'inférieur. Ce qui distingue les uns des autres, c'est la présence ou le manque de « perméabilité à l'expérience ». Les premiers ont apporté leur contribution au progrès, les seconds n'ont eu et n'auront jamais rien à lui donner. C'est aussi l'opinion de M. Sigerist qui professe que parmi les « primitifs » tous ne sont pas des précivilisés; sous cette réserve, l'étude de la médecine chez ces peuples peut mettre sur la voie de l'état mental propre à d'autres sociétés plus avancées à la période où elle n'en étaient pourtant qu'à un stage initial de civilisation.

On est mieux armé lorsqu'il s'agit de l'Egypte et de la Mésopotamie. Ce sont les seules civilisations nous permettant de remonter, sur documents, à près de 5.000 ans en arrière; ce n'est rien dans le passé de l'humanité, mais par rapport à ce qu'on appelle l'antiquité classique, c'est un lointain magnifique. En Egypte et en Mésopotamie, la maladie est en somme un corps étranger, démoniaque, aussi bien dans les vallées du Tigre et de l'Euphrate que dans celle du Nil, avec cette différence que la Mésopotamie insiste sur le malade-pécheur, doctrine qui, pour certaines affections, avait encore cours il n'y a pas si longtemps. Plusieurs courants y sont cependant discernables d'après les modes de traitement. On y voit la présence de médecins et d'exorcistes, donc de prêtres; dans leur action, les uns ne sont pas loin des autres; la pharmacopée la plus ancienne est antidémoniaque et n'est qu'un adjuvant des exorcismes. Malgré tout, grâce à cette perméabilité à l'expérience, une médecine d'observation s'est fait jour en Mésopotamie au temps des Sargonides; les médicaments ne sont plus interchangeables, quoique le médecin soit résolument polypharmaque (on admet aujourd'hui la synergie des médicaments). Mais tandis que les traités médicaux mésopotamiens ne sont guère que des recueils de recettes contre tels ou tels symptômes sans s'inquiéter de la configuration du corps, les Egyptiens qui ont laissé des traités de chirurgie ont été amenés à décrire de façon plus ou moins approximative certains points de l'anatomie humaine. Indirectement, l'Egypte a été une mine de renseignements, par le champ si étendu de recherches que les momies offraient à la paléopathologie, et ce chapitre n'est pas le moins important de l'étude de M. Sigerist. Les progrès de la technique avaient déjà permis

l'examen d'os de périodes bien plus anciennes, mais ce sont les tissus non osseux que l'embaumement a mis, en plus, à la disposition des investigations; on a pu ainsi reconnaître des malformations congénitales, et dès cette époque l'existence de nombre d'affections dont nous souffrons aujourd'hui, par exemple le rhumatisme déformant, la tuberculose.

Nous ne pouvons donner ici, même un aperçu de la richesse de documentation de ce premier volume consacré à l'ancien Moyen Orient; on peut en conclure que malgré leurs différences de détail, les notions de maladie et de traitement sont, à la période envisagée, sous la dépendance d'un état d'esprit qui fut commun à l'humanité.

Dr G. Contenau.

HISTOIRE

LES MEMOIRES DE SAINT-SIMON (1). — Le texte des fameux *Mémoires* eut une bien étrange destinée. Dès la mort du duc de Saint-Simon, en 1755, on devina quels explosifs contenait le manuscrit. Le lieutenant civil le fit déposer, avec les autres papiers du défunt, chez un notaire du Châtelet. Quelques années plus tard, il était mis au dépôt des Affaires étrangères. Le ministre Choiseul voulut voir un peu ce qu'il y avait là-dedans. Il chargea de ce soin le charmant et léger abbé Voisenon, protégé de Mme de Pompadour, qui fit circuler des extraits manuscrits. Le licencieux ami de Mme Favart et de Voltaire était beaucoup trop paresseux pour songer à publier ces inédits.

Ce soin revint par malheur à un des plus impudents faussaires de l'histoire, Soulavie, l'auteur des apocryphes *Mémoires* du maréchal de Richelieu et de tant d'autres publications fantaisistes. Il lut Saint-Simon, l'utilisa, le déforma, le défigura en plusieurs volumes parus de 1781 à 1788. Il fallut attendre 1828 pour que le marquis de Saint-Simon, ayant, non sans peine, récupéré le manuscrit de son petit cousin, en donnât une édition valable. Mais la véritable édition princeps n'a pas cent ans : c'est la première établie par Chéruel (1856-1858), révisée par l'auteur et Adolphe Régnier (1873-1886). Dès cette époque, l'historien Arthur de Boislile avait entrepris pour la Collection des Grands

(1) Saint-Simon, *Mémoires*, introduction, notes, bibliographie, index par Gonzague Truc, Bibliothèque de la Pléiade (Gallimard), in-16, 3 vol. parus, XXXVIII-1221, 1408 et 1478 pages.

Ecrivains de la France (la librairie Hachette était alors propriétaire du manuscrit qui est aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale) la grande édition définitive que son fils ne devait achever qu'en 1928. Cette monumentale édition (43 volumes in-8° dont deux de tables) est un des chefs-d'œuvre de l'érudition historique. Les milliers de documents inédits utilisés dans les notes en font une source essentielle sur l'histoire du XVIIe et du XVIIIe siècle. Cette édition, d'ailleurs partiellement épuisée, est un ouvrage de bibliothèque, un instrument admirable de recherches, de contrôle du texte. Elle est inaccessible au public cultivé des amateurs d'histoire. Pratiquement, celui-ci ne connaît Saint-Simon que par les deux volumes de « Scènes et portraits », sans cesse réimprimés depuis un siècle, et encore tout récemment par La Varende dans la collection du Flambeau (Hachette).

Sans doute ces extraits donnent-ils les portraits les plus soigneusement burinés, les scènes les plus célèbres, les anecdotes les plus piquantes. Mais c'est un florilège trompeur, car il réunit, arbitrairement découpées, les meilleures pages, rompant le cours même des *Mémoires* et ne donnant pas une juste idée de leur imposant ensemble, de leur masse, de leur variété.

Ayant moi-même publié jadis quelques mémorialistes, Tallemant, Retz et Bussy-Rabutin, j'avais étudié un projet nouveau concernant Saint-Simon. Puisque les travailleurs avaient à leur disposition l'irremplaçable édition Boislile intégrale, j'avais cherché comment offrir au public cultivé un moyen pratique de mieux connaître Saint-Simon que par les éternelles « Scènes et portraits ». Or, il y a, pour l'amateur, sinon pour l'historien, un important déchet dans les *Mémoires :* des portraits de personnages de deuxième ou troisième plan, et surtout d'interminables pages sur les questions d'étiquette, de préséances, qui tenaient tant au cœur du duc et pair. Un premier examen du texte m'avait convaincu qu'on pouvait, non plus faire un choix limité à quelques scènes et portraits, mais au contraire des coupures importantes dans le texte intégral, qui l'allégeraient considérablement, mais qui lui conserveraient son ampleur, son rythme, son dessin général; j'estimais pouvoir faire tenir ce texte allégé en huit volumes ordinaires assez richement annotés. La guerre enterra ce projet.

Et voici qu'aujourd'hui M. Gonzague Truc, qui est un bon connaisseur du XVIIe siècle, nous donne un nouveau Saint-Simon. Grâce à la formule heureuse, à la fois élégante et pratique, de la collection de la Pléiade, il a pu concevoir différemment son travail. Cette collection, extrêmement dense, lui permettait

d'envisager une publication intégrale du texte, ce qui eût été, commercialement, impossible dans toute autre édition. Les trois volumes parus nous mènent jusqu'en 1712. Ils contiennent à peu près la moitié du texte intégral; je pense donc que l'édition pourra être complète en six volumes de taille normale. Quel amateur du XVII[e] siècle ne trouvera les vingt centimètres de rayon nécessaires dans sa bibliothèque? De là à trouver des lecteurs assez patients pour aborder ces quelque huit mille pages de texte... Mais on peut toujours feuilleter plus rapidement certains passages.

M. Gonzague Truc a fait un travail très louable; selon la tradition de la Pléiade, il a établi fort soigneusement son texte d'après l'édition Chéruel. Une introduction, dense et mesurée, apprend au lecteur ce qu'il lui faut savoir sur la vie de Saint-Simon et sur l'histoire de son œuvre. On y trouvera une juste appréciation littéraire sur ce très grand écrivain, aux éclairs fulgurants, inimitable dans la trouvaille de la formule, dans le choix du trait qui peint, mais qui, ayons le courage de le dire, est souvent d'un style embarrassé, peu châtié, parfois même incorrect. M. Gonzague Truc apprécie équitablement l'historien, qui n'a cessé de se documenter, qui a interrogé tout le monde, mais qui a marqué ses jugements et ses portraits de ses passions et aussi de ses préjugés. On connaît ses sentiments à l'égard de ce « long règne de vile bourgeoisie » que fut, à ses yeux, le règne de Louis XIV. Outre des erreurs matérielles, patiemment relevées par Boislile, il y a incontestablement de la partialité dans Saint-Simon. C'est qu'un puissant tempérament s'y exprime. On pourrait dire de ses *Mémoires* ce que Sainte-Beuve disait de ceux de Retz : on y trouve « quelque chose de supérieur pour nous à cette exactitude de détail, je veux dire la vérité morale, la fidélité humaine et vivante de l'ensemble ». C'est précisément le don et la marque du génie.

Restait pour M. Gonzague Truc un important problème, celui de l'annotation. Celle de Boislile, plus abondante que le texte, restera évidemment toujours indispensable et M. Gonzague Truc y renvoie lui-même très souvent, fort honnêtement. La place lui était mesurée, en raison de la longueur même du texte. Et, cependant, personne ne peut plus lire aujourd'hui Saint-Simon sans un guide pour le conduire au milieu de tant d'événements, sans des notices sur tant de personnages de cette vivante galerie. De plus, une table des noms est indispensable pour les recherches. Cet index, soigneusement établi, occupe déjà une soixantaine de pages à la fin de chaque volume. Il ne restait plus à l'éditeur

qu'une cinquantaine de pages de notes par volume. Pour un texte aussi riche, c'est peu, c'est certainement trop peu. C'est pourquoi, dans le projet auquel je faisais allusion tout à l'heure, j'avais prévu de sacrifier une partie du texte au profit d'une annotation plus détaillée devant faire place notamment à des références indispensables à d'autres mémoires ou documents qui éclairent, complètent et rectifient Saint-Simon. C'est la méthode que j'avais employée pour Retz et Tallemant, publiés d'ailleurs dans leur texte intégral. Mais on pourra toujours avoir recours à l'édition Boislile.

Dans l'espace limité qui lui était assigné, M. Gonzague Truc a fait de son mieux. Il a gagné de la place en joignant à son édition des tableaux généalogiques des maisons de Bourbon, Condé, Conti, Soissons, Lorraine, Guise et Elbeuf qui permettent aisément l'identification des principaux personnages, des filiations et alliances.

Cela lui a permis de consacrer son annotation à l'essentiel. Tout d'abord aux indispensables remarques sur la langue et la syntaxe du mémorialiste, aux éclaircissements nécessaires du texte, aux renvois aux Additions de Dangeau ou aux appendices de Boislile. Dans leur inévitable sécheresse, ces notes sont toujours exactes et utiles. M. Gonzague Truc a volontairement limité les indications bibliographiques sur les personnages cités aux ouvrages postérieurs à l'édition de Boislile, qui se trouve ainsi complétée et mise à jour. En confrontant les deux éditions, les chercheurs auront donc toute la documentation réunie.

On voit que l'apport original de M. Gonzague Truc est considérable et que son édition rendra les plus grands services. Il offre un Saint-Simon à la fois maniable et commenté. Mieux que quiconque, il sait les mérites de son devancier qu'il utilise largement, sans prétendre le remplacer. Mais, grâce à lui, l'amateur, le curieux du grand siècle, n'aura plus le droit de limiter sa connaissance de Saint-Simon aux morceaux de bravoure des « Scènes et portraits ». Il pourra, même s'il ne lit pas le texte intégralement, prendre connaissance de l'ensemble de cette œuvre admirable, dont les lignes imposantes lui étaient jusqu'ici dérobées. En cela, M. Gonzague Truc a rendu un service considérable aux lettrés. Il y trouvera la récompense légitime d'un travail imposant, probe, patient, et souvent ingrat.

Georges Mongrédien.

En suivant nos pères, par le *duc de la Force* (Amiot-Dumont), 1 vol. in-16 de 192 pages. — Une série de courtes études variées, qui vont de Henri IV à Henri V, et qui touchent à l'histoire et à la littérature. On y retrouve la documentation sûre et le style vif de l'auteur de tant de grandes études historiques. Ce sont passe-temps d'historien qui réjouiront les amateurs de brefs récits et les attireront, espérons-le, vers les œuvres majeures de l'historien de Richelieu et de Conti. — G. M.

Louis XV, la victoire de l'unité monarchique, par *Pierre Lafue*, 1 vol. in-8°, 315 pages (Hachette). — M. Pierre Lafue tend à démontrer que Louis XV a toute sa vie lutté pour l'unité monarchique contre les intérêts privés des nobles, des magistrats, des financiers et des jansénistes. Il aurait imposé Fleury après le duc de Bourbon et subi d'Argenson et Choiseul, dont il aurait anéanti l'action pernicieuse par sa politique personnelle du « Secret du Roi ». Il n'aurait obtenu le succès définitif qu'après le coup d'Etat de Maupeou, peu de temps avant sa mort. La thèse est séduisante et bien défendue. Mais s'il avait des vues politiques si claires, comment a-t-il mis cinquante ans à les imposer? — G. M.

La vie privée de Madame de Pompadour, par *Marcelle Maurette*, 1 vol. in-16, 302 pages (Hachette). — Biographie attachante et joliment écrite de la favorite, l'œuvre de Mme Marcelle Maurette, sans apporter d'éléments nouveaux, montre l'action quotidienne, tenace, de Mme de Pompadour pour conquérir, puis surtout pour conserver le plus volage des amants royaux. — G. M.

Louis XVII ou la fausse énigme, par *Maurice Garçon* (Hachette), 1 vol. in-16, 586 pages. — Peu après M. Louis Hastier, partisan de la « double mort » et dont les conclusions ont été exposées ici-même, voici un nouveau livre sur l'éternelle énigme. M. Maurice Garçon, au cours d'un examen minutieux du dossier, n'y trouve pas trace de cette énigme. Pour lui, tout s'explique naturellement et le petit roi est mort le 8 juin 1795, comme le disent les documents. Mais ceux-ci peuvent-ils dire autre chose? La démonstration de M. Maurice Garçon est serrée, et parfaitement claire. Sa conclusion, il le reconnait lui-même, est « décevante ». C'est pourquoi elle ne convaincra pas ceux qui préfèrent les solutions où domine l'imagination et le romanesque. Du moins son livre fournit-il le meilleur exposé de la thèse « conformiste ». — G. M.

Le Maréchal de la Force, par le *duc de La Force* (Plon), 2 vol. in-8°, 373 et 399 pages. — Serviteur de sept rois, né sous Henri II, mort sous Louis XIV, l'illustre maréchal est une de ces étonnantes figures militaires qui emplissent tout leur siècle. Son lointain descendant a fouillé toutes les archives publiques et celles de la famille pour nous restituer la biographie du maréchal. On y trouve donc une mine de documents nouveaux, enchâssés dans un récit vivant, au style nerveux et vif et dont le rythme entraînant ne se ralentit pas un seul instant. C'est une parfaite réussite de l'historien de Lauzun et de la Grande Mademoiselle. — G. M.

Quand la France attendait Napoléon, par *Octave Aubry* (Amiot-Dumont), 1 vol. in-16 de 254 pages. — Une nouvelle collection historique, « L'histoire en flânant », joliment imprimée et présentée sous couverture en couleurs, s'ouvre sur le premier des ouvrages posthumes d'Octave Aubry, un recueil de brèves études, dont certaines avaient paru dans des revues, et qui sont relatives à l'époque révolutionnaire et au Consulat. Deux volumes sur l'époque impériale suivront : ces pages complètent agréablement les ouvrages célèbres d'Octave Aubry sur Napoléon et en constituent le prologue. — G. M.

Répertoire de l'histoire de la Révolution française, par *Gérard Walter*, Lieux, t. II, 1 vol. in-8° de 11-614 p. (Bibliothèque Nationale). — Parmi tous les catalogues spécialisés de la Bibliothèque Nationale, celui que M. Gérard Walter a consacré à la Révolution est un des plus utiles. Les premiers volumes étaient consacrés aux auteurs et anonymes, aux journaux révolutionnaires, aux biographies. Voici le volume répertoriant tous les travaux historiques publiés de 1800 à 1940 sur les provinces et les villes. Un dernier volume classé par matières achèvera ce monumental dépouillement, désormais indispensable aux historiens et amateurs de l'époque révolutionnaire, véritable somme bibliographique. — G. M.

Dames de Paris, par *Héron de Villefosse*, 1 vol. in-8°, 256 p., illustr. (Grasset). — Spécialiste de l'histoire de la capitale, M. Héron de Villefosse lui prête aujourd'hui le visage aimable de quelques dames qui ont vécu à Paris à diverses époques et qui sont pour l'auteur le prétexte d'agréables évocations nourries d'une érudition discrète, mais solide. — G. M.

Marie-Louise, femme de Napoléon Ier (1791-1847), par *Jules Bertaut*, 1 vol. in-8°, 281 p. (Amiot-Dumont). — Une agréable biographie de l'impératrice, bien à jour des documents découverts par le baron de Bourgoing et des lettres de Napoléon publiées par M. Louis Madelin. M. Jules Bertaut est un habile et agréable biographe : il plaide les circonstances atténuantes pour la faible femme qui n'était pas évidemment à la hauteur de son impérial destin. — G. M.

Corsivart, médecin de l'Empereur, par *Jean Savant*, 1 vol. in-8°, 314 p. (Flammarion). — M. Paul Ganière a su dénicher de nombreux documents inédits dans les archives publiques et privées. Son enquête renouvelle incontestablement le sujet, tant sur les travaux remarqués de ce praticien que sur son rôle auprès de Napoléon et de la famille impériale. Corsivart fut un homme de science et aussi un homme d'esprit qui ne perdit jamais la confiance de son plus fameux client, bien qu'il ait toujours refusé de le suivre en campagne. — G. M.

Les fonds secrets de Napoléon, par *Jean Savant*, 1 vol. in-8°, 200 p. (Académie Napoléon). — Ces « comptes de la petite cassette » tenus par Méneval et annotés par l'empereur s'étendent sur dix années à partir du sacre. Ils sont évidemment précieux pour l'histoire anecdotique : on y voit un empereur généreux à l'égard de ses maréchaux favoris, mais encore plus à l'adresse des belles dames qui savaient lui sourire. Une annotation précise de M. Jean Savant commente ces comptes personnels. — G. M.

Les suspects pendant la Révolution (1789-1794), par *Louis Jacob*, 1 vol. in-8°, 256 p. (Hachette). — Travail original fait d'après les sources d'archives, et en certains points très neuf, notamment sur l'histoire de la loi du 22 prairial et sur ses véritables auteurs. M. Louis Jacob confronte les textes consacrés aux suspects à l'application, souvent fort libre, qu'en firent les autorités locales, avant que la Terreur ait concentré la répression à Paris. Cette étude offre encore une vivante évocation de la vie dans les prisons. Une copieuse bibliographie du sujet la complète. — G. M.

Christophe Colomb, par *Salvador de Madariaga*, traduit de l'anglais par René Guyonnet. 1 vol. 14/21 de 512 p., 900 fr. (Calmann-Lévy, « Précurseurs de Génie »). — M. de Madariaga, ancien ambassadeur d'Espagne à Paris, est bien connu pour sa finesse d'esprit et l'étendue de sa culture. C'est une heureuse idée que de présenter au public français la biographie qu'il a consacrée à l'inventeur du Nouveau Monde-livre déjà connu et discuté depuis dix ans et plus dans ses deux éditions anglaises.

L'idée centrale est que Colomb fut un Juif. Pourquoi cette hypothèse? Pour expliquer que l'explorateur génois n'a jamais pratiqué (en dehors du latin) d'autre langue écrite que l'espagnol : un castillan un peu archaïque, qu'il aurait hérité d'ancêtres juifs émigrés de Catalogne un siècle auparavant. Naturellement Colomb aurait été un Juif converti, — et l'on sait que sa foi chrétienne était particulièrement ardente. Ses références à la Bible, sa personnalité volontairement prophétique, la présence d'un monogramme mystérieux dans ses lettres, tout ceci, et d'autres traits encore, s'éclairerait dans l'hypothèse juive. Encore faut-il ne pas chercher à trop prouver. Par exemple, le fait que Colomb mette à la voile au moment où les Juifs sont chassés d'Espagne ne doit pas être interprété comme une revanche, dans l'esprit du navigateur, de la race juive. On sait trop d'ailleurs que nuls n'étaient plus impitoyables que les *conversos* pour leurs anciens coreligionnaires. Mais une solidarité entre « nouveaux-chrétiens » est possible et expliquerait l'appui prêté à Colomb par les financiers de la Couronne : Santangel et Sanchez.

M. de Madariaga croit à l'existence de la fameuse carte de Toscanelli (qu'H. Vignaud et d'autres à sa suite avaient déclarée apocryphe). Il en fait état pour expliquer le succès final des négociations de Colomb avec les Rois Catholiques. Je crois qu'il faut aussi tenir compte, pour expliquer la lenteur des tractations, des craintes inspirées par le Portugal aux souverains de Castille, alors engagés dans une guerre onéreuse contre les Maures.

Ceci dit, il s'agit d'un livre à la fois vivant et solide, qui rend justice au mélange de génie et de « quichottisme » de Colomb et sait à bon escient passer la parole à celui qui fut parfois un grand poète. — MARIANNE MAHN.

Cuauhtemoc. Vie et mort de la culture aztèque, par *Hector Perez Martinez*. Version française de Jean Camp. 1 vol. in-16 de 292 p., sous couverture photogr., illustr. h. t., 690 fr. (R. Laffont, « Pavillons »). — Cuauhtemoc, que notre Montaigne appelle Guatimozin et dont il cite en exemple la constance d'âme dans le supplice du feu, c'est le chef de la résistance du Mexique après la mort de Montézuma, c'est le héros qui dut finalement se livrer à Fernand Cortès. Symbole de l'âme indienne pour l'auteur, qui est Mexicain et se déclare héritier d'une double civilisation : l'aztèque, l'espagnole. Il a su conter en détails cette lutte particulièrement tragique, d'après les chroniqueurs castillans et les chants indigènes. « Malinche », comme les Indiens appelaient Cortès, y est aussi présent que le chef aztèque. — MARIANNE MAHN.

Les Borgia, par *J. Lucas-Dubreton*, 1 vol. in-16 de 380 p., 650 fr. (Arthème Fayard, « Les Grandes Etudes Historiques »). — Sur un sujet où le romanesque de plus ou moins bon aloi s'est exercé depuis des siècles, on est presque étonné de lire un ouvrage aussi solide, aussi impartial. Combien cette narration sobre, nourrie de références à la mentalité de l'époque, sachant incorporer à son texte la chronique contemporaine, les jugements portés par un Machiavel, un Guichardin, etc., est finalement plus attachante que les effets de style que pratiquent ceux qui veulent « faire grand public » ! M. Lucas-Dubreton ne voit pas de preuve à l'inceste de Lucrèce Borgia, et pense, en général, que par xénophobie les Italiens en ont « rajouté » sur le compte de ces Catalans détestés. Il en reste assez pour faire de César Borgia un fameux monstre ! A côté de lui, le pape Alexandre fait figure de débauché presque débonnaire, et en tout cas de politique intelligent.

Rappelons que l'auteur — bien connu comme historien du XIXe siècle — est aussi un bon connaisseur des XVe-XVIe siècles : côté Espagne par son « Roi Sauvage » (Henri IV de Castille); côté Italie par sa « Disgrâce de Nicolas Machiavel » parue naguère au Mercure de France sous un pseudonyme. — MARIANNE MAHN.

Histoire d'un Roi. Les Mémoires du Duc de Windsor, traduits de l'anglais par M.-M. Beauquesne et G. Roditi. 1 fort vol. sous jaquette, photographies h. t., 990 fr. (Amiot-Dumont). — « ...Les arbres du souvenir que j'ai plantés, s'ils ont survécu, formeraient une véritable forêt; et les édifices publics dont j'ai posé la première pierre feraient une ville de bonne taille », écrit plaisamment le Duc de Windsor en se remémorant son existence de Prince de Galles, perpétuellement en tournées de représentation dans l'Empire britannique. Cela lui fournit l'occasion de maintes anecdotes ou souvenirs piquants. Le récit est conduit avec beaucoup de simplicité et de bonne foi. — MARIANNE MAHN.

J'ai choisi l'Europe, par *R. Coudenhove-Kalergi* (Plon, 1952, in-12, 356 p., 495 fr.). — L'auteur aurait pu « choisir » l'Afrique, comme son grand-père, ou l'Asie, comme son père. Il est heureux pour nous qu'il se soit décidé pour l'Europe et qu'il se soit consacré à la création des Etats-Unis d'Europe : il aura ainsi utilement servi la cause de la paix et notre civilisation. Son livre est l'histoire émouvante de sa vie et de ses efforts, de ses espoirs et de ses déceptions. Il s'achève par un chant de triomphe : après 30 ans, l'idée a enfin pris corps... Mais, si elle a conquis une élite, que de préjugés devra-t-elle encore vaincre pour triompher du nationalisme sentimental des masses ! Parmi les détails que cet apôtre rapporte sur ces trente années au cours desquelles il a rencontré tous les hommes d'Etat du monde, on doit noter tout particulièrement ses curieuses révélations sur l'attitude anti-européenne de Roosevelt, qui basait uniquement sa conception du monde d'après-guerre sur l'amitié soviéto-américaine.

Churchill par son ombre, par *W. H. Thompson* (Corrêa, 1952, in-12, 230 p.). — Par ses actes, par ses paroles et par ses *Mémoires*, l'homme est trop connu pour que son ombre (l'ex-inspecteur de Scotland Yard chargé de sa sécurité) ait rien à nous révéler. Quant aux observations que « l'ombre » a pu faire sur d'autres personnages lorsqu'elle accompagnait Churchill dans ses déplacements, elles ne présentent ni plus d'originalité ni plus d'intérêt. — G. L.

Livres reçus. — Léon Homo, *Scènes de la vie romaine sous la République* (Editions de Fontenelle). — Régine Pernoud, *Histoire du peuple français*, t. I (Nouvelle Librairie française). — Henri Hubert, *Les Germains* (A. Michel). — J. Lucas-Dubreton, *Louis XVIII* (A. Michel). — Marquis de Roux, *Histoire religieuse de la Révolution à Poitiers et dans la Vienne* (Lardanchet). — Henri Cambon, *Don Juan d'Autriche* (Hachette). — Marius Lepage, *Histoire de la Franc-Maçonnerie dans la Mayenne* (Le Mans, Monnoyer). — Marcel Dupont, *Napoléon en campagne*, t. II (Hachette). — Marcel Pollitzer, *Le Maréchal galant* (Nouvelles éditions latines).

HISTOIRE LITTÉRAIRE

TROIS BIOGRAPHIES (1). — George Sand : « l'Emancimatrice », disait Henri Heine; et Sainte-Beuve : « une belle âme et une grosse croupe ». Mais Hugo : « Elle a été un grand cœur comme Barbès, un grand esprit comme Balzac, une grande âme comme Lamartine »; Proust respectait sa « bonté » et sa « distinction morale », Alain admirait en elle une « grande femme ».

La vraie George Sand est faite précisément du contraste qui inspire ces jugements désaccordés : on méconnaîtrait sa vérité si on négligeait en faveur du parfum de ses vertus les relents qu'a laissés sa personne périssable. Il fallait bien qu'elle eût éprouvé, et cruellement ressenti, ce qu'est en fait la condition commune des mortels pour former une idée si haute, et si justement utopique, de ce que doit être la condition de l'homme. Ce qu'Alain a reconnu chez elle, c'est, semble-t-il, une puissance de l'utopie qui ne peut prendre de signification que par les vues sur l'existence les plus désabusées. La revendication sentimentale dont était faite sa « pensée » reste mal intelligible tant qu'on ne la couple pas avec une profonde et irrémédiable déroute subie sur un autre plan : les contrecoups d'un dérèglement total et désespéré renforçaient étrangement la conviction. On imagine sans peine comment le désespoir, comment le tragique et horrible sentiment de l'absurde pouvaient être le support physiologique de sa réflexion et d'une exigence morale également poussée à l'extrême.

Pour écrire la vie de George Sand, l'auteur d'*Ariel* aurait pu revenir à la méthode de brièveté et de synthèse qu'il a illustrée jadis. Il a préféré la méthode inverse, vers laquelle on l'a vu s'acheminer, à mesure que s'accomplissait son œuvre, par son *Disraëli*, son *Byron*, son *Edouard VII*, jusqu'à son récent *Proust*.

(1) André Maurois : *Lélia ou la vie de George Sand;* Hachette, 1952 (56 p., 960 frs). André Billy : *Sainte-Beuve, sa vie et son temps*, t. I, Le Romantique, 1804-1848; Flammarion, 1952 (462 p., 950 frs). Henri Martineau : *Le cœur de Stendhal, histoire de sa vie et de ses sentiments*, t. I, 1783-1821; Albin Michel, 1952 (452 p., 16 pl. h. t., 1080 frs).

Comme *Proust*, *Lélia* est un gros livre, chargé de citations, de références, de documents (beaucoup de ceux-ci sont inédits, et plusieurs appartiennent à la collection de Mme André Maurois, cette fois encore collaboratrice de son mari, qui annonce d'elle plusieurs publications dont notre documentation sur Sand se trouvera enrichie). Malgré les apparences, un gros livre, s'il est réussi, suppose la même délicatesse dans le choix, le même tact et la même pénétration dans la mise en forme, la même sûreté dans le diagnostic; et si l'art de l'allusion n'a plus guère à s'y exercer, des obligations nouvelles s'y font singulièrement exigeantes. La personnalité de l'auteur, qui en surface s'y montre peut-être moins, y déploie peut-être davantage ses vraies forces. Comment en douter lorsqu'on peut lire coup sur coup, dans la même saison, ce *George Sand*, ce *Sainte-Beuve*, et ce *Stendhal?*

Les biographies ainsi développées sur le mode historique ont un genre de romanesque qui leur est propre. Effet d'une opposition — c'est, sinon la définition du romanesque, au moins son caractère ordinaire — entre l'ordre extérieur et l'ordre spirituel, entre le processus historique et la conscience du héros, entre le document, où s'inscrit l'ordre extérieur, et la confidence, directe ou non, où le héros exprime les revendications de sa nature. Le lecteur se trouve comme placé sur un observatoire central du haut duquel il observe dans son ensemble ce vaste jeu dialectique; et c'est à son propre effort d'attention et à ce constant changement d'accommodation qui lui est demandé qu'il doit d'éprouver, en lisant, le sentiment du vivant. Tandis que les biographies romancées, qui tendent à lui épargner sa peine, aplatissent tous les reliefs : elles poursuivent le romanesque en lui tournant le dos.

Du *Sainte-Beuve* d'André Billy le premier volume à lui seul est sensiblement plus long que toute la *Vie de George Sand*. André Billy avait déjà éprouvé sa méthode dans son *Balzac* (plus encore que dans son *Diderot*); elle consiste à ne rien laisser dans l'ombre. Dans chaque recoin d'ombre peut se tapir une erreur, et chaque coin d'ombre est un trait possible de relief qu'on néglige. André Maurois est plus sévère dans le choix des détails qu'il retient. Un exemple, à propos de Sand et Musset partant pour Venise en décembre 1833 : « De Lyon à Avignon, ils descendirent le Rhône en compagnie de Stendhal », écrit-il seulement; on connaît la scène telle que Sand l'a vue, assez révélatrice d'ailleurs et de Stendhal et de Sand elle-même : André Billy n'eût pas manqué de la retracer, lui qui, rencontrant le nom de Louis Hachette au moment où paraît le tome I de *Port-Royal*, ne manque pas alors

de raconter en quinze lignes les débuts de la célèbre maison d'édition.

Il fallait bien d'ailleurs que la *vie* de Sainte-Beuve amenât le biographe à dépeindre le *temps* autant que l'homme : l'homme dépendait de ses propres relations extérieures beaucoup plus que ne fit George Sand. « C'est le seul moyen de rendre la vie tolérable, écrit-il à Lamartine vers 1829, que de se voir, de converser, de se lire entre soi ce qu'on fait, de s'échauffer mutuellement, les plus faibles aux rayons des forts. » Est-il excessif de deviner dans les derniers mots l'un de ses secrets? Il avait besoin d'autrui; il n'avait pas assez de puissance en soi pour produire lui-même sa propre lancée, il lui fallait que le dehors imprimât et entretînt le mouvement.

La conscience d'une telle insuffisance devait susciter naturellement une sorte de désespoir, le dégoût et l'amertume, et, par contrecoup, sinon un sentiment envieux, dont il montre si souvent les apparences, en tout cas un hérissement devant la vraie puissance créatrice lorsqu'il se trouve ne pas pouvoir « s'échauffer » à elle, soit qu'elle rayonne dans un monde auquel sa nature répugne, soit, plus simplement et plus généralement, qu'au delà d'un certain degré elle brûle d'un feu trop ardent pour son endurance. Aussi a-t-il régulièrement méconnu ses contemporains les plus aptes à franchir le siècle : le vif et le neuf de leur puissance le blessaient.

Ses retours sur soi s'aggravaient sans doute, et d'une manière qu'on ne risque guère de surestimer, du sentiment d'une autre infériorité, laquelle n'était peut-être pas sans lien avec la première. Les amours de Sainte-Beuve sont sinistres; l'aventure avec Adèle Hugo en est la seule lumière (on ne voit pas trop pourquoi cet épisode lui a été reproché avec tant d'acharnement : le génie de Hugo, qui est, au fond, le principal argument de l'accusation, n'a vraiment rien à voir dans l'affaire). Encore n'est-il pas sûr que leur accord ait été autre chose que la conjonction de deux insuffisances, — qu'une dédaigneuse aumône du destin. André Billy ne s'attarde guère là-dessus; mais ce qu'il en dit, ou ce qu'il en suppose, est parfaitement net, — comme l'est une autre de ses hypothèses sur le comportement sexuel de Sainte-Beuve en général. C'est bien de ce côté qu'il faut chercher la clef des obscurités les plus opaques d'un homme; ou bien il ne faut pas se mêler de l'expliquer, ni même de le décrire.

Stendhal à cet égard ne provoque pas moins d'indiscrètes recherches, et Henri Martineau n'élude pas plus ces questions que ne font André Billy ou André Maurois. Mais cette fois l'atmosphère est moins lourde. Non que la vie sensuelle d'Henri Beyle ait été

simple : il faut croire, à en juger par ces trois biographies, que cet aspect de l'existence diffère autant selon les individus que tous les éléments sur lesquels l'individu se compose; c'est pourquoi il faut bien qu'un biographe étudie les amours de ses héros avec autant de minutie que leurs affaires financières, leurs voyages, leurs amitiés ou leurs maladies. Mais cet admirable modèle de conscience qu'est Stendhal a toujours su, en les éclairant, dénouer et dominer les complexes qui pouvaient le menacer. N'être pas dupe, pour lui, c'était d'abord n'être pas dupe de soi, donc esclave de soi. Et il ne croyait pas que la connaissance, c'est-à-dire la volonté, c'est-à-dire l'action sur soi, risquât de porter atteinte à la nature d'un homme. Il ne remâchait pas, comme font d'autres, l'appréhension de se changer; c'est pourquoi, aussi parfaitement que Montaigne, il s'est dénoué. Tel on le voit, toujours éveillé, toujours agissant, toujours avançant vers la perfection de soi-même, dans le livre de M. Henri Martineau.

Il faut suivre trimestre par trimestre l'aimable revue du *Divan*, si purement indépendante, pour imaginer l'énorme masse de recherches sur laquelle repose cette biographie. Le plus mince détail s'appuie souvent sur une étude de plusieurs pages, et de cette étude chaque page a demandé souvent plusieurs mois d'enquête. On en dirait autant, il est vrai, de la bibliographie d'André Maurois ou de celle d'André Billy. Mais celles-ci se sont constituées plus lentement, et de vingt côtés à la fois : tandis que sur Stendhal la plupart des travaux qui comptent datent de beaucoup moins d'un demi siècle, et que tous, tôt ou tard mais d'ordinaire dès leurs débuts, ont trouvé leur tour de contrôle et ont demandé leur cap dans la fameuse librairie de Saint-Germain-des-Prés. C'est aussi le rôle que joue aujourd'hui pour Sainte-Beuve le bureau de Jean Bonnerot à la Sorbonne : l'hommage que lui rend André Billy est justice.

Henri Martineau a consacré sa vie à Stendhal, et, bien qu'il se défende d'exercer sur quiconque la moindre autorité, il a en fait dirigé ou suscité, fût-ce indirectement, tout ce considérable mouvement d'éclaircissement. Ce qui est plus beau encore, c'est que, comme Jean Bonnerot, il ait su, sans se laisser détourner par rien, même par la maladie du scrupule ou la manie de la collection qui guettent l'érudit dans sa maturité, orienter son immense labeur vers une œuvre, et qu'il ait pu conduire son œuvre jusqu'à l'accomplissement. Il a mené à bien une édition complète, et beaucoup d'éditions critiques. Il a publié un *Calendrier* qui fait date par le modèle qu'il apporte en même temps que par ce qu'il donne. Avec *l'Œuvre de Stendhal, histoire de ses livres et de sa*

pensée il avait commencé une grande synthèse : avec _Le Cœur de Stendhal_, dont le second et dernier volume ne tardera pas plus que celui du _Sainte-Beuve_ d'André Billy, il l'achève.

S. de Sacy

Revue d'histoire littéraire de la France (avril-juin). — Numéro spécial consacré à Chateaubriand. Au sommaire : Jean Mourot, *Les « Tableaux de la Nature » de Chateaubriand;* Pierre Martino, *Le voyage de Chateaubriand en Amérique, essai de mise au point 1952* (M. Martino termine cette mise au point en se demandant ce qu'au juste Chateaubriand allait faire en Amérique, et il lance l'hypothèse de quelque spéculation sur les terrains) ; Armand Weil, *Les premières éditions du « Génie du Christianisme »*; Rémy Tessonneau, *La mort de Pauline de Beaumont et les textes de la « Relation » par Chateaubriand* (M. Tessonneau publie intégralement une version inédite de la *Relation*, trouvée parmi les papiers de Sainte-Beuve de la collection Lovenjoul); L. Cellier, *Chateaubriand et Fabre d'Olivet : une source des « Martyrs »*.

Revue des Sciences humaines (avril-juin). — J. Nivat : *« L'Ingénu » de Voltaire, les Jésuites et l'affaire La Chalotais.* — G. Daumas : *Notes sur le séjour de J.-J. Rousseau à Chambéry (1731-1737) :* Rousseau secrétaire au service de la péréquation et du cadastre, nov. 1731-juin 1732. — Jacques-Henry Bornecque : *Les dessous des « Mémoires d'un Veuf »*. — P. Boujard : *La famille maternelle de Verlaine,* d'après les archives du Pas-de-Calais. — Marcel Girard : *Situation d'Emile Zola :* importante étude d'ensemble, dont l'intérêt s'accroît d'un regain d'actualité.

Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. — Le tome XIV (1952) de cette précieuse publication est tout entier un recueil de *Mélanges offerts à Augustin Renaudet.* Précédé d'une étude de M. Lucien Febvre : *Un historien de l'humanisme, Augustin Renaudet,* et d'une bibliographie des publications d'Augustin Renaudet, le volume réunit des contributions en anglais, en français, en italien, en allemand.

Collection du Flambeau; chaque vol. in-16, relié, 280 p. (Hachette). — Deux nouveaux titres dans la collection : les *Lettres persanes* de Montesquieu (320 p.), avec une introduction d'Yves Gandon et des notes de M. Pierre Curnier; et *Poésies* de Lamartine (352 p.), avec une introduction de Jean-Louis Vaudoyer et des notices et notes de M. Raymond Jean. Précisons, quant à ce dernier titre, qu'il s'agit d'un choix, d'ailleurs ample et suffisant : quelle étrange pudeur a retenu l'éditeur de le dire plus ouvertement?

François Villon : Œuvres, publiées avec préface, gloses et notices sur tous les personnages cités et sur les particularités du temps par *André Mary;* in-16, xxvi-294 p., 90 fr. (Garnier). — Les « gloses » sont abondantes, et précieuses : car Villon a besoin d'éclaircissements, et les ouvrages des spécialistes, Champion et autres, ne sont ni accessibles ni maniables. Mais la présentation du texte est plus décevante. M. André Mary a voulu le rajeunir, et le faire avec respect : il en résulte un mélange d'aspect ancien et d'aspect moderne, au total un peu hétéroclite. Et puis, si l'on voulait rendre Villon accessible au grand public, n'aurait-il pas fallu développer davantage les explications de mots? Notons encore un jugement assez étrange sur les raisons qui ont pu amener Villon à écrire ses poèmes argotiques : qu'en penserait Francis Carco, a qui ici nous ferions volontiers confiance?

Boccace, par *Julien Luchaire;* 15 × 21 cm, 304 p., 590 fr. (Coll. « Les grandes biographies », Flammarion). **Le Décaméron** de *Jean Boccace,* traduction nouvelle de Jean Bourciez; in-16, xii-728 p., 850 fr. (Classiques Garnier). — Le *Boccace* de M. Julien Luchaire, plutôt qu'une étude de critique ou d'érudition, est une biographie : la vie de Boccace, et Boccace dans son époque. Ce livre coloré et animé fait bon ménage avec la nouvelle traduction du *Décaméron* qui paraît chez Garnier, procurée et présentée (sans notes) par M. Jean Bourciez. Celui-ci, sagement sans doute, n'a pas cru devoir garder dans sa traduction le tour cicéronien de l'original. Plus dis-

cutables sont les titres qu'il a ajoutés; ce n'est là qu'un détail, et qui ne touche pas l'intérêt que garde le vieux conteur, un peu fastidieux sans doute, mais direct inspirateur de toute une lignée de nos écrivains.

Agathonphile, par *Jean-Pierre Camus,* publié par Pierre Sage; in-16, LXXIV-154 p. (Droz à Genève, Giard à Lille). — Jean-Pierre Camus, évêque de Belley, fils spirituel de saint François de Sales, fut un romancier fort fécond : il s'était donné pour but de créer un roman catholique, afin de battre sur leur propre terrain les romans pernicieux. *Agathonphile,* le deuxième de ses romans, parut en 1621. Les extraits qu'en publie l'abbé Pierre Sage intéressent l'histoire du roman, l'histoire de la langue, et aussi l'histoire d'une querelle toujours actuelle.

Théophile de Viau : Œuvres poétiques, première partie, édition critique avec introduction et commentaire, par *Jeanne Streicher;* in-16, XXII-218 p. (Droz à Genève, Giard à Lille). — La dernière édition complète de Théophile de Viau date de 1855; le dernier choix est de 1949, procuré, chez Stock, par Henri Thomas, Charles Pujos, Marcel Bisiaux, qui ont dit avec sensibilité et pertinence les raisons pour lesquelles Théophile pouvait toucher le lecteur d'aujourd'hui. Et, dix-sept ans après la thèse de M. A. Adam et neuf ans après celle de M. R. Pintard, le libertinage du XVII[e] siècle est plus actuel que jamais. On ne saurait donc trop remercier Mlle Droz de faire accueil à ce volume dans sa collection si souvent excellente, toujours utile. Malheureusement l'édition n'est pas de toute sécurité. On y trouve, par exemple, un alexandrin d'une ampleur excessive : « Le Pactole et le Tage sont moins riches que luy » (p. 179, v. 11); la version de l'édition Stock, « Le Pactole, le Tage est... », ne figure pas parmi les variantes. Ailleurs (p. 17, v. 18), « ses ormeaux » pour, vraisemblablement, « ces ormeaux », etc. Comme les gendarmes de Mireille, les érudits ne sont pas toujours des gens sérieux.

Horace ou Naissance de l'homme, par *Louis Herland;* in-16, 216 p. (Les Editions de Minuit). — Un nouveau dossier Pierre Corneille s'est ouvert depuis la guerre : voici, pour le gonfler, un intéressant document. Ce commentaire d'*Horace,* plein de fougue et de juvénilité, de foi et de familiarité, vise à retrouver, sous la patine, la fraîcheur et la démesure de Corneille jeune. La tragédie en sort déromanisée, décrassée, toute fraîche : nous réapprenons à lire et à entendre.

Œuvres complètes d'Alexis de Tocqueville, édition définitive publiée sous la direction de *J.-P. Mayer* sous le patronage d'une commission nationale instituée par la Direction générale des Arts et des Lettres et la Direction générale des Relations culturelles. Tome I : **De la Démocratie en Amérique,** introduction de *Harold J. Laski,* 2 vol. in-8° de XL-468 et 400 p., 1.350 fr.; tome II : **L'ancien régime et la Révolution,** introduction de Georges Lefebvre, in-8°, 360 p., 790 fr. (Gallimard). — Réalisée avec le concours de la Fondation Rockefeller et du Centre national de la Recherche scientifique, cette édition monumentale doit comprendre 13 volumes en 12 tomes. La *Démocratie en Amérique* avait paru l'an dernier. Voici *L'ancien régime et la Révolution,* texte définitif avec les variantes, établi, complété, annoté avec le plus grand soin.

Victor Hugo : Pages illustrées, commentaire par *Emile Abry* et *Paul Crouzet;* 15 × 21 cm, 96 p., 53 ill., 250 fr. (Marcel Didier). **Hugo, poète réaliste,** par *Aragon;* 12 × 16 cm, 64 p., 70 fr. (Editions sociales). **La fantaisie de Victor Hugo,** par *Jean-Bertrand Barrère;* t. III, 16 × 25 cm, XX-292 p. (José Corti). **De quoi vivait Victor Hugo,** par *Patrice Boussel* et *Madeleine Dubois;* préface d'Henri Guillemin; in-16, 168 p., 285 fr. (Coll. « De quoi vivaient-ils? », Deux-Rives). **Victor Hugo, cet inconnu,** par *Raymond Escholier;* 14 × 20 cm, XXXVI-346 p., 570 fr. (Plon). **Gilliatt le malin,** par *Victor Hugo;* 13 × 18 cm, 190 p., ill. de V. Hugo (Les Editeurs français réunis). **Victor Hugo,** par *Louis Perche;* 13 × 16 cm, 224 p., ill., 390 fr. (Coll. « Poètes d'aujourd'hui », Pierre Seghers). **La vie de Victor Hugo racontée par Victor Hugo,** textes rassemblés par *Claude Roy;* 14 × 19 cm, 272 p., 480 fr. (Coll. « Quel roman que ma vie », Julliard). **Victor Hugo a cent cinquante ans,** numéro spécial de la revue « Europe », février-mars 1952, 248 p., 250 fr. (Les Editeurs français réunis). — Essayons au moins de mettre un peu d'ordre dans toutes ces publications, dont la plupart ont pour occasion un anniversaire. C'est une circonstance dont plusieurs se ressentent.

Textes. Les *Pages illustrées* sont une anthologie scolaire, commentée, éclairée selon une formule qui, chez le même éditeur, a déjà fait ses preuves. L'anthologie de M. Louis Perche paraît au contraire dans une collection réservée d'ordinaire à la poésie moderne : le choix y est plus libre, et, en quelque sorte, moins objectif. *Gilliatt le Malin,* c'est un condensé anthologique des *Travailleurs de la Mer.* Les textes rassemblés par M. Claude Roy, au titre d'un commentaire de Hugo à la vie de Hugo, sont, de toute cette série, le recueil le plus original et le plus riche.

Critique. La plaquette de M. Aragon et le numéro spécial d'*Europe* (largement ouvert à des non-communistes) ne sont pas d'une qualité uniforme. M. Raymond Escholier, dans la préface de *Victor Hugo, cet inconnu,* annonce monts et merveilles : après tant de promesses, il faut s'attendre à quelque déception; cette biographie assez romancée est d'ailleurs une nouvelle version, très renouvelée, de *La vie glorieuse de Victor Hugo. De quoi vivait Victor Hugo :* un des bons titres d'une collection bien inégale; la prodigieuse réussite financière de Hugo; la prodigieuse fortune que pouvaient faire les écrivains du siècle dernier, quand ils réussissaient. Le *Mercure* a déjà rendu compte du tome I de la thèse de M. J.-B. Barrère : voici, paru avant le deuxième, le troisième et dernier volume de ce monument; consacré aux « thèmes et motifs », il est d'une importance qui surclasse manifestement tous les autres titres cités ici.

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES

ARCHÉOLOGIE ET GEOMAGNETISME, OU D'UN NOUVEL ART DE VERIFIER LES DATES. — Depuis quelque vingt ans, M. Emile Thellier, professeur à la Faculté des Sciences de Paris et directeur de l'Observatoire du parc Saint-Maur, engagé dans la voie ouverte par feu Marcel Brillouin, poursuit des travaux sur les champs magnétiques terrestres, et il a fait sur ce sujet ardu une douzaine au moins de communications à l'Académie des Sciences, dont les seuls spécialistes ont pu tirer profit. Mais il vient de se décider à mettre ses découvertes à la portée d'un plus vaste public par un exposé général fait à l'Académie des Inscriptions, où les archéologues l'ont suivi avec une attention très marquée. Car il s'agit d'un curieux concours promis à l'archéologie par les sciences exactes, en vue de la datation rigoureuse de poteries dont l'âge ne pouvait être déterminé jusqu'ici que par l'étude de leur technique et de leur ornementation, d'une façon approximative et sujette à controverses.

Le principe des méthodes d'archéologie géomagnétique de M. Thellier découle des considérations suivantes. La direction du champ magnétique terrestre en un lieu donné, à une époque donnée, est caractérisée par sa déclinaison (angle du nord magnétique du lieu, donné par la boussole ordinaire, avec le nord géographique) et par son inclinaison sur le plan horizontal. Ces deux éléments, à une même époque, varient assez

régulièrement sur le globe, et les cartes magnétiques sont destinées à décrire ces variations. Mais ils varient aussi dans le temps et très fortement. Par exemple, la déclinaison à Paris est passée de près de 10° vers l'Est, à la fin du XVI° siècle, à 0° vers 1660, et à plus de 22° vers l'Ouest en 1815; elle rétrograde depuis cette époque, et elle est actuellement de l'ordre de 7° vers l'Ouest. La vitesse et l'ampleur de cette variation est tout à fait extraordinaire, remarque M. Thellier, pour un phénomène dont l'origine est à l'intérieur du globe, et c'est une des raisons du grand intérêt que portent les géophysiciens à son étude. Actuellement, cette variation dite séculaire du champ terrestre est suivie de près, grâce aux observations continues d'une centaine d'observatoires magnétiques dispersés sur tout le globe, dont le premier, toutefois, ne date que d'un peu plus d'un siècle. Pour la longue période antérieure, les variations ne sont connues que grâce à des mesures isolées faites au moyen de boussoles, de loin en loin, dans le temps et dans l'espace, avec une précision approximative, et la plus ancienne mesure connue est du XVI° siècle. C'est en somme en deçà de cette époque que commence la préhistoire de la science géomagnétique. Par bonheur pour les zélateurs de cette science, des documents spontanés, inscrits d'une façon quasi magique dans les terres cuites, permettent de sonder les mystères de cette préhistoire-là. Un certain nombre de composés du fer contenus dans les terres cuites ont en effet la propriété de s'aimanter lorsqu'ils se refroidissent dans un champ magnétique, et cette aimantation dite thermorémanente possède des qualités remarquables qui ont fait l'objet des communications à l'Académie des Sciences signalées plus haut. Le résultat pratique de ces études est qu'une terre cuite en se refroidissant dans le champ magnétique terrestre, a accumulé en quelque sorte de l'aimantation tout au long de son refroidissement (exactement depuis 670° jusqu'à la température ordinaire), et cette aimantation a comme direction celle du champ magnétique qui l'a produite. Elle est faible, mais remarquablement stable, elle demeure indéfiniment dans l'objet cuit, matérialisant ainsi la direction qu'avait le champ magnétique terrestre à l'époque du refroidissement. Si l'objet n'a pas été déplacé depuis sa cuisson (par exemple dans le cas d'une paroi de four ou de foyers de thermes) on peut ainsi retrouver la déclinaison et l'inclinaison du champ terrestre à l'époque de la dernière chauffe, en mesurant la déclinaison et l'inclinaison de son aimantation.

En réalité, une telle mesure ne peut être faite directement

sur le champ de fouilles, aussi détache-t-on des fragments de terre cuite, en repérant soigneusement leur orientation. (On les enrobe partiellement dans un bloc de plâtre moulé, sur lequel on façonne un plan horizontal où l'on trace une direction d'azimut connu.) Sur des objets défournés (poteries, tuiles, briques) la recherche de la déclinaison n'est plus possible, mais dans le cas assez général d'objets cuits dans une position régulière par rapport à la verticale, on peut retrouver l'inclinaison.

On voit l'importance qu'on est en droit d'attendre des renseignements tirés des éléments physico-chimiques fournis par les monuments archéologiques, dont certains contiennent encore des ratés ou des débris de poteries. En partant de dates certaines fournies par l'archéologie, il est possible de reconstituer les champs magnétiques terrestres à ces époques. M. Thellier a mené ses travaux d'application, dans le détail pratique desquels nous ne saurions entrer, en collaboration avec sa femme, et avec M. P. Cintas, inspecteur des antiquités de Tunisie. Les deux premiers fours étudiés dans ce pays faisaient partie de la grande manufacture de poteries découverte à Carthage par P. Gauckler, dont on a pu préciser qu'elle a dû fonctionner jusqu'au printemps de 146 avant notre ère. Un troisième four, romain celui-là, découvert en 1947 sur le sanctuaire punique de Carthage, a pu être daté de la seconde moitié du IIIe siècle de notre ère, dont quelques objets non cuits indiquaient la date extrême d'activité du potier. La convergence des résultats obtenus dans les mesures faites, a été pratiquement stupéfiante, ce qui a consacré aux yeux des expérimentateurs la valeur de la méthode de recherche. Un quatrième four ancien, remontant au Xe siècle de notre ère, a été découvert à Kairouan, un cinquième dans l'île d'Utique, sans doute du VIe siècle avant notre ère, qui fournira un autre groupe de mesures certaines, jalonnant le temps. Ainsi s'achemine-t-on, avec lenteur mais, assure M. Cintas, avec une sûreté totale, vers le moment où des instruments de mesure pourront donner, en archéologie, des certitudes absolues, l'un des buts à atteindre restant que l'on puisse par exemple renoncer un jour, pour le dater, à analyser le style d'un vase. L'archéologie aura fourni à la nouvelle méthode quelques points de départ certains, le géomagnétisme lui paiera ce service avec usure en lui permettant de consulter ses tableaux de mesures de déclinaisons et d'inclinaisons, pour vérifier ses dates ou préférablement pour les obtenir.

Mais alors, adieu aux savantes exégèses, aux magnifiques

étalages d'érudition et de sagacité, aux controverses subtiles, passionnées et parfois acrimonieuses, dont les compagnies savantes qui cultivent l'archéologie offrent l'exaltant ou le divertissant spectacle.

DECOUVERTES NOUVELLES A RAS-SHAMRA. — Une campagne nouvelle sur le site célèbre de Ras-Shamra, la quinzième, a permis à M. Claude Schaeffer, au cours de l'hiver de 1951-1952, de fouiller le palais d'Ougarit, capitale de la Syrie du Nord au IIe millénaire avant notre ère. Ce palais représente, selon lui, une des demeures royales les plus grandes et les plus luxueuses des pays de la Méditerranée orientale et du Proche-Orient, et il est antérieur à tous les palais assyriens de la Mésopotamie. La plus grande partie des bâtiments demeure encore enfouie, mais soixante-cinq salles, deux cours intérieures pavées, dix escaliers et cinq entrées ont été dégagés. L'ensemble révèle une architecture inconnue jusqu'ici, présentant peu de ressemblance avec celle de l'Egypte et de la Mésopotamie, et fortement influencée par le monde égéen.

On a pu y recueillir des placages en or, des débris de meubles en ivoire, des coffrets de porphyre, d'onyx, de cornaline, des vases d'apparat gravés aux noms de Thoutmosis III, d'Aménophis III et IV, de la reine Nefertiti et de Ramsès II, cadeaux diplomatiques des pharaons des XVIIIe et XIXe dynasties aux rois d'Ougarit. La richesse de ce palais était d'ailleurs fameuse au XIVe siècle av. J.-C., comme en témoigne une lettre du roi de Byblos au pharaon Aménophis IV, retrouvée à tell el Amarna, dont le sens n'avait pas été exactement compris jusqu'ici.

Trois dépôts d'archives en cunéiformes ont été retrouvés, en trois endroits très différents du palais, ce qui est conforme aux bonnes méthodes archivistiques, car il s'agit de documents très dissemblables, listes d'impôts des villes du royaume, correspondance diplomatique des rois, et actes juridiques signés du sceau dynastique, concernant les affaires privées de la couronne.

Ces documents ont été, comme à l'habitude, remis pour déchiffrement à M. Charles Virolleaud, qui a fait part à l'Académie des Inscriptions de ses remarques linguistiques et historiques, par comparaison avec l'Ancien Testament en particulier.

Robert Laulan.

SOCIETES SAVANTES DE PROVINCE

SYNODES DIOCESAINS DU MOYEN AGE. — On sait que, grâce aux sages mesures de sauvegarde prises à travers la France, la dernière guerre n'a pas causé de pertes irréparables dans les archives historiques de notre pays. Un seul dépôt a subi les plus graves dommages, celui de la Manche où l'on a à déplorer la disparition de chartriers précieux comme celui du Mont Saint-Michel.

Accueillons donc avec une particulière attention toutes les études que des chercheurs minutieux peuvent édifier avec le concours de notes ou de copies prises avant l'incendie des archives de la Manche. Elles nous permettent de reconstituer partiellement les fonds détruits. Après tout, que de documents brûlés pendant la Révolution ne sont plus actuellement connus que par les transcriptions effectuées au XVIII[e] siècle par les Bénédictins. Des travaux analogues offrent pour nos jours la même utilité.

Voici, par exemple, dans les Mémoires de la Société d'archéologie de la Manche, une notice, accompagnée de publications de textes, sur l'histoire des synodes du diocèse de Coutances antérieurs au Concile de Trente, par l'abbé Jacqueline, attaché au Centre National de la Recherche scientifique. Le titre peut paraître austère, l'apparence aussi. Il faut vaincre cet instinctif mouvement de retrait que l'on esquisse devant des sujets qui semblent réservés aux érudits de stricte obédience. Une étude comme celle de l'abbé Jacqueline, solide, offre toutes les garanties d'un appareil critique abondant (autant de notes et de références que de texte), mais elle réserve néanmoins d'instructives découvertes.

C'est un décret de Gratien qui, en s'appuyant sur un canon du pseudo-concile de Bylon, prescrivit aux évêques de réunir chaque année en synode les principaux membres de leur clergé; le but de cette réunion était double : délibérer de toutes les affaires ecclésiastiques du diocèse et en régler la matière au moyen d'ordonnances, faire connaître à tous les décisions des conciles. Le synode se réunissait à l'évêché, dans la plus grande salle de l'édifice, et celle-ci, en certaines villes, a encore conservé le nom de salle synodale.

Les décisions prises formaient des statuts qui étaient ensuite communiqués à tous les clercs. Ce sont ces statuts que l'abbé Jacqueline s'est efforcé de grouper. Leur intérêt est évident. Ils

nous éclairent en effet sur l'organisation de l'église médiévale, sur l'état du clergé, son comportement dans la vie sociale, parfois même son existence quotidienne, toutes matières sur lesquelles les documents d'archives sont habituellement muets.

Les prêtres se rendaient volontiers au synode : excellente occasion, pour eux, de quitter, durant quelques semaines, leurs paroisses rurales et de passer un bon moment à la ville : car les déplacements étaient lents et l'assemblée durait plusieurs jours. Il y eut des abus. Au XIIIe siècle, un évêque rappelle que les clercs ne doivent pas profiter de l'occasion pour se mêler aux laïcs et qu'ils doivent se montrer modestes « in gestu et in habitu », dans leur comportement et leur habit.

Les mœurs du XIIe siècle n'étaient point les nôtres. A la fin du siècle, Guillaume de Tournebut, évêque de Coutances, prescrit aux clercs d'éviter la conversation des personnes de mauvaises mœurs, de ne point fréquenter les cabarets (autrement, ils seront privés d'habit de chœur durant une semaine), de ne pas bavarder pendant l'office et de bien chanter.

Cette question du chant paraît avoir singulièrement préoccupé les évêques à cette époque. Ne voit-on pas dans un autre diocèse un prélat promettre aux chanoines de son chapitre une terre pour les inciter à entonner à voix haute et claire les derniers psaumes de l'office, lesquels étaient habituellement escamotés mollement et sans ardeur. Du coup, les chanoines chantèrent sur un ton joyeux le « Benedicamus Domino » et ces mots désormais désignèrent cette terre.

Petits traits de mœurs du Moyen Age. Grâce à notre auteur, on peut suivre, de siècle en siècle, l'histoire des synodes normands. Au moment de la guerre de Cent Ans, le pays fut occupé par les Anglais. Il en résulta de nombreux troubles que la libération de la Normandie n'apaisa pas : relâchement des mœurs, modes nouvelles, affaiblissement de la foi religieuse furent trois conséquences — toujours les mêmes — qu'un chroniqueur souligne avec perspicacité :

« Combien que le pays fut merveilleusement appeticé (affaibli) et détruit par les guerres et par les loups et par les trois mortalités, est devenu le monde tout nouveau : gens étrangers ont amené mauvaises accoutumances de se vêtir, de se chausser, de boire, de chanter; justice temporelle ni spirituelle ne corrige ni homme ni femme, mais tout est deshonté. »

Les synodes diocésains dénoncèrent ces maux dont souffrait d'ailleurs toute la chrétienté. Ils s'efforcèrent de ramener dans l'ordre les clercs et les laïcs. Par la suite, ils s'attachèrent à

rétablir la situation matérielle des paroisses que les événements avaient pareillement compromise. Les comptes tiennent à cette époque une grande place dans la vie du diocèse, écrit notre auteur.

Le dernier évêque de Coutances, au XVe siècle, fut Geoffroi Herbert (1478-1509). C'était un juriste. Il devint premier Président du Parlement de Normandie. Les avocats blasonnèrent quelque peu cet évêque magistrat. Son diocèse lui doit la codification de plusieurs règles de droit. Ce prélat annonçait déjà l'humanisme. Mais, avec le XVIe siècle, les idées nouvelles allaient pénétrer dans le diocèse. L'activité synodale se ralentit.

Du moins, une telle étude nous permet-elle de suivre l'évolution de cette institution. Les délibérations des synodes, en reflètant les préoccupations des évêques et des clercs, constituent une source d'information de première valeur sur la vie ecclésiastique dans une région déterminée.

VICISSITUDES D'UN CHATEAU. — Ne quittons pas la Normandie. M. de Peyerimhoff étant devenu propriétaire du château de Médavy, dans l'Orne, s'est plu à en reconstituer l'histoire et la Société historique et archéologique de ce département n'a pas manqué de publier sa notice.

Le passé de ce beau château, voisin de l'antique abbaye d'Almenèches, ne manque pas d'intérêt. Il appartint, depuis le début du XVe siècle, à la famille Roussel, dont une branche passée en Angleterre a formé celle des Russel « qui ne se poussa pas mal dans la vie ».

Jacques Roussel, baron de Médavy, fut maréchal de France et se battit vaillamment sous Louis XIII et sous Louis XIV. Son fils Pierre n'était ni beau ni plaisant. Il ne s'en maria pas moins quatre fois : sa première femme lui donna six enfants en sept ans et demi de mariage; la seconde, sept en huit ans. Ce début était prometteur. La troisième était une fille de dix-sept ans, dont il paraît bien que Pierre Roussel ait fait sa maîtresse trois mois après la mort de sa seconde femme! Elle était d'excellente famille, mais n'avait point d'argent. Toute la lignée des Roussel, à commencer par l'archevêque de Rouen, oncle du comte, se ligua pour faire échouer le projet. Les deux amants s'unirent clandestinement dans une petite chapelle du diocèse de Sens. Mais Pierre Roussel se lassa bientôt de ce fruit vert. Un an après, il se sépara de la jeune femme. S'ensuivit une procédure en annulation fort déplaisante. Le comte s'était retiré en Nor-

mandie, menant grasse vie de chasseur et de coureur de cotillons. Saint-Simon le traite durement.

Une dernière fois, à soixante-dix ans passés, il tenta une quatrième expérience conjugale. Il en mourut, deux mois plus tard.

Cette famille, décidément, se plaisait à avoir des aventures. Un des frères de Pierre, François-Bénédict, premier chef d'escadre des armées navales, monta, dès l'âge de vingt-quatre ans, à l'abordage d'une jeune personne qui lui plaisait. Il l'enleva tout bonnement, et il enleva aussi la mère, une veuve encore appétissante. Passe encore pour la fille, mais s'emparer de la belle-mère! Or, il s'agissait d'une famille connue. Le père était un Plessis-Châtillon. Voilà toute la noblesse de Normandie sur pied, qui entend délivrer les recluses. C'est que la fille n'était pas du tout consentante. Elle écrivit au Cardinal pour se plaindre des procédés de cet amoureux trop pressé. La justice s'en mêla. François-Bénédict dut céder, remettre ses captives sous la protection de l'abbesse d'Almenèches. Et il renonça finalement à la belle.

Si les hommes étaient brutaux, les femmes ne détestaient pas la galanterie. Que penser de Louise-Elisabeth de Grancey que ses contemporains avaient surnommée « L'Ange ». Elle était bien jolie, et bien séduisante, si l'on en juge par le portrait que publie d'elle M. de Peyerimhoff. Ses longs cheveux s'enroulent autour de ses seins nus et le visage est charmant. Le Roi la distingua. Il s'en fallut de peu qu'elle ne devînt sa maîtresse. Attachée à la cour d'Henriette d'Angleterre, elle plut fort à l'époux de celle-ci, Philippe d'Orléans. Il faillit l'épouser après la mort d'Henriette. La Palatine l'emporta et l'Ange accompagna en Espagne le jeune roi Charles II. Sa grâce et son esprit conquirent tout le monde. « Elle finit sa vie célibataire, parée, galante, recherchée et considérée. »

Et les seigneurs succèdent aux seigneurs, les noms aux noms, que nous ne pouvons tous énumérer. Les uns furent fastueux et leur faste se refléta sur les constructions du château. D'autres vécurent plus difficilement. Le château, depuis quelques années, est en bonnes mains.

Néanmoins, le propriétaire actuel de Médavy n'hésite pas, à la fin de cette brève étude, à poser le problème de l'avenir des châteaux de France. Problème délicat, difficile à résoudre; problème qui sollicite, parmi bien d'autres, l'attention de ces sociétés savantes de province, gardiennes de telles demeures pour

tous les souvenirs historiques qui se rattachent à elles. Ce problème-là mérite d'être examiné de près. Nous n'y manquerons pas.

Jacques Levron.

DANS LA PRESSE

« Le Comité consultatif du Langage scientifique ». — De l'article que Georges Duhamel publie sous ce titre dans « France-Illustration » (21 juin), détachons quelques passages qui en feront apercevoir le sens et la portée :

« La langue d'un peuple est faite par ce peuple, et le peuple, en ce domaine, n'écoute que son génie, ses besoins et sa fantaisie. Il obéit parfois à la pression de circonstances que l'on peut dire historiques. Il reçoit, des peuples étrangers, à la faveur des échanges pacifiques ou lors des invasions et autres épreuves, des vocables nouveaux qu'il accepte non sans les avoir déformés et interprétés à sa guise. Les grammairiens et les lexicologues observent cette évolution ils ne sauraient ni la suspendre ni la faire dévier. (...)

« (...) La crise de civilisation survenue depuis le triomphe de la méthode inductive dans les sciences, a déterminé, comme disent les observateurs du monde moderne, un phénomène « d'accélération » qui intéresse toutes nos coutumes et, nécessairement, notre façon de parler. Chaque jour, des mots nouveaux s'introduisent dans le répertoire des savants, des techniciens et, naturellement, des industriels et des ouvriers. Un grand nombre de ces mots sont forgés au fur et à mesure des besoins par les usagers — j'emploie ce mot à dessein, parce qu'il est en voie d'étendre ses acceptions. Au train où vont les choses, le langage usité dans les laboratoires, les hôpitaux, les usines, et même dans certaines facultés de nos institutions universitaires, risque de se trouver à peu près inintelligible pour le reste de la société cultivée, d'une part. Ce langage, d'autre part, pose au témoin attentif nombre de problèmes dont les uns sont orthographiques, les autres syntaxiques, les autres encore sémantiques ou phonétiques.

« Un groupement s'est formé, depuis quelques mois, qui a pris le nom de « Comité consultatif du langage scientifique ». C'est M. J. Duhem qui a proposé de constituer un tel groupement. (...)

« (...) Tantôt il examine certaines questions posées soit par un de ses membres, soit par des personnes étrangères à la compagnie; tantôt il pose un problème général sur lequel il attire l'attention des spécialistes et de tous les intéressés.

« (...) Convient-il de supprimer le trait d'union dans un grand nombre de mots scientifiques formés au moyen d'un préfixe et d'un autre mot qui peut être adjectif ou substantif? Je suis, pour mon compte, favorable à la suppression du trait d'union dans la plupart des cas. Ainsi se sont formés les mots usuels tels que bienfait, malaise, contrepoint — on en pourrait citer mille. — En général, le trait d'union représente, si j'ose dire, un prélude à la coalescence, à l'union parfaite. Pourquoi ne pas écrire infrarouge, ou ultraviolet, ou ultrasons? N'écrit-on pas, justement, en un seul mot et depuis longtemps, « pourquoi »? Je regrette que « peut-être » en soit encore au trait d'union, ce qui empêche certains écrivains de l'employer dans une phrase où figure le verbe pouvoir, en crainte de la répétition, que les Français n'aiment pas.

« Naturellement, le trait d'union sera conservé chaque fois que l'on peut redouter la formation d'une diphtongue fâcheuse. On devra donc écrire intra-utérin et non intrautérin.

« Le comité, dans une de ses délibérations, s'est trouvé d'accord pour admettre que les mots latins, agrégés au vocabulaire français, feraient leur pluriel à la française : des sanatoriums, des critériums. Il a jugé que l'orthographe serait soigneusement maintenue quand elle permet de retrouver le sens par la racine, mais que certaines simplifications, désormais consacrées par l'usage, ne seraient pas l'objet de nouveaux et vains

débats : tout le monde écrit aujourd'hui hémorragie, encore que les dictionnaires fassent mention de l'ancienne orthographe : hémorrhagie. »

Justice pour Gourmont. — D'André Rouveyre, *L'orgueil ombrageux de Gourmont*, dans « Le Divan » (juillet-septembre) :

« Recouverte par un criminel ostracisme, son œuvre n'en a mûri que mieux; ne s'en affirme que davantage dans sa permanence, dans sa séduction voltairienne. Redoutée donc à proportion, et à juste raison, par les exploitants industriels de la médiocrité pullulante. (...)

« Quelle admirable existence posthume que celle de Gourmont, où la permanence recouverte de l'œuvre ressemble si bien à ce qu'avait été l'attitude de la personne passagère... Sombre et glorieux destin à une œuvre si généreuse que d'être à la fois si riche de substance et, glorieusement pour elle, d'avoir été et d'être encore embastionnée dans une obscurité tacitement concertée, alors qu'elle est en vérité un tel phare, et que l'avenir est à elle.

« Toujours est-il que partout ailleurs qu'à Paris (notre cher Paris, capitale aussi de la vanité), dans le monde, le *Mercure de France* de Vallette, cette assemblée d'esprits libres, avec, conduisant le char, le centaure Gourmont, apportait l'émotion spirituelle ardente de cette permanence des lettres en ignition dans la sorte de cuve où frémissaient comme un vif argent la pensée française, et la langue française, proses, poésies... à partir du culte des œuvres et des conceptions classiques et jusqu'aux plus neuves tentatives. Survivance et revigoration à la liaison de tout cet ancien avec le présent d'alors. Liaison soudée et consacrée sur-le-champ et définitivement par les écrits du génial et savoureux critique du *Mercure*.

« On ne sait pas actuellement ici combien les bibliothèques de l'étranger latin des deux continents sont, à l'égard de la littérature française, fondées sur Gourmont. (...)

« L'importance de Gourmont dans les lettres, au cours de l'époque qui a été de 1880 à 1914, a été puissante et fondamentale. (...)

« Dans sa vie comme dans l'ensemble de ses œuvres, et même jusque dans les efforts hardis de ses parties manifestement inférieures à son principal, principal qui est la puissance critique créatrice, Gourmont apparaît comme un généreux fondateur. Un exemple communicatif de ce que la conquête, la maîtrise de soi prioritaires, vont à réduire les pires contraires et à dresser l'idéal en des textes concrets. Il peut vivre, celui qui réalise en lui-même telle souple et solide aventure, et son prestige est remarquable. Il peut vivre et mourir comme il faut. Rien ni quiconque ne peut agir — sinon tout momentanément — à l'encontre d'un tel édifice bien posté. »

GAZETTE

Croisière à quai. — *Jadis, lorsqu'on avait besoin d'un paquebot, on construisait un paquebot. Quitte à le transformer ensuite en transport de troupes si le malheur des temps faisait qu'on en vînt à avoir besoin d'un transport de troupes. Aujourd'hui on commence par construire un transport de troupes, et on l'aménage provisoirement en paquebot pour attendre l'heure des troupes. Je ne dis pas qu'on ait tort, ou raison; je dis qu'il n'y a pas là de quoi se réjouir.*

D'où l'euphorie où se trouvait le représentant du Mercure *dans l'autorail qui, à* 140 *à l'heure, emmenait au Havre les journalistes invités par la Transat à visiter le* Flandre. *Car le* Flandre, *entre autres particularités (son étrave est bien belle), a celle de n'être pas un transport déguisé. Il est sans arrière-pensée comme il est sans démesure; loyal et marchand; raisonnablement, simplement, naïvement paquebot. Une telle candeur, aujourd'hui, est bien rafraîchissante.*

Ni tapageur. (Je ne parle pas des questions techniques, qui ne sont pas de mon ressort.) Le luxe, comble du luxe, sait s'envelopper des apparences discrètes du confort, — mais d'un confort entendu dans le sens le plus large. Les cabines extérieures de première classe sont de charmants petits appartements. Les journalistes n'ont pas eu à les utiliser. Mais ils ont eu la curiosité de s'arrêter devant les titres d'une bibliothèque dont la richesse et la variété sont tout à fait étonnantes. On les mit surtout en mesure d'apprécier l'agrément, les ressources, l'habitabilité du bar-fumoir et de la salle à manger. La Transat a la réputation de savoir recevoir, et elle sait soutenir sa réputation.

*Une croisière à quai. Une journée à bord, sans mal de mer, et sans douane ni police, et sans cet ennui des bagages qui pourrit l'émotion du départ et sabote la joie de l'arrivée. En somme, un voyage plus pur que le voyage. A propos, pourquoi cette alliance, toujours renouvelée depuis l'*Odyssée, *entre le voyage et la littérature? Ne serait-ce pas tout simplement parce que les non-voyageurs sont bien obligés de se reporter aux récits des autres, et que les récits, par définition, sont écrits par les littérateurs? Il doit y avoir des raisons plus poétiques, plus philosophiques, plus nobles. Je m'étais proposé à l'avance de les découvrir sur place et dans*

l'ambiance. Mais l'ambiance était trop «French line» et trop euphorique, l'accueil trop spiritueux, le soleil trop clair, l'air trop vif, la mer trop scintillante. Il n'y avait plus qu'à demeurer accoudé sur le pont supérieur en respirant les odeurs robustes du port et en écoutant crier les mouettes. — H. G.

Ortograf. — *Le* Mercure *m'a commandé une note sur la grande querelle de l'ortographe. Je me demandais comment il osait confier une question aussi importante au plus effacé de ses rédacteurs. Puis je me suis rappelé que les choses importantes et les choses sérieuses ne sont pas toujours les mêmes.*

Les techniciens de l'Enseignement sont parfois de terribles gens. Nous accusons l'esprit systématique des Polytechniciens pour qui un système bien fait entraine nécessairement, ou obligatoirement, la réalité : il y a de même dans l'Enseignement des gens pour qui les commodités de l'enseignement sont la mesure de la réalité.

Le Mercure, *étant une revue sérieuse, ne s'embarquera pas dans un débat aussi futile. D'ailleurs le débat sera déjà oublié quand paraîtra cette note : il n'a pris tant d'ampleur que pour des raisons d'ordre saisonnier, manifestement, et à défaut d'un serpent de mer. On ne m'ôtera pas de l'idée que la question du serpent de mer, moins importante certes, était autrement poétique, autrement réelle, et autrement sérieuse.* — S. P.

Bagarre autour du « Paul Valéry » d'Albert Henry. — *Le livre d'Albert Henry,* Langage et Poésie chez Paul Valéry, *que le* Mercure *a publié en janvier* 1952, *a été fort bien accueilli par la critique en général. Sauf dans* Combat.

Combat, *en effet, sous la signature mystérieuse de Jonathan, a donné le* 17 *juillet des appréciations véhémentes. Par exemple : « M. Henry a l'air de croire que le dictionnaire éclaire la langue — et c'est l'inverse. Il croit qu'un poème est fait avec des mots — et c'est avec de la poésie. Il est vrai que Valéry lui-même, qui recourait volontiers au Clédat comme d'autres au dictionnaire des rimes, semblait le croire, et par là prêtait le flanc aux entreprises des sorbonnes. Mais M. Henry aurait dû comprendre que c'est là attitude de poète et non de philologue, qui ôte du sens à ses mots par le recours à la sémantique plutôt qu'il ne leur en ajoute, qui proprement les déchire entre plusieurs sens plutôt qu'il ne les épaissit. »*

Contre quoi M. Albert-Marie Schmidt a réagi avec non moins de véhémence dans Réforme *(26 juillet) : « Mallarmé et Valéry sont, à nos yeux, les derniers écrivains qui aient défendu une conception classique de la poésie : ils se rappelaient sans cesse qu'un vers se forme avec des mots et que l'art poétique consiste à gagner les*

diverses parties d'un jeu difficile dont tout vrai poète complique à plaisir les règles. Contre de telles affirmations, le baroquisme d'aujourd'hui proteste avec violence. On ne veut pas admettre que, pour comprendre et goûter Mallarmé et Valéry, ces techniciens du langage, rien n'est plus nécessaire qu'un bon lexique spécialisé.

« *Aussi, un atrabilaire qui signe* Jonathan *ne craint-il pas d'accabler de médiocres injures, et* Albert Henry, *professeur à l'Université de Gand, auteur de* Langage et poésie chez Paul Valéry *(Mercure de France) et les professeurs de toutes robes qui se mêlent de disserter sur le langage des poètes.*

Il parvient à cette réussite de rendre compte, dans un charabia aussi mou qu'inexpressif, d'un ouvrage aussi rigoureux que significatif. On ne saurait lui en vouloir : il peut compter sur le suffrage des caves, caveaux, celliers, resserres, entrepôts, égouts, champs d'épandage, silos où s'élabore la poésie mystique d'aujourd'hui. Mais on a le droit de s'étonner que Mmes Dominique Arban et Dominique Aury, qui ont entrepris dans Combat *(17 juillet 1952) de nous faire oublier les inoubliables critiques de Nadeau, consentent à laisser compromettre par de tels non-sens leurs subtiles et piquantes chroniques.* »

Aux Editions du Mercure de France. — *Les trois premières nouveautés annoncées au Mercure pour la saison qui va s'ouvrir sont :*

Manuel du Protestataire, *de Georges Duhamel;*

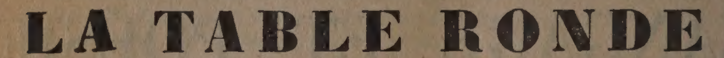
François Malgorn, séminariste, *d'Henri Queffélec;*

Saint-John Perse, poète de gloire, *de Maurice Saillet.*

Les trois ouvrages paraîtront peut-être dès les derniers jours de septembre. Du Manuel du Protestataire *signalons qu'il n'est pas prévu de tirage ordinaire, mais seulement une édition limitée et numérotée.*

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. – MESNIL (EURE). – 9306
Dépôt légal : 3e trimestre 1952.



MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VIe



PUBLICATIONS 1951-1952

J.-F. ANGELLOZ
RILKE
540 fr.

★

LÉON BLOY
PAGES
Choisies par Raïssa Maritain
et présentées par Jacques Maritain 480 fr.

★

F. CHAFFIOL-DEBILLEMONT
PETITE SUITE EXCENTRIQUE
360 fr.

★

GEORGES DUHAMEL
CRI DES PROFONDEURS
Roman 360 fr.

★

ALBERT HENRY
LANGAGE ET POÉSIE CHEZ PAUL VALÉRY
360 fr.

★

RUDYARD KIPLING
LES LIVRES DE LA JUNGLE
Réunis en un volume. Édition de bibliothèque. 1.200 fr.

★

E. MAYNIAL et R. VÈZE
CASANOVA APRÈS LES MÉMOIRES
480 fr.

HENRI PICHETTE
LES ÉPIPHANIES
(Acquisition) 450 fr.

★

PAUL PILOTAZ
LA PART DE CIEL
Roman 300 fr.

★

HENRI QUEFFÉLEC
TEMPÊTE SUR DOUARNENEZ
Roman 480 fr

★

MARCEL ROLAND
APPEL DU BERCAIL
360 fr.

★

MAURICE SAILLET
BILLETS DOUX DE JUSTIN SAGET
480 fr.

★

MARCEL SAURIN
LES ÉCRITS DE GEORGES DUHAMEL
Bibliographie 1.800 f

★

ÉMILE VERHAEREN
A MARTHE VERHAERE
219 lettres à sa femme, présentées pa
René Vandevoir 600 f

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 9336